LETTRE SUR LES OCCUPATIONS DE L'ACADEMIE FRANCAISE SUIVIE DES LETTRES DE LAMOTTE ET DE FENELON SUR HOMERE ETSUR LES ANCIENS

S
62
P281
F4
868

AS 162 .P281F4 1868

39003000967256

FÉNELON

LETTRE SUR LES OCCUPATIONS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUIVIE DES

LETTRES DE LAMOTTE ET DE FÉNELON

SUR HOMÈRE ET SUR LES ANCIENS

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET GRAMMATICALES

Par M. E. DESPOIS

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ
U. M. I.
u Ottawa
OTTAWIENSIS
LIBRARY ANNEX

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawa
Ottawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

AS
162
.P281F4
1868

LETTRE
SUR LES OCCUPATIONS
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE

1714.

Je suis honteux, Monsieur[1], de vous devoir depuis si longtemps une réponse : mais ma mauvaise santé[2] et mes embarras continuels ont causé ce retardement. Le choix que l'Académie a fait de votre personne pour l'emploi de son secrétaire perpétuel m'a donné une véritable joie. Ce choix est digne de la compagnie[3] et de vous : il promet beaucoup au public pour les belles-lettres. J'avoue que la demande que vous me faites au nom d'un corps auquel je dois tant, m'embarrasse un peu : mais je vais parler au hasard, puisqu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes pensées, et une sincère déférence pour ceux qui daignent me consulter.

I. — Du Dictionnaire.

Le Dictionnaire auquel l'Académie travaille mérite sans doute qu'on l'achève[4]. Il est vrai que l'usage, qui change

1. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie.

2. « Ma mauvaise santé. » Depuis longtemps la santé de Fénelon s'était altérée; mais son courage et sa piété le soutinrent jusqu'à la fin. Il mourut quelques mois après, le 7 janvier 1715.

3. « Compagnie. » C'était l'expression dont on se servait pour désigner les grands corps de magistrature. Bossuet emploie souvent ce mot pour désigner le sénat de Rome. L'Académie était, en littérature, la magistrature souveraine.

4. « Le Dictionnaire, etc. » Bossuet, qui fut en toutes choses un partisan zélé de l'autorité, parle de cette entreprise utile avec plus d'enthousiasme : « L'usage, je le confesse, est appelé avec raison le père des langues. Le droit

souvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce Dictionnaire aura décidé.

> Nedum sermonum stet honos et gratia vivax.
> Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
> Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
> Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi[1].

Mais ce Dictionnaire aura divers usages. Il servira aux étrangers, qui sont curieux de notre langue[2], et qui lisent avec fruit les livres excellents en plusieurs genres qui ont été faits en France. D'ailleurs les François les plus polis[3] peuvent avoir quelquefois besoin de recourir à ce Dictionnaire par rapport à des termes[4] sur lesquels ils doutent. Enfin, quand notre langue sera changée, il servira à faire entendre les livres dignes de la postérité qui sont écrits en notre temps. N'est-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin et de Joinville[5]? Nous serions ravis d'avoir des dictionnaires grecs

de les établir, aussi bien que de les régler, n'a jamais été disputé à la multitude; mais si cette liberté ne veut pas être contrainte, elle souffre toutefois d'être dirigée. Vous êtes, Messieurs, un conseil réglé et perpétuel, dont le crédit, établi sur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage, et tempérer les dérèglements de cet empire trop populaire. C'est le fruit que nous espérons recevoir bientôt de cet ouvrage admirable, que vous méditez; je veux dire ce trésor de la langue, » etc. (*Discours de réception*, 1671.)

1. Horat., *de Arte poet.*, v. 69-72 :

> La gloire du langage est bien plus passagère.
> Des mots presque oubliés reverront la lumière,
> Et d'autres que l'on prise auront un jour leur fin :
> L'usage est de la langue arbitre souverain. Daru.

2. « De notre langue. » Les conquêtes de Louis XIV, l'éclat de notre littérature, et enfin la dispersion des protestants français en Allemagne et en Angleterre, avaient rendu notre langue populaire en Europe. Le P. Bouhours la déclare déjà la langue universelle; et il va jusqu'à affirmer que depuis que les ambassadeurs de son *incomparable monarque* ont conclu un traité de commerce avec le schah de Perse, *les Persans étudient le françois avec une ardeur incroyable.* (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 2.)

3. « Les plus polis. » Cette expression n'indiquait pas seulement la politesse des manières : elle désignait aussi la perfection du langage et la délicatesse du goût.

4. « Par rapport à. » Tournure vieillie : expression vague et peu regrettable.

5. Villehardouin, historien de la quatrième croisade, à laquelle il prit part. — Joinville, sénéchal de Champagne, accompagna Louis IX dans sa première croisade : il a écrit l'histoire du saint roi.

et latins faits par les anciens mêmes. La perfection des dictionnaires est même un point où il faut avouer que les Modernes ont enchéri sur les Anciens[1]. Un jour on sentira la commodité d'avoir un dictionnaire qui serve de clef à tant de bons livres. Le prix de cet ouvrage ne peut manquer de croître à mesure qu'il vieillira.

II. — Projet de Grammaire.

Il seroit à désirer, ce me semble, qu'on joignît au Dictionnaire une Grammaire françoise[2] : elle soulageroit beaucoup les étrangers, que nos phrases irrégulières embarrassent souvent. L'habitude de parler notre langue nous empêche de sentir ce qui cause leur embarras. La plupart même des François auroient quelquefois besoin de consulter cette règle : ils n'ont appris leur langue que par le seul usage, et l'usage a quelques défauts en tous lieux. Chaque province a les siens; Paris n'en est pas exempt. La cour même se ressent un peu du langage de Paris, où les enfants de la plus haute condition sont d'ordinaire élevés[3]. Les personnes les plus polies ont de la

1. « Sur les Anciens. » *Ont enchéri sur,* ont surpassé les Anciens. — On était alors très préoccupé de la querelle des Anciens et des Modernes.

2. « Une Grammaire. » Dans un *Mémoire sur les occupations de l'Académie françoise,* écrit l'année précédente, Fénelon insistait déjà sur la nécessité de joindre au Dictionnaire qui s'achevait alors, une Grammaire ou tout au moins des Remarques sur la langue française. « Le Dictionnaire le plus parfait ne contient jamais que la moitié d'une langue; il ne présente que les mots et leur signification, comme un clavecin bien accordé ne fournit que des touches, qui expriment à la vérité la juste valeur de chaque son, mais qui n'enseignent ni l'art de les employer, ni les moyens de juger de l'habileté de ceux qui les emploient. »

3. « Elevés. » Il faut se rappeler que la cour était habituellement à Versailles. Elle faisait autorité en matière de langue. « *S'embarquer dans une affaire* a beaucoup de grâce et est de la cour, » dit le P. Bouhours. « Ce n'était pas une illusion de flatterie que la supériorité et la grâce attribuées à ces entretiens de Versailles, où Louis XIV portait la noble précision de ses paroles, où tant de femmes si belles étaient admirées pour leur esprit, où l'auteur des *Maximes,* le philosophe de la Fronde, La Rochefoucauld, paraissait quelquefois, où Molière était de service, où Grammont causait comme écrit Hamilton, où Bossuet, Fleury, La Bruyère, conversant à part dans l'*Allée des philosophes,* étaient rejoints par Condé; où Fénelon était maître de l'oreille et du cœur de tous ceux qui l'écoutaient, et où, sous la physionomie attentive d'un duc, assidu courtisan, se cachait, avec ses *Mémoires* long-

peine à se corriger sur certaines façons de parler qu'elles ont prises pendant leur enfance en Gascogne, en Normandie, ou à Paris même, par le commerce des domestiques.

Les Grecs et les Romains ne se contentoient pas d'avoir appris leur langue naturelle par le simple usage; ils l'étudioient encore dans un âge mûr par la lecture des grammairiens, pour remarquer les règles, les exceptions, les étymologies, les sens figurés, l'artifice de toute la langue, et ses variations.

Un savant grammairien court risque de composer une Grammaire trop curieuse[1] et trop remplie de préceptes. Il me semble qu'il faut se borner à une méthode courte et facile. Ne donnez d'abord que les règles les plus générales; les exceptions viendront peu à peu. Le grand point est de mettre une personne le plus tôt qu'on peut dans l'application sensible des règles par un fréquent usage : ensuite cette personne prend plaisir à remarquer le détail des règles qu'elle a suivies d'abord sans y prendre garde.

Cette grammaire ne pourroit pas fixer une langue vivante; mais elle diminueroit peut-être les changements capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits. Ces changements, de pure fantaisie, peuvent embrouiller et altérer une langue, au lieu de la perfectionner.

III. — Projet d'enrichir la langue.

Oserai-je hasarder ici, par un excès de zèle, une proposition que je soumets à une compagnie si éclairée? Notre langue manque d'un grand nombre de mots et de phrases : il me semble même qu'on l'a gênée et appauvrie[2], depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il

temps inédits, l'incorrect mais unique rival de Tacite et de Bossuet (le duc de Saint-Simon). » (Villemain, *Préface du Dictionnaire de l'Académie.*)

1. « Trop curieuse. » Qui soulève trop de questions. Dans un plan d'études écrit en 1696 pour le duc de Bourgogne, Fénelon déclare qu'*il ne donnera aucun temps à la grammaire, ou qu'il ne lui en donnera que fort peu :* il se bornera aux notions les plus générales : « Nous avons, dit-il, un extrême besoin d'être sobres, et en garde sur tout ce qui s'appelle *curiosité.* »

2. « Gênée et appauvrie. » C'est aussi l'opinion de La Bruyère (*De quelques usages*).

est vrai qu'elle étoit encore un peu informe et trop *verbeuse*[1]. Mais le vieux langage se fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat[2], dans les ouvrages les plus enjoués et dans les plus sérieux : il avoit je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné[3]. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit[4]. D'ailleurs, je voudrois n'en perdre aucun, et en acquérir de nouveaux. Je voudrois autoriser tout terme qui nous manque, et qui a un son doux, sans danger d'équivoque.

Quand on examine de près la signification des termes, on remarque qu'il n'y en a presque point qui soient entièrement synonymes entre eux. On en trouve un grand nombre qui ne peuvent désigner suffisamment un objet, à moins qu'on n'y ajoute un second mot : de là vient le fréquent usage des circonlocutions. Il faudroit abréger en donnant un terme simple et propre pour exprimer chaque objet, chaque sentiment, chaque action. Je voudrois même plusieurs synonymes pour un seul objet :

1. « Verbeuse. » Archaïsme piquant : en demandant la réhabilitation de certains mots, Fénelon joint en passant l'exemple au précepte. *Verbeux* ne se trouve pas dans le Dictionnaire de Furetière : on y trouve *verbosité*.

2. Marot (*Clément*), poète célèbre, qui vivait sous le règne de François Ier. — Amyot, précepteur du roi Charles IX, et traducteur de Plutarque. — Ossat (*Arnaud d'*), célèbre diplomate employé par Henri IV. On a de lui un recueil de lettres diplomatiques.

3. « De vif et de passionné. » On sait que, de nos jours, P.-L. Courier voulut faire revivre cette langue du XVIe siècle, qu'il connaissait mieux que personne; mais les réhabilitations sont rarement heureuses, pour les mots comme pour les écrivains. L'emploi des archaïsmes, si on n'y apporte beaucoup de réserve et une extrême délicatesse, donne au style quelque chose d'étrange et de forcé.

4. « Qu'on n'en a introduit. » On peut voir, dans le chapitre de La Bruyère, *De quelques usages*, qu'un certain nombre des termes qu'il cite comme passés de mode, sont rentrés dans la langue après en avoir été exclus. — Quand l'Académie publia la première édition de son Dictionnaire, en 1694, on l'accusa d'avoir repoussé trop dédaigneusement quelques mots expressifs. Les observations de Fénelon, si développées, et présentées avec quelque précaution, semblent prouver qu'il partageait cette opinion. « On lit, dans les factums satiriques de Furetière contre ses anciens confrères, que La Fontaine était fort assidu aux séances de l'Académie et à la discussion du Dictionnaire; mais qu'il ne pouvait y faire admettre, par les plus sages de l'Académie, les mots *de sa connaissance*, ceux qu'il avait appris dans Marot et dans Rabelais. » (Villemain, *Préf. du Dictionnaire de l'Académie*.)

c'est le moyen d'éviter toute équivoque[1], de varier les phrases et de faciliter l'harmonie, en choisissant celui de plusieurs synonymes qui sonneroit le mieux avec le reste du discours.

Les Grecs avoient fait un grand nombre de mots composés[2], comme *Pantocrator, glaucopis, eucnemides,* etc. Les Latins, quoique moins libres en ce genre, avoient un peu imité les Grecs : *lanifica, malesuada, pomifer,* etc. Cette composition servoit à abréger, à faciliter la magnificence des vers. De plus, ils rassembloient sans scrupule plusieurs dialectes dans le même poème, pour rendre la versification plus variée et plus facile.

Les Latins ont enrichi leur langue des termes étrangers qui manquoient chez eux. Par exemple, ils manquoient des termes propres pour la philosophie, qui commença si tard à Rome : en apprenant le grec, ils en empruntèrent les termes pour raisonner sur les sciences. Cicéron, quoique très scrupuleux sur la pureté de sa langue, emploie librement les mots grecs dont il a besoin. D'abord, le mot grec ne passoit que comme étranger; on demandoit permission de s'en servir; puis la permission se tournoit en possession et en droit.

J'entends dire que les Anglois ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes : ils les prennent partout où ils les trouvent chez leurs voisins. De telles usurpations sont permises. En ce genre, tout devient commun par le seul usage. Les paroles ne sont que des sons dont

1. « D'éviter toute équivoque. » C'est aussi le moyen d'encombrer la langue; le langage doit être la copie la plus exacte de la pensée; pourquoi donc plusieurs mots pour exprimer une seule idée?

2. « De mots composés. » On connait la tentative malheureuse de Ronsard et de son école : il cherchait à introduire des mots composés à l'imitation des Grecs, le *sommeil charme-souci; l'abeille suce-fleurs;* les *dieux chèvre-pieds* (les satyres). Il regrettait naïvement de ne pouvoir transporter en français les épithètes grecques, sans y rien changer.

Combien je suis marry que la Muse françoise
Ne fasse pas ses mots comme fait la grégeoise,
Ocymore, Dyspotme, Oligochronien * :
Certes je le dirois du sang valésien.

* ὠκύμορος, δύσποτμος, ὀλιγοχρόνιος.

on fait arbitrairement les figures de nos pensées. Ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils sont autant au peuple qui les emprunte qu'à celui qui les a prêtés. Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger? La jalousie seroit puérile, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air[1].

D'ailleurs nous n'avons rien à ménager sur ce faux point d'honneur. Notre langue n'est qu'un mélange de grec, de latin et de tudesque, avec quelques restes confus de gaulois. Puisque nous ne vivons que sur ces emprunts, qui sont devenus notre fonds propre, pourquoi aurions-nous une mauvaise honte sur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous côtés tout ce qu'il nous faut pour rendre notre langue plus claire, plus précise, plus courte[2] et plus harmonieuse; toute circonlocution affoiblit le discours[3].

Il est vrai qu'il faudroit que des personnes d'un goût et d'un discernement éprouvé choisissent les termes que nous devrions autoriser. Les mots latins paroîtroient les plus propres à être choisis : les sons en sont doux; ils tiennent à d'autres mots qui ont déjà pris racine dans notre fonds; l'oreille y est déjà accoutumée. Ils n'ont plus

1. « De frapper l'air. » Tout cela est parfaitement dit; mais l'expérience a prouvé que Fénelon allait trop loin. On a réalisé toutes les innovations qu'il proposait, et on a vu ce qui en est résulté; la langue française s'est surchargée de néologismes inutiles, dont Bossuet, Pascal et Fénelon lui-même avaient pu se passer.

2. « Plus courte. » Fénelon insiste sur ce point. En effet, si on peut reprocher quelque chose au style si parfait du XVIIe siècle, c'est parfois un peu de longueur et d'embarras.

3. « Toute circonlocution, etc. » Il semble que Fénelon prévoyait déjà l'abus énorme que le XVIIIe siècle allait faire de la périphrase, pour exprimer longuement des idées qui se pouvaient rendre par un seul mot. Voici quelques vers empruntés à une tragédie fort applaudie de Du Belloy, le *Siège de Calais :* ils nous semblent être le chef-d'œuvre du genre. Il s'agit de la famine qui dévore la ville de Calais :

> Le plus vil aliment, rebut de la misère,
> Mais aux derniers abois ressource horrible et chère,
> De la fidélité respectable soutien,
> Manque à l'or prodigué du riche citoyen.

Cette énigme, en quatre vers, signifie, selon Grimm, qu'il n'y a plus un chien à manger dans toute la ville.

qu'un pas à faire pour entrer chez nous : il faudroit leur donner une agréable terminaison. Quand on abandonne au hasard, ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes, l'introduction des termes, il en vient plusieurs qui n'ont ni la clarté ni la douceur qu'il faudroit désirer.

J'avoue que si nous jetions à la hâte et sans choix[1] dans notre langue un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du françois un amas grossier et informe des autres langues d'un génie tout différent. C'est ainsi que les aliments trop peu digérés mettent, dans la masse du sang d'un homme, des parties hétérogènes qui l'altèrent, au lieu de le conserver. Mais il faut se ressouvenir que nous sortons à peine d'une barbarie aussi ancienne que notre nation.

> . . . . . Sed in longum tamen ævum
> Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
> Serus enim Græcis admovit acumina chartis;
> Et, post Punica bella quietus, quærere cœpit
> Quid Sophocles et Thespis et Æschylus utile ferrent[2].

On me dira peut-être que l'Académie n'a pas le pouvoir de faire un édit, avec une affiche, en faveur d'un terme nouveau; le public pourroit se révolter[3]. Je n'ai pas oublié l'exemple de Tibère, maître redoutable de la vie des Romains; il parut ridicule en affectant de se rendre le maître du terme de *monopolium*[4]. Mais je crois que le

1. « J'avoue que si nous jetions, etc. » Cette réserve est fort sage, mais semble un peu en contradiction avec les hardiesses que nous avons remarquées plus haut.

2. Horat., II, *Ep.* I, v. 159-163 :

> Notre rusticité céda bientôt aux grâces;
> Mais on pourrait encore en retrouver des traces;
> Car ce ne fut qu'au temps où les Carthaginois
> Par nos armes vaincus fléchirent sous nos lois,
> Que, des écrits des Grecs admirateur tranquille,
> Le Romain lut les vers de Sophocle et d'Eschyle. Daru.

3. « Se révolter. » Auguste voulut créer quelques mots nouveaux, mais il ne réussit pas à les faire adopter. « Il m'est plus difficile de faire un mot qu'un consul, » disait-il avec dépit.

4. *Monopolium.* « Quoique la langue grecque fût familière à Tibère et qu'il la parlât facilement, il ne s'en servait pas volontiers en tous lieux; il s'en abstenait surtout dans le sénat, au point qu'ayant à prononcer le mot de *mo-*

public ne manqueroit point de complaisance pour l'Académie, quand elle le ménageroit. Pourquoi ne viendrions-nous pas à bout de faire ce que les Anglois font tous les jours ?

Un terme nous manque, nous en sentons le besoin : choisissez un son doux et éloigné de toute équivoque, qui s'accommode à notre langue et qui soit commode pour abréger le discours. Chacun en sent d'abord la commodité : quatre ou cinq personnes le hasardent modestement en conversation familière[1], d'autres le répètent par le goût de la nouveauté, le voilà à la mode. C'est ainsi qu'un sentier qu'on ouvre dans un champ devient bientôt le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin se trouve raboteux et moins court.

Il nous faudroit, outre les mots simples et nouveaux, des composés et des phrases où l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coutume de mettre ensemble fît une nouveauté gracieuse.

> Dixeris egregie, notum si callida verbum
> Reddiderit junctura novum[2].

nopole, il commença par s'excuser d'employer un mot étranger. » (SUÉTONE, *Tib.*, 71.)

1. « En conversation familière. » Dans une lettre adressée à l'abbé de Beaumont, en 1714, Fénelon hasardait le mot *salébreux,* du latin *salebrosus,* âpre, raboteux : « Vous trouveriez des chemins salébreux et ennemis des roues. » Ce mot n'a pas fait fortune. Plusieurs des termes vraiment nécessaires qui manquaient alors à la langue française, ont été introduits plus tard. Ils sont signalés comme autant de monstruosités scandaleuses par l'abbé Desfontaines, ennemi naturel de toute innovation : *agreste, bienfaisance* (mot inventé, dit-on, par le bon abbé de Saint-Pierre), *célérité, détresse, frivolité, insidieux, popularité,* etc. Quelques-uns de ces mots étaient déjà connus, mais ils étaient peu usités, ou employés dans un autre sens. Le mot *civilisation* est assez récent. Enfin *démagogue,* mot peu nécessaire sous Louis XIV, dit M. Villemain, fut hasardé par Bossuet.

2. HORAT., *de Arte poet.*, v. 47-48 :

« On vous saura gré d'une liaison adroite, qui fera d'un vieux terme une expression nouvelle. »

Ces vers d'Horace ont été quelquefois entendus dans un sens plus restreint ; on a cru que le poète voulait parler de cette figure connue sous le nom d'*alliance de mots.* Elle consiste à joindre deux mots qui ne semblent pas faits pour se trouver ensemble ; ce qui produit quelquefois une concision piquante, ou du moins cette espèce de plaisir qui naît de l'imprévu. Citons un exemple : Balzac écrit à Conrart, qui appartenait à la religion réformée : « Vous ne penseriez pas que le nombre de vos vertus fût complet, si vous

C'est ainsi qu'on a dit *velivolum*[1] en un seul mot composé de deux ; et en deux mots mis l'un auprès de l'autre, *remigium alarum*[2], *lubricus adspici*[3]. Mais il faut en ce point être sobre et précautionné, *tenuis cautusque serendis*[4]. Les nations qui vivent sous un ciel tempéré goûtent moins que les peuples des pays chauds les métaphores dures et hardies.

Notre langue deviendroit bientôt abondante, si les personnes qui ont la plus grande réputation de politesse s'appliquoient à introduire les expressions ou simples ou figurées dont nous avons été privés jusqu'ici.

IV. — Projet de Rhétorique.

Une excellente Rhétorique seroit bien au-dessus d'une Grammaire et de tous les travaux bornés à perfectionner une langue. Celui qui entreprendroit cet ouvrage y rassembleroit tous les plus beaux préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Lucien, de Longin et des autres célèbres auteurs : leurs textes, qu'il citeroit, seroient les ornements du sien. En ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un ouvrage court, exquis et délicieux.

Je suis très éloigné de vouloir préférer en général le génie des anciens orateurs[5] à celui des modernes. Je suis

n'y ajoutiez l'humilité, et vous me voulez montrer qu'il y a des *capucins huguenots.* » — Il ne semble pas, si l'on en juge par les exemples que cite Fénelon, qu'il ait voulu parler d'un procédé de style contraire en général à la simplicité et au naturel.

1. Virg., *Æneid.*, I, v. 224. *Mare velivolum,* la mer où l'on va à la voile.

2. *Rames aériennes* (parlant des ailes d'Icare). Virg., *ibid.*, VI, v. 19. — *Remigium alarum* serait plutôt la figure connue sous le nom de *catachrèse.*

3. Horat., I, *Od.* XIX, v. 8.

4. Horat., *de Arte poet.*, v. 46. Fénelon donne le texte après la traduction.

5. « Le génie. » Remarquez cette expression. Fénelon ne prétend pas que la nature soit moins féconde en excellents esprits au XVIIe siècle que dans les temps anciens ; mais le *génie* oratoire peut être développé ou étouffé par les institutions politiques. Dans l'ancienne monarchie, l'éloquence politique ne pouvait exister ; l'éloquence judiciaire elle-même était resserrée dans d'étroites limites ; il lui était impossible de prétendre à ce développement immense que la liberté lui donnait chez les anciens. A Athènes et à Rome, les accusés étaient souvent des hommes d'État ; aux causes judiciaires se

très persuadé de la vérité d'une comparaison qu'on a faite : c'est que, comme les arbres ont aujourd'hui la même forme et portent les mêmes fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produisent les mêmes pensées[1]. Mais il y a deux choses que je prends la liberté de représenter. La première est que certains climats sont plus heureux que d'autres pour certains talents, comme pour certains fruits. Par exemple, le Languedoc et la Provence produisent des raisins et des figues d'un meilleur goût que la Normandie et que les Pays-Bas[2]. De même les Arcadiens étoient d'un naturel plus propre aux beaux-arts que les Scythes. Les Siciliens sont encore plus propres à la musique que les Lapons. On voit même que les Athéniens avoient un esprit plus vif et plus subtil que les Béotiens. La seconde chose que je remarque[3], c'est que les Grecs avoient une espèce de longue tradition qui nous manque ; ils avoient plus de culture pour l'éloquence que notre nation n'en peut avoir. Chez les Grecs tout dépendoit du peuple, et le peuple dépendoit

rattachaient alors des intérêts politiques ; Démosthène se défendant contre Eschine, Cicéron plaidant contre Verrès, trouvaient dans la nature même des débats des ressources oratoires qui manquaient à Lemaître et à Patru. Mais nous avons un nouveau genre d'éloquence, né du christianime, l'éloquence de la chaire, dont la gloire suffirait pour contre-balancer celle de la tribune antique et rétablir l'équilibre.

1. « Comme les arbres ont aujourd'hui la même forme, etc. » C'est l'argument de Perrault, dans le *Parallèle des anciens et des modernes*. « La nature est immuable et toujours la même dans ses productions ; et comme elle donne tous les ans une certaine quantité d'excellents vins, parmi un très grand nombre de vins médiocres et de vins foibles, elle forme aussi, dans tous les temps, un certain nombre d'excellents génies parmi la foule des esprits communs et ordinaires. » — *Produisent les mêmes pensées*, expression toute matérielle, ici parfaitement placée ; elle continue la comparaison.

2. « Le Languedoc et la Provence, etc. » Voltaire exprime les mêmes idées dans un style moins sérieux : « La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain et un ciel plus propres que la Westphalie et que le Limousin à former certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Démosthène quelque chose que l'air de Clamart et de la Grenouillère et le gouvernement de Richelieu ne mirent point dans la tête d'Omer Talon et de Jérôme Bignon. »

3. La seconde chose, etc. » Cette seconde chose, que Fénelon indique ici un peu vaguement, c'est la liberté des grandes inspirations.

Scribendi, quodcumque animo flagrante liberet,
Simplicitas ? JUVEN., *Sat.* IV, V, 152-153.

de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité, étoient attachées à la persuasion de la multitude[1] ; le peuple étoit entraîné par les rhéteurs artificieux et véhéments ; la parole étoit le grand ressort en paix et en guerre : de là viennent tant de harangues qui sont rapportées dans les histoires, et qui nous sont presque incroyables[2], tant elles sont loin de nos mœurs. On voit, dans Diodore de Sicile[3], Nicias et Gylippe qui entraînent tour à tour les Syracusains : l'un leur fait d'abord accorder la vie aux prisonniers athéniens ; et l'autre, un moment après, les détermine à faire mourir ces mêmes prisonniers.

La parole n'a aucun pouvoir semblable chez nous ; les assemblées n'y sont que des cérémonies et des spectacles. Il ne nous reste guère de monuments d'une forte éloquence, ni de nos anciens parlements, ni de nos états généraux, ni de nos assemblées de notables ; tout se décide en secret dans le cabinet des princes, ou dans quelque négociation particulière : ainsi notre nation n'est point excitée à faire les mêmes efforts que les Grecs pour dominer par la parole. L'usage public de l'éloquence est maintenant presque borné aux prédicateurs et aux avocats.

Nos avocats n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procès de la rente d'un particulier, que les rhéteurs de la Grèce avoient d'ambition pour s'emparer de l'autorité

1. « La persuasion de la multitude. » C'est cette toute-puissance de la parole dans les anciennes républiques qui explique et justifie les études incroyables, les pratiques minutieuses auxquelles se soumettaient les anciens pour parvenir à l'éloquence. Ils avaient même soin de s'entretenir dans l'habitude de la parole, en s'exerçant sans cesse sur des sujets fictifs ; c'était là ce qu'on appelait *declamare*. Et ces exercices n'étaient pas seulement l'occupation de la jeunesse ; on s'y adonnait même dans l'âge viril, au milieu des embarras de la vie politique. « Auguste, nous dit Suétone, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'éloquence ; on dit que, pendant la guerre de Modène, et malgré le nombre et l'importance des affaires qui l'accablaient, il déclamait encore tous les jours. » Suétone nous dit la même chose de plusieurs empereurs, de Caligula, par exemple, que son despotisme aurait pu dispenser de tant d'efforts pour acquérir le talent de persuader ; les études oratoires étaient restées une habitude, après avoir cessé d'être un besoin.

2. « Nous sont presque incroyables. » On ne dirait plus *incroyable à quelqu'un*.

3. Lib. XIV.

suprême dans une république. Un avocat ne perd rien, et gagne même de l'argent[1], en perdant la cause qu'il plaide. Est-il jeune ? il se hâte de plaider avec un peu d'élégance pour acquérir quelque réputation, et sans avoir jamais étudié ni le fond des lois ni les grands modèles de l'antiquité. A-t-il quelque réputation établie ? il cesse de plaider, et se borne aux consultations, où il s'enrichit. Les avocats les plus estimables sont ceux qui exposent nettement les faits, qui remontent avec précision à un principe de droit, et qui répondent aux objections suivant ce principe. Mais où sont ceux qui possèdent le grand art d'enlever la persuasion et de remuer les cœurs de tout un peuple[2] ?

Oserai-je parler avec la même liberté sur les prédicateurs ? Dieu sait combien je révère les ministres de la parole de Dieu ; mais je ne blesse aucun d'entre eux personnellement, en remarquant en général qu'ils ne sont pas tous également humbles et détachés[3]. De jeunes gens[4] sans réputation se hâtent de prêcher : le public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, et qu'ils sont plus occupés de leur fortune que du salut des âmes[5]. Ils parlent en orateurs brillants

1. « Et gagne même de l'argent, etc. » On sait qu'à Rome les *avocats* n'étaient point payés : les orateurs prêtaient aux accusés l'appui de leur éloquence, et s'en faisaient simplement un moyen de popularité. D'Aguesseau (*Disc.*, 3) s'élève avec force contre *ces âmes vénales qui ont fait de l'éloquence un art mercenaire.*

2. « Remuer les cœurs de tout un peuple. » Ce *grand art* leur aurait été inutile sous l'ancienne monarchie.

3. « Détachés, » désintéressés, sans aucune préoccupation de gloire ou de fortune.

4. « De jeunes gens. » On dirait aujourd'hui *des jeunes gens : jeunes gens* est considéré comme un seul mot, et ces deux mots réunis se prennent substantivement. Le Dictionnaire de l'Académie donne l'exemple suivant : *C'étaient de jeunes fous, des jeunes gens.*

5. « Que du salut des âmes. » Cette préoccupation des succès mondains, qui faisait de la parole chrétienne un instrument d'ambition, commençait à se rencontrer partout ; nous sommes au début du XVIIIe siècle ; cette corruption de l'éloquence de la chaire va s'étendre. « Cette éloquence qui avait eu si longtemps une si grande autorité morale, une domination naturelle et avouée sur les esprits, passe à des abbés qui veulent avoir des bénéfices, à des rhéteurs ingénieux, à des hommes de talent, mais qui n'ont pas ou n'osent avouer cette foi inexorable, si puissante pour la parole. » (VILLEMAIN.)

plutôt qu'en ministres de Jésus-Christ et en dispensateurs de ses mystères. Ce n'est point avec cette ostentation de paroles[1] que saint Pierre annonçoit Jésus crucifié dans ses sermons qui convertissoient tant de milliers d'hommes[2].

Veut-on apprendre de saint Augustin[3] les règles d'une éloquence sérieuse et efficace[4]? Il distingue, après Cicéron, trois divers genres suivant lesquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaissée[5] et familière, pour instruire, *submisse;* il faut parler d'une façon douce, gracieuse et insinuante, pour faire aimer la vérité, *temperate;* il faut parler d'une façon grande et véhémente quand on a besoin d'entraîner les hommes et de les arracher à leurs passions, *granditer.* Il ajoute qu'on ne doit user des expressions qui plaisent, qu'à cause qu'il[6] y a peu d'hommes assez raisonnables pour goûter une vérité qui est sèche et nue dans un discours. Pour le genre sublime et véhément, il ne veut point qu'il soit fleuri : *Non tam verborum ornatibus comptum est, quam violentum animi affectibus... Fertur quippe impetu suo, et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris*

1. « Ostentation de paroles. » « Le solide et l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressants motifs de conversion, y ont été traités; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'âme de tous les auditeurs! Les voilà rendus; ils en sont émus et touchés au point de résoudre dans leur cœur, sur ce sermon de *Théodore,* qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché! » (La Bruyère.)

2. « Tant de milliers d'hommes. » On sait le mépris de saint Paul *pour les persuasions du langage humain.*

3. Saint Augustin, né à Tagaste (auj. Tagelt), en Afrique, en 354, et mort à Hippone (auj. Bone), dont il était évêque.

4. « Efficace, » qui produit son *effet* sur les âmes, cet adjectif se prenant souvent substantivement.

> Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
> Ne descend pas toujours avec même efficace.
>
> P. Corneille, *Polyeucte.*

5. « Abaissée » ne s'emploierait plus que dans un sens défavorable. Racine dit, en parlant de Corneille : « Capable de *s'abaisser* quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. »

6. « A cause que, » tournure vieillie.

assumit[1]. « Un homme, dit encore ce Père, qui combat très courageusement avec une épée enrichie d'or et de pierreries, se sert de ces armes parce qu'elles sont propres au combat, sans penser à leur prix. » Il ajoute que Dieu avoit permis que saint Cyprien eût mis des ornements affectés dans sa lettre à Donat[2], « afin que la postérité pût voir combien la pureté de la doctrine chrétienne l'avoit corrigé de cet excès, et l'avoit ramené à une éloquence plus grave et plus modeste[3]. » Mais rien n'est plus touchant que les deux histoires que saint Augustin nous raconte, pour nous instruire de la manière de prêcher avec fruit.

Dans la première occasion il n'étoit encore que prêtre. Le saint évêque Valère le faisoit parler pour corriger le peuple d'Hippone de l'abus des festins trop libres dans les solennités[4]. Il prit en main le livre des Écritures; il y lut les reproches les plus véhéments. Il conjura ses auditeurs, par les opprobres, par les douleurs de Jésus-Christ, par sa croix, par son sang, de ne se perdre point eux-mêmes, d'avoir pitié de celui qui leur parloit avec tant d'affection, et de se souvenir du vénérable vieillard Valère, qui l'avoit chargé, par tendresse pour eux, de leur annoncer la vérité. « Ce ne fut point, dit-il, en pleurant sur eux que je les fis pleurer; mais, pendant que je parlois, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à espérer fortement leur correction. » Dans la suite, il abandonna le discours qu'il avoit préparé, parce qu'il ne lui paroissoit plus convenable à la disposition des esprits. Enfin il eut la consolation de voir ce peuple docile et corrigé dès ce jour-là.

1. « *De Doct. Christi,* lib. IV, n. 34. » — « Il n'a pas l'élégance que donne le style orné. Il respire plutôt la véhémence des grandes passions... C'est la pensée même qui lui communique son essor, et s'il rencontre parfois l'élégance, c'est par la force même des choses qu'il l'entraîne avec lui, sans la chercher jamais par un vain désir de briller. »

2. « Saint Cyprien, » évêque de Carthage, mort martyr en 258. — « Donat, » évêque de Carthage; saint Cyprien lui succéda.

3. *De Doct. Christi,* lib. IV, n. 31.

4. *Ep.* xxix, *ad Alip.*

Voici l'autre occasion où ce Père enleva les cœurs[1] Écoutons ses paroles[2]. « Il faut bien se garder de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande et sublime, quand on lui a donné de fréquentes acclamations[3] et de grands applaudissements. Les jeux d'esprit du plus bas genre et les ornements du genre tempéré attirent de tels succès : mais le genre sublime accable souvent par son poids, et ôte même la parole; il réduit aux larmes. Pendant que je tâchois de persuader au peuple de Césarée, en Mauritanie, qu'il devoit abolir un combat des citoyens..., où les parents, les frères, les pères et les enfants, divisés en deux partis, combattoient en public pendant plusieurs jours de suite, en un certain temps de l'année, et où chacun s'efforçoit de tuer celui qui l'attaquoit : je me servis, selon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expressions, pour déraciner des cœurs et des mœurs de ce peuple une coutume si cruelle et si invétérée. Je ne crus néanmoins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations; mais j'espérai quand je les vis pleurer. Les acclamations montroient que je les avois instruits, et que mon discours leur faisoit plaisir; mais leurs larmes marquèrent qu'ils étoient changés. Quand je les vis couler, je crus que cette horrible coutume, qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres, et qui les tyrannisoit depuis si longtemps, seroit abolie... Il y a déjà environ huit ans, ou même plus, que ce peuple, par la grâce de Jésus-Christ, n'a entrepris rien de semblable. »

Si saint Augustin eût affoibli son discours par les ornements affectés du genre fleuri[4], il ne seroit jamais

1. « Enleva les cœurs. » Expression énergique; nous avons vu plus haut une expression analogue, mais moins parfaite, parce qu'à un verbe présentant une image vive et animée est joint un substantif abstrait : *enlever la persuasion.*

2. *De Doct. Christi,* lib. IV, n. 53.

3. « Donner des acclamations » ne se dirait plus aujourd'hui.

4. « Le genre fleuri. » « Un discours fleuri est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques. Cette métaphore est justement prise des fleurs, qui ont de l'éclat sans solidité. Le style fleuri ne messied pas dans ces harangues publiques qui ne sont que des compliments; les beautés légères

parvenu à corriger les peuples d'Hippone et de Césarée[1].

Démosthène a suivi cette règle de la véritable éloquence. « O Athéniens, disoit-il[2], ne croyez pas que Philippe soit comme une divinité à laquelle la fortune soit attachée. Parmi les hommes qui paroissent dévoués à ses intérêts, il y en a qui le haïssent, qui le craignent, qui en sont envieux... Mais toutes ces choses demeurent comme ensevelies par votre lenteur et votre négligence... Voyez, ô Athéniens, en quel état vous êtes réduits : ce méchant homme est parvenu jusqu'au point de ne vous laisser plus le choix entre la vigilance et l'inaction. Il vous menace, il parle, dit-on, avec arrogance; il ne peut plus se contenter de ce qu'il a conquis sur vous; il étend de plus en plus chaque jour ses projets pour vous subjuguer; il vous tend des pièges de tous les côtés pendant que vous êtes sans cesse en arrière et sans mouvement. Quand est-ce donc, ô Athéniens, que vous ferez ce qu'il faut faire? Quand est-ce que nous verrons quelque chose de vous? Quand est-ce que la nécessité vous y déterminera? Mais que faut-il croire de ce qui se fait actuellement? Ma pensée est qu'il n'y a, pour des hommes libres, aucune plus pressante nécessité que celle qui résulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires. Voulez-vous achever de perdre votre temps? Chacun ira-t-il encore çà et là dans la place publique, faisant cette question : *N'y a-t-il aucune nouvelle?* Eh! que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens et qui gouverne toute la Grèce? « Philippe est mort, dit quelqu'un. — Non, dit un autre, il n'est que malade. » Eh! que vous importe, puisque, s'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe? »

Voilà le bon sens qui parle, sans autre ornement que sa force. Il rend la vérité sensible à tout le peuple; il le

sont à leur place quand on n'a rien de solide à dire, mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif. » (VOLTAIRE.)

1. « Césarée, » auj. Cherchell, en Algérie.

2. « O Athéniens! » Ire Philippique.

réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout est dit pour le salut commun; aucun mot n'est pour l'orateur[1]. Tout instruit et touche; rien ne brille.

Il est vrai[2] que les Romains suivirent assez tard l'exemple des Grecs pour cultiver les belles-lettres.

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
> Romani pueri longis rationibus assem[3], etc.

Les Romains étoient occupés des lois, de la guerre, de l'agriculture et du commerce d'argent. C'est ce qui faisoit dire à Virgile :

> Excudent alii spirantia mollius æra, etc.
> . . . . . .
> Tu regere imperio populos, Romane, memento[4].

Salluste fait un beau portrait des mœurs de l'ancienne Rome, en avouant qu'elle négligeoit les lettres :

Prudentissimus quisque negotiosus maxime erat. Ingenium nemo sine corpore exercebat. Optimus quisque facere quam dicere, sua ab aliis benefacta laudari quam ipse aliorum narrare malebat[5].

1. « Aucun mot n'est pour l'orateur. » « Démosthène n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il serait un rhéteur, et il est un homme d'État. » (VOLTAIRE.)

2. « Il est vrai. » Cette expression ne rattache guère ce qui suit aux développements qui précèdent; il manque ici une transition.

3. HORAT., *de Arte poet.*, v. 323-325 :

> Muses aux Grecs donnèrent le génie,
> Le doux parler, l'éloquente harmonie;
> De la louange ils faisaient leur trésor.
> Notre jeunesse à d'autres goûts se livre :
> Le fils d'Albin ne sait pas lire encor;
> Il connaît l'once, et le marc, et la livre,
> Et ce que vaut l'argent au denier dix. M.-J. CHÉNIER.

— *Ore rotundo* nous rappelle ces vers d'André Chénier :

> Un langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

4. *Æneid.*, VI, v. 846-850 :

> D'autres plus mollement, sous le ciseau divin,
> Feront vivre le marbre et respirer l'airain;
> . . . . . .
> Toi, Romain, souviens-toi d'asservir l'univers. GASTON.

5. *Bell. Catil.*, 8 (édit. classiq. de M. Ozaneaux) : « Les plus habiles étaient aussi les plus occupés : on n'exerçait point l'esprit sans le corps. Les bons citoyens préféraient les effets aux paroles, et aimaient mieux mériter des louanges par leurs belles actions que de raconter celles des autres. »

Il faut néanmoins avouer, suivant le rapport de Tite-Live, que l'éloquence nerveuse et populaire étoit déjà bien cultivée à Rome dès le temps de Manlius[1]. Cet homme, qui avoit sauvé le Capitole contre les Gaulois, vouloit soulever le peuple contre le gouvernement : *Quousque tandem,* dit-il, *ignorabitis vires vestras, quas natura ne belluas quidem ignorare voluit? Numerate saltem quot ipsi sitis... Tamen acrius crederem vos pro libertate quam illos pro dominatione certaturos... Quousque me circumspectabitis? Ego quidem nulli vestrum deero*[2], etc. Ce puissant orateur enlevoit tout le peuple pour se procurer l'impunité, en tendant les mains vers le Capitole qu'il avoit sauvé autrefois. On ne put obtenir sa mort de la multitude qu'en le menant dans un bois sacré d'où il ne pouvait plus montrer le Capitole aux citoyens. *Apparuit tribunis,* dit Tite-Live, *nisi oculos quoque hominum liberassent ab tanti memoria decoris, nunquam fore, in præoccupatis beneficio animis, vero crimini locum... Ibi crimen valuit*[3], etc. Chacun sait combien l'éloquence des Gracques causa de troubles. Celle de Catilina mit la république dans le plus grand péril. Mais cette éloquence ne tendoit qu'à persuader, et à émouvoir les passions : le bel esprit[4] n'y étoit d'aucun usage.

1. « Suivant le rapport de Tite-Live, etc. » Il faut remarquer ici avec quelle naïve confiance Fénelon cite ce discours, comme s'il avait été réellement prononcé. Les discours qu'on trouve dans Tite-Live étaient l'œuvre de l'historien.

2. Tit. Liv., lib. VI, c. 18 : « Jusques à quand méconnaîtrez-vous donc votre force, tandis que la brute a l'instinct de la sienne? Ne pouvez-vous du moins vous compter?... Je me persuaderais que, combattant pour votre liberté, vous y mettriez un peu plus de courage que ceux qui ne combattent que pour la tyrannie... Ne compterez-vous jamais que sur moi seul? Assurément je ne manquerai à aucun de vous. » (Dureau de La Malle.)

3. Tit. Liv., lib. VI, c. 20 : « Les tribuns virent clairement que tant que les yeux des Romains seraient captivés par la vue d'un monument qui retraçait des souvenirs si glorieux pour Manlius, la préoccupation d'un si grand bienfait prévaudrait toujours contre la conviction de son crime... Alors les inculpations restèrent dans toute leur force. » (Dureau de La Malle.)

4. « Le bel esprit. » Il y avait fort peu de temps que cette expression était employée par quelques écrivains dans un sens défavorable.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du *bel esprit* la carrière épineuse, etc. Boileau.

« Il n'y a que le *bel esprit* qui soit capable de ces chefs-d'œuvre; c'est lui

Un déclamateur fleuri n'auroit eu aucune force dans les affaires.

Rien n'est plus simple que Brutus quand il se rend supérieur à Cicéron, jusqu'à le reprendre et à le confondre [1]: « Vous demandez, lui dit-il, la vie à Octave : quelle mort seroit aussi funeste? Vous montrez, par cette demande, que la tyrannie n'est pas détruite, et qu'on n'a fait que changer de tyran. Reconnoissez vos paroles. Niez, si vous l'osez, que cette prière ne convient qu'à un roi à qui elle est faite par un homme réduit à la servitude. Vous dites que vous ne lui demandez qu'une seule grâce; savoir, qu'il veuille bien sauver la vie des citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens et de tout le peuple romain. Quoi donc! à moins qu'il ne le veuille, nous ne serons plus? Mais il vaut mieux n'être plus que d'être par lui. Non, je ne crois point que tous les dieux soient déclarés contre le salut de Rome, jusqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs de l'univers... O Cicéron! vous avouez qu'Octave a un tel pouvoir, et vous êtes de ses amis! Mais, si vous m'aimez, pouvez-vous désirer de me voir à Rome, lorsqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller? Quel est donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que je vive encore? Faut-il regarder comme un bonheur de ce qu'on demande cette grâce à Octave plutôt qu'à Antoine?... C'est cette foiblesse et ce désespoir, que les autres ont à se reprocher comme vous, qui ont inspiré à César l'ambition de se faire roi... Si nous nous souvenions que nous sommes Romains,... ils n'auroient pas eu plus d'audace pour envahir la tyrannie, que nous de courage pour la repousser... O

proprement qui donne aux pièces excellentes ce tour qui les distingue des pièces communes, et ce caractère de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles grâces. » (Le P. Bouhours, 4e *Entretien.*) Cependant quelques *bons esprits* commençaient à se dégoûter du *bel esprit.* Furetière cite l'anecdote suivante : « Vous êtes un *bel esprit,* disoit un provincial à « M. Racine. — *Bel esprit* vous-même, » répondit brusquement M. Racine, comme si on lui eût dit une injure. »

1. *Apud Cicer., Epist. ad Brutum, Ep.* XVI.

vengeur de tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait que retarder un peu notre chute! Comment pouvez-vous voir ce que vous avez fait? » etc.

Combien ce discours seroit-il énervé, indécent[1] et avili, si on y mettoit des pointes et des jeux d'esprit? Faut-il que les hommes chargés de parler en apôtres recueillent avec tant d'affectation les fleurs que Démosthène, Manlius et Brutus ont foulées aux pieds? Faut-il croire que les ministres évangéliques sont moins sérieusement touchés du salut éternel des peuples, que Démosthène ne l'étoit de la liberté de sa patrie, que Manlius n'avoit d'ambition pour séduire la multitude, que Brutus n'avoit de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie due au tyran?

J'avoue que le genre fleuri a ses grâces; mais elles sont déplacées dans les discours où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse, et où les grandes passions doivent parler[2]. Le genre fleuri n'atteint jamais au sublime. Qu'est-ce que les Anciens auroient dit d'une tragédie où Hécube auroit déploré ses malheurs par des pointes[3]? La vraie douleur ne parle point ainsi. Que pourroit-on croire d'un prédicateur qui viendroit montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant sur leur tête, et l'enfer ouvert sous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés[4]?

1. « Indécent, » déplacé, *quod non decet.*

2. « Doivent parler. » « Rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Ainsi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes. » (BUFFON, *Discours à l'Académie françoise.*)

3. Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par cent bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs. BOILEAU.

4. « Un prédicateur, etc. » « C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillants et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornements étrangers, indignes de servir à l'Evangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement. » (LA BRUYÈRE.)

Il y a une bienséance à garder pour les paroles comme pour les habits. Une veuve désolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de frisure et de rubans. Un missionnaire apostolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine et pleine d'ornements affectés. Les païens mêmes auroient été indignés de voir une comédie si mal jouée.

> Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
> Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
> Primum ipsi tibi : tunc tua me infortunia lædent,
> Telephe vel Peleu; male si mandata loqueris,
> Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
> Vultum verba decent[1]; etc.

Il ne faut pas faire à l'éloquence[2] le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole[3], dont un déclamateur se sert pour imposer à la foible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole[4] : c'est un art très sérieux, qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux[5]. Plus

1. Horat., *de Arte poet.*, v. 101-106 :

> Des ris joyeux accueillent les rieurs.
> C'est en pleurant que l'on obtient des pleurs.
> S'il ne m'endort, Télèphe me fait rire,
> Quand il dit mal ce qu'il prétend me dire.
> Selon les mots, montrez-vous à nos yeux
> Calme, irrité, triste, gai, sérieux :
> A chaque état la nature prudente
> Secrètement fait disposer nos cœurs;
> Elle nous pousse à la colère ardente,
> Elle nous plonge en de sombres humeurs. M.-J. Chénier.

2. « Il ne faut pas, etc. » Tout ce qui suit avait déjà été exprimé avec plus de développement dans les *Dialogues sur l'Éloquence.*

3. « Un art frivole. » Comme l'a dit Montesquieu, dans un de ces accès de légèreté et de scepticisme auxquels son génie si grave s'abandonnait quelquefois : « Voilà les orateurs qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons. » — Il est vrai de dire qu'il traite la poésie encore plus mal que l'éloquence.

4. « Trafiquer de la parole. »

> *Sollicitisque velim vendere verba reis.* Martial.

> . . . . . Debout dans un parquet
> A tort et à travers je vendrois mon caquet. Régnier, *Sat.* III.

5. « C'est un art très sérieux, etc. » Il serait curieux de comparer ce passage si souvent cité avec le magnifique éloge que Cicéron fait de l'éloquence,

un déclamateur feroit d'efforts pour m'éblouir par les prestiges[1] de son discours, plus je me révolterois contre sa vanité : son empressement pour faire admirer son esprit me paroîtroit le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi, et non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée[2], et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier[3], qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

Je prends pour juges de cette question les païens mêmes. Platon ne permet, dans sa république, aucune musique avec les tons efféminés des Lydiens[4]; les Lacédémoniens excluoient de la leur tous les instruments trop

de Oratore, l. I, VIII. On verrait que Cicéron se préoccupe uniquement de la gloire et de l'autorité que la parole donne à l'orateur, tandis que Fénelon, se plaçant à un point de vue plus élevé, considère surtout l'effet moral et salutaire que l'éloquence peut avoir pour le salut des âmes et le bonheur des sociétés.

1. « Prestige. » Ce mot, souvent mal employé, est ici le mot juste. *Prestige* signifie, au propre, *illusion produite par quelque sortilège,* et, au figuré *tout ce qui peut éblouir et surprendre.*

2. « Qui ne se sert de la parole que pour la pensée. » Principe aussi simple qu'il est fécond. Ainsi tout style qui n'est pas la reproduction exacte et rigoureuse de la pensée, qui dit plus ou qui dit moins, qui sacrifie le sens et la pensée à l'harmonie, à la symétrie, etc., est un style défectueux. Voilà un de ces principes sévères que les grands écrivains savent seuls appliquer dans toute leur rigueur ; ce qui faisait dire à Vauvenargues : « Les grandes et les premières règles sont trop fortes pour les écrivains médiocres, car elles les réduiraient à ne point écrire. »

3. « Parleur. » Qui parle pour parler ; cette terminaison *eur* indique souvent une habitude blâmable ou ridicule, comme dans ces vers de Molière :

C'est un *parleur* étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.
. . . . . .
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands *faiseurs* de protestations,
Ces affables *donneurs* d'embrassades frivoles,
Ces obligeants *diseurs* d'inutiles paroles, etc. *Le Misanthrope.*

4. « Platon dans sa république, etc. » (Livre III.) « Nous avons déjà dit qu'il fallait bannir du discours les plaintes et les lamentations. — Cela est vrai. — Quelles sont donc les harmonies plaintives ? dis-moi ; car tu es musicien. — C'est la Lydienne mixte et l'aiguë, et quelques autres semblables. — Il faut par conséquent les retrancher, comme étant mauvaises non seulement aux hommes, mais à celles d'entre les femmes qui se piquent d'être sages et modérées. » (COUSIN.)

composés qui pouvoient amollir les cœurs. L'harmonie qui ne va qu'à flatter[1] l'oreille n'est qu'un amusement de gens foibles et oisifs; elle est indigne d'une république bien policée : elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent[2] au sens des paroles, et que les paroles y inspirent des sentiments vertueux. La peinture, la sculpture et les autres beaux-arts doivent avoir le même but. L'éloquence doit, sans doute, entrer dans le même dessein; le plaisir n'y doit être mêlé que pour faire le contrepoids des mauvaises passions, et pour rendre la vertu aimable.

Je voudrois qu'un orateur se préparât longtemps en général, pour acquérir un fonds de connoissances, et pour se rendre capable de faire de bons ouvrages[3]. Je voudrois que cette préparation générale le mît en état de se préparer moins pour chaque discours particulier. Je voudrois qu'il fût naturellement très sensé, et qu'il ramenât tout au bon sens; qu'il fît de solides études; qu'il s'exerçât à raisonner avec justesse et exactitude, se défiant de toute subtilité. Je voudrois qu'il se défiât de son imagination, pour ne se laisser jamais dominer par elle, et qu'il fondât chaque discours sur un principe indubitable dont il tireroit les conséquences naturelles.

Scribendi recte, sapere est et principium et fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ;
Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit patriæ quid debeat et quid amicis[4]; etc.

1. « Qui ne va qu'à flatter, » qui n'a pour effet que de flatter.

2. « Y conviennent, » s'accordent parfaitement avec le sens : le verbe *convenir* dans ce sens a un peu vieilli : il était alors très usité. « L'avis de cet espion *convient à* (quadre avec) ce qu'on nous mande d'ailleurs. » Tel est l'exemple que cite Furetière.

3. « Je voudrois qu'un orateur se préparât longtemps, etc. » Voir le 3e *Dialogue sur l'Eloquence.*

4. Horat., *de Arte poet.*, v. 309-312 :

Le bien penser conduit au bien écrire;
Puisque Socrate enseigne à bien penser,
Suivez les lois qu'il a su nous prescrire,
Sous votre main les mots vont se placer.
De quel amour faut-il chérir son père,
Et sa patrie, et son hôte, et son frère,
Et ses amis? Jusqu'où va le devoir

D'ordinaire, un déclamateur fleuri[1] ne connoît point les principes d'une saine philosophie, ni ceux de la doctrine évangélique, pour perfectionner les mœurs. Il ne veut que des phrases brillantes et que des tours ingénieux. Ce qui lui manque le plus est le fond des choses; il sait parler avec grâce, sans savoir ce qu'il faut dire; il énerve les plus grandes vérités par un tour vain et trop orné.

Au contraire, le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses, que de sentiments nobles, que d'expressions fortes et proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer; il pense, il sent, et la parole suit. « Il ne dépend point des paroles, dit saint Augustin[2], mais les paroles dépendent de lui. » Un homme qui a l'âme forte et grande, avec quelque facilité naturelle de parler et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent; ses moindres discours auront des traits originaux, que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'est point esclave des mots, il va droit à la vérité; il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouiller; il met ce principe dans son premier point de vue; il le tourne et le retourne, pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants; il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout : elle prépare, elle amène, elle appuie une autre vérité qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur; mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

Il faut lui montrer souvent la conclusion dans le prin-

D'un chef prudent, d'un juge intègre et sage,
D'un sénateur ? Qui le sait, va savoir
Le ton qui sied à chaque personnage. M.-J. Chénier.

1. « Déclamateur fleuri. » Voy. page 18, note 4.
2. *De Doct. Christi*, lib. IV, n. 61.

cipe. De ce principe, comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties de cet ouvrage; de même qu'un peintre place dans son tableau le jour, en sorte que d'un seul endroit il distribue à chaque objet son degré de lumière. Tout le discours est un[1]; il se réduit à une seule proposition mise au plus grand jour par des tours variés Cette unité de dessein fait qu'on voit, d'un seul coup d'œil, l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues et toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales et en symétrie. Le discours est la proposition développée; la proposition est le discours en abrégé.

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum[2].

Quiconque ne sent pas la beauté et la force de cette unité et de cet ordre n'a encore rien vu au grand jour; il n'a vu que des ombres dans la caverne de Platon[3]. Que diroit-on d'un architecte qui ne sentiroit aucune différence entre un grand palais, dont tous les bâtiments seroient proportionnés pour former un tout dans le même dessein, et un amas confus de petits édifices qui ne feroient point un vrai tout, quoiqu'ils fussent les uns auprès des

1. « Tout le discours est un. » « Tout sujet est un, et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. » Buffon se sert, pour rendre cette idée plus frappante, d'une comparaison que lui fournissent ses études habituelles. « Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence le germe de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. » Nous saisissons ici, dans le développement d'une même idée et dans le choix d'une comparaison destinée à l'éclaircir, la différence de deux grands écrivains; ici la splendeur de style et l'imagination solennelle de Buffon, là l'aimable simplicité de Fénelon.

2. Horat., *de Arte poet.*, v. 23 :

Il faut que tout ouvrage, à l'unité fidèle,
De la simplicité nous offre le modèle. Daru.

3. « La caverne de Platon. » Allusion à une allégorie célèbre de la *République*. Platon suppose que des prisonniers sont enchaînés depuis leur naissance dans une caverne, la face tournée vers le fond; la lumière projette sur le fond de la caverne les ombres de ceux qui passent derrière les prisonniers : ces derniers n'aperçoivent que les ombres, sans voir les corps de ceux auxquels elles appartiennent, et sont ainsi forcés de regarder ces vaines apparences comme des réalités, les seules qu'ils connaissent.

autres ? Quelle comparaison entre le Colisée[1] et une multitude confuse de maisons irrégulières d'une ville? Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut rien en ôter sans couper dans le vif.

Il n'a un véritable ordre que quand on ne peut en déplacer aucune partie sans affoiblir, sans obscurcir, sans déranger le tout. C'est ce qu'Horace explique parfaitement :

> . . . . . nec lucidus ordo.
> Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
> Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
> Pleraque differat, et præsens in tempus omittat[2].

Tout auteur qui ne donne point cet ordre à son discours ne possède pas assez sa matière[3] ; il n'a qu'un goût imparfait et qu'un demi-génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit[4] : quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunis,

1. Le Colisée est un immense et superbe amphithéâtre de Rome, bâti par Vespasien, au pied du mont Cœlius. Ce monument servait à donner des combats de gladiateurs et des naumachies pour l'amusement du peuple. Il est presque à moitié ruiné dans une partie de son périmètre, et néanmoins c'est encore la ruine la plus imposante de Rome moderne. Il contenait 100,000 spectateurs.

2. *De Arte poet.*, v. 41 et seq. : « Le mérite et la beauté d'une sage ordonnance consistent, si je ne me trompe, à dire d'abord ce qui doit d'abord être dit, à réserver les autres détails pour les mettre à leur place. »

3. « Ne possède pas, etc. » « Pour bien écrire, il faut *posséder pleinement* son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'*ordre* de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée. » (Buffon.)

4. « L'ordre est ce qu'il y a de plus rare, etc. » Beaucoup d'esprits excellents ont besoin des efforts les plus opiniâtres pour mettre dans leurs pensées cet ordre rigoureux, dont ils sentent la nécessité. Rousseau nous a laissé de précieuses confidences à ce sujet : « Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement : je ne saurois écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement et après une longue et confuse agitation... De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse... Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête, avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier, » etc.

le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé, pour savoir la place précise de chaque mot : c'est ce qu'un déclamateur, livré à son imagination et sans science, ne peut discerner.

Isocrate est doux, insinuant, plein d'élégance; mais peut-on le comparer à Homère[1]? Allons plus loin : je ne crains pas de dire que Démosthène me paroît supérieur à Cicéron[2]. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit, il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans son discours; l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit : l'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paroît sortir de soi[3], et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la

1. « A Homère. » Je ne pense pas que jamais homme de bon sens ait hasardé une aussi ridicule comparaison.

2. « A Cicéron. » Fénelon avait déjà exprimé cette opinion dans un Dialogue où il fait parler Cicéron et Démosthène. « *Cicéron :* Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes ; elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paroître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvoit s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, etc. » — Démosthène lui répond : « Tu occupois l'assemblée de toi-même ; et moi je ne l'occupois que des affaires dont je parlois. On t'admiroit ; et moi j'étois oublié par mes auditeurs, qui ne voyoient que le parti que je voulois leur faire prendre. Tu réjouissois par les traits de ton esprit ; et moi, je frappois, j'abattois, je terrois par des coups de foudre. Tu faisois dire : « Ah ! qu'il parle « bien ! » et moi je faisois dire : « Allons ! marchons contre Philippe ! » etc. »

3. « De soi. » Maintenant on dirait *de lui.* Ce n'était pas encore une faute contre la grammaire. « Il faut laisser Mélinde parler *de soi.* » (LA BRUYÈRE.)

magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène.

L'art se décrédite lui-même; il se trahit en se montrant : « Isocrate, dit Longin[1], est tombé dans une faute de petit écolier... Et voici par où il débute : *Puisque le discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes petites, et les petites grandes ; qu'il sait donner les grâces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, et qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens et des Athéniens? En faisant de cette sorte l'éloge du discours, il fait proprement un exorde pour avertir ses auditeurs de ne rien croire de ce qu'il va dire. » En effet, c'est déclarer au monde que les orateurs ne sont que des sophistes, tels que le Gorgias de Platon[2] et que les autres rhéteurs de la Grèce, qui abusoient de la parole pour imposer au peuple.

Si l'éloquence demande que l'orateur soit homme de bien[3], et cru tel, pour toutes les affaires les plus profanes, à combien plus forte raison doit-on croire ces paroles de saint Augustin sur les hommes qui ne doivent parler qu'en apôtres! « Celui-là parle avec sublimité, dont la vie ne peut être exposée à aucun mépris[4]. » Que peut-on espérer des discours d'un jeune homme sans fonds d'étude, sans expérience, sans réputation acquise, qui se joue de la parole et qui veut peut-être faire fortune dans le ministère où il s'agit d'être pauvre avec Jésus-Christ, de porter la croix avec lui en se renonçant[5], et de vaincre les passions des hommes pour les convertir?

Je ne puis me résoudre à finir cet article sans dire un

1. *Subl.*, ch. XXXI.

2. « Le Gorgias de Platon. » Gorgias, sophiste célèbre, né à Leontini, est le principal personnage du dialogue qui porte son nom.

3. « Homme de bien. » *Vir bonus dicendi peritus.* Définition donnée par Caton l'Ancien. Voy. QUINT., *Instit. orat.*, lib. XII, c. I.

4. « A aucun mépris. » Longin, dans le dernier chapitre de son *Traité du Sublime*, soutient qu'*un esclave ne peut être orateur.*

5. « En se renonçant. » On dirait, *en renonçant à soi-même.*

mot de l'éloquence des Pères[1]. Certaines personnes éclairées ne leur font pas une exacte justice[2]. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien[3], par quelque période enflée de saint Cyprien, par quelque endroit obscur de saint Ambroise[4], par quelque antithèse subtile et rimée de saint Augustin, par quelques jeux de mots de saint Pierre Chrysologue[5]. Mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Pères ont vécu. Le goût commençoit à se gâter à Rome peu de temps après celui d'Auguste. Juvénal a moins de délicatesse qu'Horace; Sénèque le Tragique et Lucain ont une enflure choquante. Rome tomboit; les études d'Athènes même étoient déchues quand saint Basile et saint Grégoire de Nazianze[6] y allèrent. Les raffinements d'esprit avoient prévalu. Les Pères, instruits par les mauvais rhéteurs de leur temps, étoient entraînés dans le préjugé universel: c'est à quoi les sages mêmes ne résistent presque jamais. On ne croyait pas qu'il fût permis de parler d'une façon simple et naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il seroit pour les habits, si personne n'osoit paroître vêtu d'une belle étoffe sans la charger de la plus épaisse broderie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler, il falloit déclamer. Mais si on veut avoir la patience d'exa-

1. « Des Pères. » Voir le 3e *Dialogue sur l'Eloquence.*

2. « Justice. » *Faire une exacte justice* ne se dirait plus.

3. Tertullien, né à Carthage, au second siècle de l'Église. Bossuet l'a souvent imité en l'embellissant. Cette phrase de l'*Apologétique : Apud vos quodvis colere jus est, præter Deum verum,* contient le mot célèbre de Bossuet : *Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.* « Avouons aux plus délicats, dit Balzac, que le style de Tertullien est de fer; mais qu'ils nous avouent aussi que de ce fer il a forgé d'excellentes armes, qu'il en a défendu l'honneur et l'innocence du christianisme, » etc. (*Lettres diverses.*)

4. « Saint Ambroise, » né en Gaule, à Trèves ou à Lyon, archevêque de Milan sous Valentinien II, mort en 397.

5. « Pierre, » évêque de Ravenne en 433, mourut en 450 ou 456. Il reçut le nom de *Chrysologue* (au langage d'or) 250 ans après sa mort. Ce fut le rédacteur de ses ouvrages qui le lui donna par enthousiasme pour leur auteur, dont l'éloquence n'a pourtant rien d'extraordinaire.

6. « Saint Basile, » né à Césarée, en Cappadoce, vers l'an 329, et mort en 379, évêque de sa ville natale. — Saint Grégoire de Nazianze, né l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce. Il fut tour à tour évêque de Sazime et de Constantinople, et se démit de l'épiscopat pour vivre dans la solitude, où il mourut en 389.

miner les écrits des Pères, on y verra des choses d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité et une véhémence qui ressemble à celle de Démosthène. On trouve dans saint Chrysostome[1] un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible et aimable. Saint Augustin est tout ensemble sublime et populaire; il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers; il interroge, il se fait interroger, il répond; c'est une conversation entre lui et son auditeur; les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes : nous l'avons vu descendre jusqu'aux dernières grossièretés de la populace pour la redresser. Saint Bernard[2] a été un prodige dans un siècle barbare : on trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse et de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau et de grand dans les Pères, quand on connoît les siècles où ils ont écrit. On pardonne à Montaigne[3] des expressions gasconnes, et à Marot un vieux langage : pourquoi ne veut-on pas passer aux Pères l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouveroit des vérités précieuses, et exprimées par les traits les plus forts ?

Mais il ne m'appartient pas de faire ici l'ouvrage qui est réservé à quelque savante main; il me suffit de proposer en gros ce qu'on peut attendre de l'auteur d'une excellente Rhétorique. Il peut embellir son ouvrage en

1. Saint Jean Chrysostome, né à Antioche en 344. Il fut évêque de Constantinople. La sévérité de ses principes lui suscita beaucoup d'ennemis ; il fut chassé de son siège épiscopal et exilé en Bithynie. Il mourut en exil l'an 406. Son éloquence touchante et persuasive lui valut le surnom de *Chrysostome* (bouche d'or).

2. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, né en 1091, mort en 1133, eut une influence immense sur son siècle, et fut, par ses prédications, le promoteur de la deuxième croisade contre les infidèles.

3. Montaigne (*Michel de*), né en Périgord, en 1533, et mort en 1592. Il a laissé, sous le titre d'*Essais*, un livre dans lequel il a jeté pêle-mêle le résultat de ses lectures et de ses réflexions. « Il vivoit sous le règne des Valois, et de plus il étoit Gascon... Alors Malherbe n'étoit pas encore venu *dégasconner* la cour (*la cour gasconne de Henri IV*), faire la leçon aux courtisans et aux princes, dire : « Cela est bon, et cela ne l'est pas ; » il ne se parloit ni de Vaugelas ni de l'Académie ; et cette compagnie, qui juge souverainement des compositions françoises, étoit encore dans l'idée des choses. » (Balzac.)

imitant Cicéron par le mélange des exemples avec les préceptes. « Les hommes qui ont un génie pénétrant et rapide, dit saint Augustin, profitent plus facilement dans l'éloquence en lisant les discours des hommes éloquents qu'en étudiant les préceptes mêmes de l'art. » On pourroit faire une agréable peinture des divers caractères des orateurs, de leurs mœurs, de leurs goûts et de leurs maximes. Il faudroit même les comparer ensemble, pour donner au lecteur de quoi juger du degré d'excellence de chacun d'entre eux.

V. — Projet de Poétique.

Une Poétique ne me paroîtroit pas moins à désirer qu'une Rhétorique. La poésie est plus sérieuse et plus utile que le vulgaire ne le croit. La religion a consacré la poésie à son usage, dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'écriture divine, les sacrés cantiques, qu'ils savoient par cœur, conservoient la mémoire de l'origine du monde, et la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence et le transport[1] des cantiques de Moïse[2]; le livre de Job est un poème plein des figures les plus hardies et les plus majestueuses; le Cantique des Cantiques exprime avec grâce et tendresse l'union mystérieuse de Dieu époux avec l'âme de l'homme qui devient son épouse; les Psaumes seront l'admiration et la consolation de tous les siècles et de tous les peuples où le vrai Dieu sera connu et senti. Toute l'Écriture est pleine de poésie, dans les endroits mêmes où l'on ne trouve aucune trace de versification.

D'ailleurs la poésie a donné au monde les premières lois[3] : c'est elle qui a adouci les hommes farouches et

1. « Le transport, » l'enthousiasme, le saint délire. Employée ainsi absolument, cette expression est devenue rare : elle est à regretter.

2. « Des cantiques de Moïse. » — Rollin (*Traité des études*) a donné une appréciation littéraire d'un cantique de Moïse.

3. « D'ailleurs la poésie, etc. » Telle est l'opinion des poètes. Cicéron, en sa qualité d'orateur, attribue la fondation des sociétés à l'éloquence.

sauvages, qui les a rassemblés des forêts où ils étoient épars et errants, qui les a policés, qui a réglé les mœurs, qui a formé les familles et les nations, qui a fait sentir les douceurs de la société, qui a rappelé[1] l'usage de la raison, cultivé la vertu et inventé les beaux-arts; c'est elle qui a élevé les courages[2] pour la guerre, et qui les a modérés pour la paix.

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam, etc.
. . . . . .
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit[3].

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le transport des passions et par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des dieux; les peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été insensibles. Autant on doit mépriser les mauvais poètes, autant doit-

1. « Qui a rappelé. » Qui a dissipé les erreurs auxquelles la raison humaine était en proie depuis qu'elle avait oublié la loi divine.

2. « Les courages. » Ce mot s'employait souvent au pluriel : « Le prince de Condé *calma les courages émus.* » (Bossuet.) Cette expression n'avait pas tout à fait un sens aussi restreint qu'aujourd'hui : elle signifiait souvent *cœur* (θυμὸς), disposition morale, résolution, etc.

O la lâche personne! ô le foible courage. Molière.

. . . . . Au moins que les travaux
Les dangers, les soins du voyage
Changent un peu votre *courage*. La Fontaine.

3. Horat., *de Arte poet.*, v. 391 et seq. :

L'homme sauvage et longtemps indomptable
Quitta ses bois, ses antres odieux,
Aux chants d'Orphée, interprète des dieux :
De là ces chants, si l'on en croit la Fable,
Apprivoisaient le tigre et le lion,
Et, d'une lyre éprouvant la puissance,
Les rocs émus s'élevaient en cadence
Sur les remparts que fondait Amphion.
Dans l'art des vers fut la sagesse antique.
. . . . . .
Homère alors vint régner sur les âges,
Tyrtée en vers enflamma les courages, etc. M.-J. Chénier.

on admirer et chérir un grand poète[1], qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion.

Me sera-t-il permis de représenter ici ma peine sur ce que la perfection de la versification françoise me paroît presque impossible? Ce qui me confirme dans cette pensée, est de voir que nos plus grands poètes ont fait beaucoup de vers foibles. Personne n'en a fait de plus beaux que Malherbe; combien en a-t-il fait qui ne sont guère dignes de lui[2]! Ceux même d'entre nos poètes les plus estimables qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait assez souvent de raboteux, d'obscurs et de languissants : ils ont voulu donner à leur pensée un tour délicat, et il la faut chercher; ils sont pleins d'épithètes forcées pour attraper la rime[3]. En retranchant certains vers, on ne

1. « Admirer et chérir un grand poète. » Comme tout cela est vivement senti! L'âme de Fénelon était ouverte à toutes les grandes choses et passionnée pour le beau comme pour le bien. Bossuet, plus rigide, a peine à *faire grâce* même aux poètes chrétiens : « Je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité; mais lorsqu'on est convenu de s'en servir comme d'un langage figuré, pour exprimer, d'une maniere en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, surtout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de *faire grâce* au poète chrétien qui n'en use ainsi que par une espèce de nécessité. » (Lettre à Santeul, 1690.) Bossuet ajoute dans la même lettre que depuis longtemps il a quitté la lecture de Virgile et d'Horace.

2. « Qui ne sont guère dignes de lui. » S'il y a dans Malherbe tant de mauvais vers, il faut moins en accuser la versification française que Malherbe, ou plutôt le mauvais goût de son temps, contre lequel il a lutté en y cédant quelquefois.

3. « Pour attraper la rime. » Image familière et charmante : on sait que, de son propre aveu, Boileau *haletoit* souvent pour l'*attraper*, et dans sa Satire II il priait Molière de lui enseigner *où il trouvoit la rime*. On a dit, avec quelque raison, qu'il aurait mieux fait de lui demander où il trouvait le *Misanthrope*. — Quant à ces *épithètes forcées*, destinées *à attraper la rime*, les poetes du XVIIIe siècle en ont poussé l'abus aussi loin qu'il était possible : Voltaire, si sobre d'épithètes dans sa prose vive et dégagée, les prodigue à la fin de ses vers tragiques :

> Est-ce là cette reine *auguste* et *malheureuse*,
> Celle de qui la gloire et l'infortune *affreuse*
> Retentit jusqu'a moi dans le fond des déserts! *Mérope.*

On sent combien ces épithètes insignifiantes et vagues, sur lesquelles la rime appelle l'attention, rendent les vers mous et languissants. Au contraire, Molière et Corneille riment presque toujours par quelque mot essentiel, et c'est là un des secrets de leur versification si énergique et si ferme.

retrancheroit aucune beauté : c'est ce qu'on remarqueroit sans peine, si on examinoit chacun de leurs vers en toute rigueur.

Notre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes[1] : elle perd beaucoup de variété, de facilité et d'harmonie. Souvent la rime, qu'un poète va chercher bien loin, le réduit à allonger et à faire languir son discours; il lui faut deux ou trois vers postiches pour en amener un dont il a besoin. On est scrupuleux pour n'employer que des rimes riches[2], et on ne l'est ni sur le fond des pensées et des sentiments, ni sur la clarté des termes, ni sur les tours naturels, ni sur la noblesse des expressions. La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est souvent ennuyeuse, et qu'on évite dans la prose, tant elle est loin de flatter l'oreille[3]. Cette répétition des syllabes finales lasse même dans les grands vers héroïques, où deux masculins sont toujours suivis de deux féminins.

Il est vrai qu'on trouve plus d'harmonie dans les odes et dans les stances, où les rimes entrelacées ont plus de cadence et de variété. Mais les grands vers héroïques, qui demanderoient le son le plus doux, le plus varié et

1. « Notre versification, etc. » Par quoi Fénelon veut-il remplacer la rime? Il sentait pourtant aussi bien qu'un autre ce que gagnait *la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie* (MONTAIGNE) ; et que deviennent ce nombre et cette harmonie sans la rime? Est-il permis de faire remarquer que Fénelon, qui semble, dans son *Télémaque,* avoir tenté d'être poète en prose, a pu avoir contre la versification quelques préventions personnelles?

2. « On est scrupuleux, etc. » Cela n'est vrai que des mauvais poètes. Lamotte, qui fut en correspondance avec Fénelon, renchérit encore sur ces idées. Après avoir fait longtemps de méchants vers, il s'avise de médire de la versification. Voltaire réfute spirituellement ces paradoxes dans la préface de son *Œdipe.* Consultez encore sur cette question Marmontel, *Éléments de littérature,* au mot *Rime.*

3. « De flatter l'oreille. » Il n'en est pas moins vrai qu'elle est un charme de plus dans les vers. On a cherché à expliquer de bien des façons le plaisir qu'elle nous cause, mais ce plaisir on ne l'a jamais nié. On évite aussi, dans la prose, une suite de syllabes combinées de façon à former un vers : en doit-on conclure que la mesure du vers *soit loin de flatter l'oreille?* — On ne comprend pas qu'après avoir écrit cette phrase, Fénelon ajoute plus loin : *Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes.* Pourquoi cette indulgence, s'il est vrai que la rime *soit loin de flatter l'oreille?* C'est une singulière inconséquence.

le plus majestueux, sont souvent ceux qui ont le moins cette perfection.

Les vers irréguliers ont le même entrelacement de rimes que les odes; de plus, leur inégalité, sans règle uniforme, donne la liberté de varier leur mesure et leur cadence, suivant qu'on veut s'élever ou se rabaisser. M. de La Fontaine en a fait un très bon usage.

Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes; sans elles, notre versification tomberoit. Nous n'avons point dans notre langue cette diversité de brèves et de longues qui faisoit, dans le grec et dans le latin, la règle des pieds et la mesure des vers. Mais je croirois qu'il seroit à propos de mettre nos poètes un peu plus au large sur les rimes[1], pour leur donner le moyen d'être plus exacts sur le sens et sur l'harmonie. En relâchant un peu sur la rime, on rendroit la raison plus parfaite; on viseroit avec plus de facilité au beau, au grand[2], au simple, au facile; on épargneroit aux plus grands poètes des tours forcés, des épithètes cousues, des pensées qui ne se présentent pas d'abord assez clairement à l'esprit.

L'exemple des Grecs et des Latins peut nous encoura-

1. « Mais je croirois qu'il seroit à propos, etc. » Cette conclusion peut paraître un peu timide après les hardiesses que nous avons signalées tout à l'heure. Les poètes du XVIIIe siècle se sont mis *un peu plus au large* sur les rimes; aussi le vers a-t-il perdu une partie de son harmonie. C'est ce qu'il est souvent aisé de remarquer chez Voltaire; le satirique Gilbert critique avec quelque raison

. . . . . ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard.

2. « Au beau, au grand. » Cela n'est pas incontestable. La gêne de la versification donne plus d'essor à la pensée; c'est ce que La Faye a poétiquement exprimé dans cette strophe souvent citée :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans les canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui semble austère
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Souvent la contrainte de la rime a fait rencontrer à nos grands poètes des vers très heureux. Voy. Marmontel, *Élém. de litt.*, au mot *Blanc* (*vers*).

ger à prendre cette liberté : leur versification étoit, sans comparaison, moins gênante que la nôtre[1] ; la rime est plus difficile, elle seule, que toutes leurs règles ensemble. Les Grecs avoient néanmoins recours aux divers dialectes[2] : de plus, les uns et les autres avoient des syllabes superflues[3] qu'ils ajoutoient librement pour remplir leurs vers. Horace se donne de grandes commodités pour la versification[4] dans ses Satires, dans ses Épîtres, et même en quelques Odes : pourquoi ne chercherions-nous pas de semblables soulagements, nous dont la versification est si gênante[5] et si capable d'amortir le feu d'un bon poète[6] ?

1. « Moins gênante. » Cela n'est pas prouvé : les bons vers sont difficiles à faire dans toutes les langues. On sait que Virgile travaillait très lentement ; il mit onze années à composer l'*Énéide*, qu'il laissa inachevée. Dans le même espace de temps, Racine composa *Andromaque, les Plaideurs, Britannicus, Bajazet, Mithridate, Bérénice, Iphigénie, Phèdre*.

2. « Les Grecs avoient recours, etc. » Cela est inexact : au temps d'Homère, les dialectes n'étaient pas encore séparés. Mais Sophocle, Eschyle et Euripide écrivaient dans le dialecte attique, Théocrite dans le dialecte dorien, etc.

3. « Des syllabes superflues. » On ne voit pas trop quel avantage Fénelon trouve dans cette licence, en supposant que ces *syllabes* soient aussi *superflues* qu'il le pense, et qu'on ne puisse prouver qu'elles ajoutent au sens des vers.

4. « Horace se donne de grandes commodités. » Au lieu de demander tant de licences pour la rime, Fénelon aurait peut-être dû réclamer plus de liberté pour les césures, les coupes, les rejets, pour tout ce qui, sans rompre l'harmonie, peut donner au vers dramatique plus d'aisance, de familiarité, de simplicité. Mais, bien loin de là, on a vu plus haut qu'il ne trouvait pas le grand vers assez *majestueux*.

5. « Si gênante. » Tout ce que Fénelon dit ici de la rime est sans doute excessif et faux en bien des points ; mais on conçoit cette exagération, quand on voit Malherbe et son école imposer à la versification des entraves vraiment intolérables. Malherbe ne voulait pas, par exemple, qu'on fît rimer deux mots d'orthographe différente, lors même que les sons étaient tout à fait semblables ; il n'admettait pas les rimes de *puissance* et *innocence, âme* et *flamme*, etc. — Il disait que *rien ne sentait davantage son grand poète que de tenter des rimes difficiles*. Mlle de Gournay lui répondit avec vivacité, en demandant pour la poésie un peu plus d'aisance et de franchise : « Comment seroit-il possible que la poésie volât au ciel, son but, avec telle rognure d'ailes, et, qui plus est, écloppement et brisement ? »

6. « Le feu d'un bon poète. » Aucun bon poète n'a réclamé cependant contre la rime, si ce n'est Voltaire, et encore fort timidement. En revanche, le froid Lamotte s'éleva contre la gêne de la versification, craignant sans doute que son *feu* n'en *fût amorti*. L'auteur du *Temple du Goût* a dit de lui :

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,

La sévérité de notre langue contre presque toutes les inversions de phrases augmente encore infiniment la difficulté de faire des vers françois. On s'est mis à pure perte dans une espèce de torture pour faire un ouvrage. Nous serions tentés de croire qu'on a cherché le difficile plutôt que le beau. Chez nous un poète a autant besoin de penser à l'arrangement d'une syllabe qu'aux plus grands sentiments, qu'aux plus vives peintures, qu'aux traits les plus hardis. Au contraire, les Anciens facilitoient, par des inversions fréquentes, les belles cadences[1], la variété et les expressions passionnées. Les inversions se tournoient en grandes figures, et tenoient l'esprit suspendu dans l'attente du merveilleux. C'est ce qu'on voit dans ce commencement d'églogue :

Pastorum musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus,
Damonis musam dicemus et Alphesibœi[2].

Otez cette inversion, et mettez ces paroles dans un arrangement de grammairien qui suit la construction de la phrase, vous leur ôterez leur mouvement, leur majesté, leur grâce et leur harmonie : c'est cette suspension qui saisit le lecteur. Combien notre langue est-elle timide et

Tout doucement venait Lamotte-Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
« Ouvrez, Messieurs, c'est mon *Œdipe* en prose;
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose;
De grâce, ouvrez; je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots. » VOLTAIRE.

1. « Facilitoient, par des inversions, etc. » Les inversions étaient dans le génie des langues anciennes; elles ne jetaient aucune obscurité dans la phrase; les différences des cas indiquaient suffisamment les rapports des mots entre eux. Les désinences ne variant pas en français, des inversions trop multipliées rendraient nos vers inintelligibles. Elles peuvent quelquefois être une beauté; mais souvent elles n'ont d'autre résultat que d'avertir le lecteur de la gêne qu'a éprouvée le poète pour faire son vers.

2. VIRG., *Eclog.* VIII, v. 1 et seq. — *Pastorum musam.* Il est impossible de reproduire en français cette inversion. Voici le sens : « Je redirai les vers de Damon et d'Alphésibée : pour écouter leurs chants, la génisse oublia ses pâturages; aux accents de leur voix, les lynx s'arrêtèrent immobiles, et les fleuves émus suspendirent leur cours. »

scrupuleuse en comparaison! Oserions-nous imiter ce vers où tous les mots sont dérangés?

Aret ager; vitio moriens sitit aeris herba[1];

Quand Horace veut préparer son lecteur à quelque grand objet, il le mène sans lui montrer où il va et sans le laisser respirer :

Qualem ministrum fulminis alitem[2].

J'avoue qu'il ne faut point introduire tout à coup dans notre langue un grand nombre de ces inversions; on n'y est point accoutumé, elles paroîtroient dures et pleines d'obscurité. L'ode pindarique de M. Despréaux[3] n'est pas exempte, ce me semble, de cette imperfection. Je le remarque avec d'autant plus de liberté, que j'admire d'ailleurs les ouvrages de ce grand poète. Il faudroit choisir de proche en proche les inversions les plus douces et les plus voisines de celles que notre langue permet déjà. Par exemple, toute notre nation a approuvé celle-ci :

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
. . . . . .
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs[4].

1. Virg., *Eclog.* vii, v. 57. — *Aret ager.* Ce vers n'est-il pas un peu embarrassé?

Dans nos champs dévorés de soif et de chaleur.
En vain l'herbe mourante implore la fraîcheur. Tissot.

2. Horat., lib. IV, *Od.* iii, v. 1 :

Tel que le noble oiseau, ministre du tonnerre.

3. « L'ode pindarique de M. Despréaux. » L'ode sur la prise de Namur. Fénelon est bien indulgent pour cette ode, qui est la faiblesse même : cette *imperfection* est le moindre défaut de cette ode prétendue *pindarique*.

4. Malherbe, *Paraphr. du Ps.* cxlv. — Fénelon aurait pu citer encore, comme modèle d'inversion, ce vers de Racine (*Athalie*) :

Et de David éteint rallumé le flambeau.

Ici l'inversion sert la pensée encore plus qu'elle n'aide à la versification : *Le flambeau de David,* cette image si hardie aurait choqué, si elle n'avait été préparée et adouci par l'inversion. On peut voir, par cet exemple, combien est fausse l'idée de Voltaire, qui pense que le meilleur moyen, pour éprouver si un vers est bon, c'est de le mettre en prose.

Ronsard avoit trop entrepris tout à coup[1]. Il avoit forcé notre langue par des inversions trop hardies et obscures[2]; c'étoit un langage cru[3] et informe. Il y ajoutoit trop de mots composés, qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la nation : il parloit françois en grec[4], malgré les François mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me semble, de tenter quelque nouvelle route pour enrichir notre langue, pour enhardir notre poésie, et pour dénouer notre versification[5] naissante. Mais, en fait de langue, on ne vient à bout de rien sans l'aveu des hommes pour lesquels on parle. On ne doit jamais faire deux pas à la fois; et il faut s'arrêter dès qu'on ne se voit pas suivi de la multitude. La singularité est dangereuse en tout : elle ne peut être excusée dans les choses qui ne dépendent que de l'usage.

L'excès choquant de Ronsard nous a un peu jetés dans l'extrémité opposée; on a appauvri, desséché et gêné notre langue. Elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire : on voit toujours venir d'abord un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main[6]; son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un ad-

1. Ronsard (*Pierre de*), poète français, né dans le Vendômois en 1524, et mort en 1585, fut appelé le *prince des poètes* de son temps. Il tenta d'introduire dans la langue une foule de mots formés du grec, du latin, innovation qui n'a point prévalu et rend très difficile la lecture de ses ouvrages.

2. « Des inversions trop hardies et obscures. » Exemple :

> J'ai vescu, Villeroy, si bien, que nulle envie
> En partant je ne porte aux plaisirs de la vie. *Amours diverses.*

3. « Un langage cru. » Qui n'est pas encore formé, imparfait; métaphore latine. C'est à peu près dans ce sens que Pétrone a dit : *Cruda adhuc studia in forum propellunt, et eloquentiam pueris induunt adhuc nascentibus.*

4. « Il parloit françois en grec. » Il serait plus régulier de dire, comme Boileau, *il parloit grec en françois.*

5. « Dénouer notre versification. » Donner à la versification plus d'aisance, une allure plus libre et plus dégagée.

6. « On voit toujours venir, etc. » Cette critique est plus spirituelle que juste; les langues, pas plus que les hommes, ne peuvent réunir des qualités contraires. La langue française n'ayant pas la liberté d'allure des langues anciennes, est peut-être moins propre à rendre le désordre des passions, les caprices de l'imagination; mais elle doit à cet ordre si sévère cette clarté admirable qui la fait choisir pour la langue de la diplomatie. D'ailleurs les habiles écrivains, en prose comme en vers, savent au besoin s'affranchir

verbe qui ne souffre rien entre deux; et le régime appelle aussitôt un accusatif, qui ne peut jamais se déplacer. C'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute attention, toute surprise, toute variété, et souvent toute magnifique cadence.

Je conviens, d'un autre côté, qu'on ne doit jamais hasarder aucune locution ambiguë; j'irois même d'ordinaire, avec Quintilien[1], jusqu'à éviter toute phrase que le lecteur entend, mais qu'il pourroit ne pas entendre s'il ne suppléoit pas ce qui y manque. Il faut une diction simple, précise et dégagée, où tout se développe de soi-même et aille au-devant du lecteur. Quand un auteur parle en public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre pour en épargner à son lecteur; il faut que tout le travail soit pour lui seul, et tout le plaisir avec tout le fruit pour celui dont il veut être lu. Un auteur ne doit laisser rien à chercher dans sa pensée[2]; il n'y a que les faiseurs d'énigmes qui soient en droit de présenter un sens enveloppé[3]. Auguste vouloit qu'on usât de répétitions fréquentes, plutôt que de laisser quelque péril d'obscurité dans le discours[4].

de ces règles de construction si rigoureuses; on peut en juger par ces exemples :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge! P. CORNEILLE.

« Aussi vifs étoient les regards, aussi vite et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du prince de Condé. » (BOSSUET.)

« Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. » (FLÉCHIER, *Or. funèbre de Turenne.*)

1. « Avec Quintilien. » *Instit. orat.*, VIII, c. 2.

2. « Laisser rien *à chercher dans sa pensée.* » Sénèque (*Ep.* CXIV) : *Abruptæ sententiæ et suspiciosæ, in quibus plus intelligendum est quam audiendum.* Mais ces phrases énigmatiques que Sénèque blâme dans ce passage, se rencontrent chez lui plus que chez tout autre écrivain.

3. « Enveloppé. » Déguisé, qu'il faut deviner. Voltaire a dit, dans son *Œdipe*, en parlant des énigmes proposées par le sphinx :

Un sens *embarrassé* dans des mots captieux.

4. « Auguste vouloit, etc. » *Præcipuam curam duxit, sensum animi quam apertissime exprimere : quod quo facilius efficeret, aut necubi lectorem vel auditorem obturbaret ac moraretur, neque prepositiones verbis addere, neque conjunctiones sæpius iterare dubitavit, quæ detractæ afferunt aliquid obscuritatis, etsi gratiam augent.* (SUÉTONE, *Aug.*, 86.) — « Quand dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser. » (PASCAL, *Pensées.*)

En effet, le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, est de soulager son lecteur en se faisant d'abord entendre[1].

J'avoue que nos plus grands poètes françois, gênés par les lois rigoureuses de notre versification, manquent en quelques endroits de ce degré de clarté parfaite. Un homme qui pense beaucoup veut beaucoup dire; il ne peut se résoudre à rien perdre; il sent le prix de tout ce qu'il a trouvé; il fait de grands efforts pour renfermer tout dans les bornes étroites d'un vers. On veut même trop de délicatesse, elle dégénère en subtilité. On veut trop éblouir et surprendre : on veut avoir plus d'esprit que son lecteur, et le lui faire sentir, pour lui enlever son admiration[2]; au lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui, et lui en donner même, sans paroître en avoir. On ne se contente pas de la simple raison, des grâces naïves du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle; on va un peu au delà du but par amour-propre[3]. On ne sait pas être sobre dans la recherche du beau : on ignore l'art de s'arrêter tout court en deçà des ornements ambitieux. Le mieux auquel on aspire fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel, et de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on assaisonne; on fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup dès qu'on l'affecte et qu'on le prodigue. C'est en avoir de reste, que d'en savoir retrancher pour s'accommoder à celui de la multitude, et pour lui aplanir le

1. « Le premier de tous les devoirs, etc. » C'était là ce qu'au XVIIe siècle on se proposait d'abord, quand on prenait la plume. *Se faire entendre!* prétention bien modeste; c'est de ce ton réservé que ces grands hommes parlaient des devoirs de l'écrivain : « Tout ce qui n'est point l'expression juste est foible, dit La Bruyère, et ne satisfait pas un homme d'esprit qui veut se *faire entendre.* »

2. « Lui enlever son admiration. » Voilà plusieurs fois que Fénelon se sert de cette expression, ou d'une expression analogue : on vient de voir qu'il ne condamnait pas les répétitions dans le style.

3. « Par amour-propre. » Voltaire a loué avec raison Racine de n'être pas tombé dans cette erreur : « Racine ne dit jamais que ce qu'il doit, tandis que les autres disent toujours tout ce qu'ils peuvent. »

chemin. Les poètes qui ont le plus d'essor, de génie, d'étendue de pensées et de fécondité, sont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excès d'esprit. C'est, dira-t-on, un beau défaut, c'est un défaut rare, c'est un défaut merveilleux J'en conviens; mais c'est un vrai défaut, et l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un auteur s'exécute sans indulgence sur l'esprit même :

> Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
> Culpabit duros; incomptis allinet atrum
> Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
> Ornamenta : parum claris lucem dare coget[1].

On gagne beaucoup en perdant tous les ornements superflus pour se borner aux beautés simples, faciles, claires, et négligées en apparence. Pour la poésie, comme pour l'architecture[2], il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornements naturels. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement est de trop; retranchez-le, il ne manque rien, il n'y a que la vanité qui en souffre. Un auteur qui a trop d'esprit[3], et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montroit moins, il me laisseroit respirer et me feroit plus de plaisir : il me tient trop tendu, la lecture de ses vers me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouissent; je cherche une lumière douce qui soulage mes foibles yeux. Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'au-

1. *De Arte poet.*, v. 445 et seq. :

> . . . . . Le rigide censeur
> Efface les endroits qu'a négligés l'auteur;
> De ce vers qui se traine il blâme la faiblesse;
> Il ne vous cache point que ce vers dur le blesse :
> Il veut qu'on sacrifie une fausse beauté,
> Qu'en un passage obscur on jette la clarté. DARU.

2. « Comme pour l'architecture. » Dans le discours que Fénelon prononça lors de sa réception à l'Académie française, il a reproduit les mêmes idées avec plus de développement.

3. « Qui a trop d'esprit. » Voici ce que Marmontel dit de cette sorte d'affectation, en style passablement affecté : *C'est avoir beaucoup d'esprit sans doute que d'en avoir trop; mais c'est n'en pas avoir assez.*

roit trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur[1], et qui se mette comme de plain-pied en conversation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un laboureur qui craint pour ses moissons, un berger qui ne connoît que son village et son troupeau, une nourrice attendrie par son petit enfant; je veux qu'il me fasse penser, non à lui et à son bel esprit[2], mais aux bergers qu'il fait parler.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi:
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans :
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æstate novum, non frigore defit.
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.
Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi
Quum placidum ventis staret mare[3]...

Combien cette naïveté champêtre a-t-elle plus de grâce qu'un trait subtil et raffiné d'un bel esprit!

Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum frustraque laboret

1. « Qui me fasse oublier qu'il est auteur. » « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, et on trouve un homme. » (Pascal, *Pensées*.)

2. « Et à son bel esprit. » Ce mot revient souvent dans tout le reste de cet article. Fénelon songeait sans doute au *bel esprit* Fontenelle et à ses églogues si prétentieuses : les bergers et les bergères y parlent un langage toujours conforme aux règles de la plus exquise galanterie; aussi Perrault, le détracteur des anciens, l'en félicite dans les vers suivants :

De l'églogue en tes vers éclate le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux Théocrite,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux destin
D'un ton si *délicat*, si *galant* et si *fin*.

Malheureusement pour Fontenelle, cet éloge était parfaitement mérité.

3. Virg., *Eclog.* II, v. 19 et seq. : « Tu me dédaignes, Alexis; tu ne demandes pas même qui je suis; si je suis riche en troupeaux, si j'ai dans mon bercail du lait plus blanc que la neige. Mille brebis, qui sont à moi, errent sur les montagnes de la Sicile : en été, en hiver, leur lait ne me manque jamais. Je sais chanter les airs que, sur le mont Aracynthe, chantait Amphion de Dircé quand il rassemblait ses génisses. Je ne suis pas non plus si hideux : naguère je me suis vu dans les eaux du rivage, pendant que les vents étaient calmes, et la mer immobile, » etc.

Ausus idem : tantum series juncturaque pollet!
Tantum de medio sumptis accedit honoris[1]!

O qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi, pour se proportionner à tout ce qu'on peint, et pour atteindre à tous les divers caractères! Combien un homme est-il au-dessus de ce qu'on nomme esprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie! Afin qu'un ouvrage soit véritablement beau, il faut que l'auteur s'y oublie, et me permette de l'oublier; il faut qu'il me laisse seul en pleine liberté. Par exemple, il faut que Virgile disparoisse, et que je m'imagine voir ce beau lieu :

Muscosi fontes, et somno mollior herba[2], etc.

Il faut que je désire d'être transporté dans cet autre endroit :

. . . O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores?
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ[3]!

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu dépeint par Horace :

Quo pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant

1. Horat., *de Arte poet.*, v. 240 et seq. :

D'un fait connu j'emprunterais ma fable;
Chacun d'abord penserait parvenir
Au même point; mais ce point difficile
Pourrait coûter un travail inutile;
Tant l'ordre plaît, tant l'art sait rajeunir
Un sujet vieux, dont toutes les parties
Ont de la suite et sont bien assorties. M.-J. Chénier.

On peut trouver ces citations bien multipliées, mais il faut songer qu'alors on était au plus fort de la querelle des anciens et des modernes; et la meilleure réponse à faire aux détracteurs des anciens était de mettre sous leurs yeux les beautés qu'ils s'obstinaient à méconnaître.

2. Virg., *Eclog.* vii, v. 45 : « Fontaines couvertes de mousse, gazons plus doux que le sommeil. »

3. Virg., *Eclog.* x, v. 33 et se.q. :

. . . . . O que si quelque jour
Votre luth à ces monts racontait mes amours,
Gallus dans le tombeau reposerait tranquille!
Que n'ai-je, parmi vous, dans un modeste asile,
Ou marié la vigne, ou soigné les troupeaux! Langeac.

Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo[1].

J'aime bien mieux être occupé de cet ombrage et de ce ruisseau, que d'un bel esprit importun qui ne me laisse point respirer[2]. Voilà les espèces d'ouvrages dont le charme ne s'use jamais : loin de perdre à être relus, ils se font toujours redemander; leur lecture n'est point une étude, on s'y repose, on s'y délasse. Les ouvrages brillants et façonnés imposent et éblouissent; mais ils ont une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche ; c'est le beau simple, aimable et commode, que je goûte. Si les fleurs qu'on foule[3] aux pieds dans une prairie sont aussi belles que celles des plus somptueux jardins, je les en aime mieux. Je n'envie rien à personne. Le beau ne perdroit rien de son prix, quand il seroit commun à tout le genre humain ; il en seroit plus estimable. La rareté est un défaut et une pauvreté de la nature. Les rayons du soleil n'en

1. Lib. II, *Od.* III, v. 9 et seq. :

Là, parmi des arbres sans nombre,
T'offrant son dôme hospitalier,
Du vieux pin le feuillage sombre
Se plaît à marier son ombre
A la pâleur du peuplier.
Plus loin, la source fugitive,
Qui suit à regret les détours
Du lit où son onde est captive,
Semble s'échapper de sa rive,
Et vouloir abréger son cours. De Wailly.

2. « J'aime bien mieux, etc. » Molière avait déjà attaqué, dans les mauvais écrivains de son temps, ce faux goût dont Fontenelle hérita, en y mêlant, il est vrai, beaucoup d'esprit. C'est précisément cette affectation perpétuelle, cette prétention de *mettre de l'esprit partout,* que Bélise et Philaminte admirent dans le fameux sonnet de Trissotin ; leurs éloges en font la critique :

Ah ! tout doux, laissez-moi, de grâce, *respirer !*
. . . . . .
Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant,
Partout on s'y promène avec ravissement.
On n'y sauroit marcher que sur de belles choses,
Ce sont petits chemins tout parsemés de roses. *Les Femmes savantes.*

3. « Si les fleurs qu'on foule, etc. » Ce goût si vif pour la nature devait paraître un peu excessif aux contemporains de Fénelon. Quelques années auparavant, Perrault, appliquant son faux goût à tous les arts, opposait fièrement les jardins de Versailles aux jardins d'Alcinoüs, chantés par Homère, qu'il trouvait d'ailleurs *rempli de bassesses et d'incongruités.*

sont pas moins un grand trésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers. Je veux un beau si naturel[1], qu'il n'ait aucun besoin de me surprendre par sa nouveauté : je veux que ses grâces ne vieillissent jamais, et que je ne puisse presque me passer de lui.

. . . Decies repetita placebit[2].

La poésie[3] est sans doute une imitation et une peinture. Représentons-nous donc Raphaël qui fait un tableau : il se garde bien de faire des figures bizarres, à moins qu'il ne travaille dans le grotesque ; il ne cherche point un coloris éblouissant ; loin de vouloir que l'art saute aux yeux, il ne songe qu'à le cacher ; il voudroit pouvoir tromper le spectateur, et lui faire prendre son tableau pour Jésus-Christ même transfiguré sur le Thabor[4]. Sa peinture n'est bonne qu'autant qu'on y trouve de vérité. L'art est défectueux dès qu'il est outré ; il doit viser à la ressemblance[5]. Puisqu'on prend tant de plaisir à voir, dans un paysage du Titien[6], des chèvres qui grimpent sur une col-

1. « Un beau si naturel. » MOLIÈRE, *le Misanthrope :*

Ce style figuré, *dont on fait vanité,*
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur, etc.

2. HORAT., *de Arte poet.*, v. 365.

3. « La poésie, etc. » *Sicut pictura poesis erit.* (HORACE.)

4. « Transfiguré sur le Thabor. » Fénelon veut parler ici du tableau de la *Transfiguration.* C'est l'un des plus beaux du Vatican ; il en existe une copie en mosaïque, qui orne l'une des chapelles de Saint-Pierre de Rome. Remarquons ces rapprochements perpétuels entre la poésie et les autres arts. L'âme de Fénelon était sensible à toutes les impressions du beau, sous toutes ses formes. Quand Mignard, peintre célèbre, travaillait à Versailles, Fénelon l'allait surprendre et causait peinture avec lui. On peut voir dans les *Dialogues des morts* avec quelle finesse il apprécie *le Poussin* et *Léonard de Vinci.*

5. « Il doit viser à la ressemblance. » Ici Fénelon répond aux esprits faux qui trouvent dans Homère et dans les anciens une vérité trop nue ; emporté par cette préoccupation, il va peut-être trop loin, ou du moins néglige d'ajouter que dans les arts l'exacte *imitation* de la nature, la *ressemblance,* la *vérité* seule ne suffit pas toujours : il faut encore que cette vérité soit *idéale.* Raphaël a-t-il pris ses Vierges dans la réalité? Cicéron peut ici compléter Fénelon : *Nec vero ille artifex* (Phidias), *quum faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem e quo similitudinem duceret ; sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis cximia quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem artem et manum dirigebat.* (*Orator,* c. 2.)

6. LE TITIEN, grand peintre, né à Cadore en 1477, et mort en 1576.

line pendante en précipice ; ou, dans un tableau de Teniers [1], des festins de village et des danses rustiques, faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans l'*Odyssée* des peintures si naïves du détail de la vie humaine ? On croit être dans les lieux qu'Homère dépeint, y voir et y entendre les hommes. Cette simplicité de mœurs semble ramener l'âge d'or. Le bonhomme Eumée me touche bien plus qu'un héros de *Clélie* ou de *Cléopâtre* [2]. Les vains préjugés de notre temps avilissent de telles beautés ; mais nos défauts ne diminuent point le vrai prix d'une vie si raisonnable et si naturelle. Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces vers :

> Fortunate senex ! hic, inter flumina nota
> Et fontes sacros, frigus captabis opacum [3] !

Rien n'est au-dessus de cette peinture de la vie champêtre:

> O fortunatos nimium, sua si bona novint [4], etc.

Tout m'y plaît, et même cet endroit si éloigné des idées romanesques :

> . . . . . at frigida Tempe,
> Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni [5].

1. Teniers (*David*), né à Anvers en 1610, et mort dans la même ville en 1694. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes, des représentations de la vie populaire des Flamands. — Fénelon n'avait pas sur les arts les mêmes idées que Louis XIV : on avait placé au Musée quelques tableaux de Teniers ; quand le roi les aperçut, il s'écria : *Qu'on m'ôte d'ici tous ces magots.*

2. *La Clélie,* roman de Mlle de Scudéry, qui tomba sous les plaisanteries de Molière et de Boileau. C'est dans le premier volume de ce roman en dix volumes que se trouve la fameuse carte de *Tendre.* Voici comment Mlle de Scudéry peint un de ses *héros,* le terrible Brutus : *Il n'y a pas un galant qui sache mieux que lui l'art de conquérir un illustre cœur.* — *Cléopâtre,* roman de La Calprenède. Ces romans volumineux eurent un prodigieux succès. Voy. le *Dial. des héros de roman,* dans Boileau.

3. Virg., *Eclog.* I, v. 51 :

> Heureux vieillard ! ici nos fontaines sacrées,
> Nos forêts te verront, sous leur sombre épaisseur,
> De l'ombrage et des eaux respirer la fraîcheur. Tissot.

4. *Georg.,* II, v. 457 :

> Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur. Delille.

5. *Georg.,* II, v. 469 et seq. :

> . . . . . Une claire fontaine,
> Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
> Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts. Id.

Cette traduction est plus *élégante* que le texte, et *moins éloignée des idées*

Je suis attendri tout de même [1] par la solitude d'Horace :

> O rus, quando ego te adspiciam? quandoque licebit
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ [2]?

Les anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature, ils ont joint la passion à la vérité.

Homère ne peint point un jeune homme qui va périr dans les combats sans lui donner des grâces touchantes : il le représente plein de courage et de vertu ; il vous intéresse pour lui, il vous le fait aimer, il vous engage [3] à craindre pour sa vie ; il vous montre son père accablé de vieillesse, et alarmé des périls de ce cher enfant ; il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme qui tremble pour lui ; vous tremblez avec elle. C'est une espèce de trahison [4] : le poète ne vous attendrit avec tant de grâce et de douceur que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, qui nage dans son sang, et dont les yeux sont fermés par l'éternelle nuit [5].

Virgile prend pour Pallas, fils d'Évandre, les mêmes soins de nous affliger qu'Homère avoit pris de nous faire pleurer Patrocle. Nous sommes charmés de la douleur que Nisus et Euryale nous coûtent. J'ai vu un jeune prince, à huit [6] ans, saisi de douleur à la vue du péril du petit

romanesques. C'est là le défaut ordinaire de Delille quand il traduit les grands poètes : c'est ce que lui reprochait le satirique M.-J. Chénier :

> Vous mites du *rouge* à Virgile,
> Mettez des *mouches* à Milton.

1. « Tout de même » serait trivial aujourd'hui.
2. Lib. II, *Sat.* VI, v. 60 et seq. :

> O ma chère campagne ! ô tranquilles demeures !
> Quand pourrai-je, au sommeil donnant de douces heures,
> Ou trouvant dans l'étude un utile plaisir,
> Au sein de la paresse et d'une paix profonde
> Goûter l'heureux oubli des orages du monde ! DARU.

3. « Il vous engage. » Expression délicate ; il ne vous fait pas violence, c'est une douce persuasion.
4. « Trahison. » Quelles expressions vives et originales !
5. « Fermés par l'éternelle nuit. » Expression hardie. Ce dernier membre de phrase fait un assez beau vers :

> Dont les yeux sont fermés par l'éternelle nuit.

6. « J'ai vu un jeune prince, à huit ans. » Souvenir touchant de Fénelon

Joas Je l'ai vu impatient, sur ce que le grand prêtre cachoit à Joas son nom et sa naissance. Je l'ai vu pleurer amèrement en écoutant ces vers :

Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ[1].

Vit-on jamais rien de mieux amené, ni qui prépare un plus vif sentiment, que ce songe d'Énée ?

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris...
. . . . . .
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.
Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore qui redit exuvias indutus Achillis!
. . . . . .
Ille nihil; nec me quærentem vana moratur[2], etc.

Le bel esprit pourroit-il toucher ainsi le cœur : Peut-on lire cet endroit sans être ému ?

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

pour son élève, qu'il avait perdu deux années auparavant ; Louis de France, duc de Bourgogne, né en 1682, avait huit ans et demi en 1691, quand Racine publia *Athalie*. « Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut, dans un enfant, un heureux naturel aidé *d'une excellente éducation ;* et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance. » (*Preface d'Athalie.*)

1. Virg., *Georg.*, iv, v. 525 et seq. :

. . . . . sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice en flottant murmurait le doux nom;
Eurydice, ô douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice! Eurydice! Delille.

2. *Æncid.*, ii, v. 268 et seq. :

C'était l'heure où, du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines.
Tout à coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector près de mon lit a paru tout en pleurs :
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traina sur l'arène.
Je vois ses pieds encor et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas ! qu'en cet état de lui-même il diffère !
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui, des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur, etc. De Fontanes.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo[1]?

Les traits du bel esprit seroient déplacés et choquants dans un discours si passionné, où il ne doit rester de parole qu'à la douleur.

Le poète ne fait jamais mourir personne sans peindre vivement quelque circonstance qui intéresse le lecteur.

On est affligé pour la vertu, quand on lit cet endroit :

. . . . . Cadit et Ripheus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui :
Dis aliter visum[2]! . . . . . .

On croit être au milieu de Troie, saisi d'horreur et de compassion, quand on lit ces vers .

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant,
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.
. . . . . .
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes[3].
. . . . . .
Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequidquam humeris et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.
. . . . . .
Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit . . . . . .
. . . . . .
« Nunc morere. » Hæc dicens, altaria ad ipsa trementem
Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit ensem.

1. *Æneid.*, III, v. 489 et seq. :

. . . . . Mais je le vois encor [*Astyanax*]
Dans tes traits, dans tes yeux respire son image,
Et s'il vivait, hélas! il serait de ton âge. GASTON.

2. *Æneid.*, II, v. 426 et seq. :

Bientôt tombe Riphée : entre tous les mortels
Les Troyens vénéraient son austère justice ;
Les dieux ne l'ont pas vu d'un regard si propice. BARTHÉLEMY.

3. Et les mères, errant autour des galeries,
Attachent des baisers à leurs portes chéries.
. . . . . .
J'ai vu... Hecube...
Ses cent brus autour d'elle, et Priam massacré
Ensanglantant l'autel qu'il avait consacré. ID.

Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam et prolapsa videntem
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ. Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus[1].

Le poète ne représente point le malheur d'Eurydice sans nous la montrer toute prête à revoir la lumière, et replongée tout à coup dans la profonde nuit des enfers :

Jamque, pedem referens, casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras.
Illa : « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu ?
Quis tantus furor ? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas[2]. »

1. *Æneid.*, II, v. 489 et seq. :

. . . . . D'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès longtemps étranger,
Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.
. . . . . A ces mots au vainqueur inhumain
Il jette un faible trait . . . . . .
. . . . . .
. . . . « Meurs ! » Il dit, et d'un bras sanguinaire
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante ;
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.
Ainsi finit Priam ; ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée
Il périt en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion, et crouler ses remparts :
Et ce grand potentat, dont les mains souveraines
De tant de nations avaient tenu les rênes,
Que l'Asie à genoux entourait autrefois
De l'amour des sujets et du respect des rois,
De lui-même aujourd'hui reste méconnaissable,
Hélas ! et dans la foule étendu sur le sable,
N'est plus dans cet amas des lambeaux d'Ilion,
Qu'un cadavre sans tombe, et qu'un débris sans nom.

BARTHÉLEMY.

2. *Georg.*, II, v. 484 et seq. :

Enfin il revenait des gouffres du Ténare,
Possesseur d'Eurydice et vainqueur du Tartare...
Eurydice s'écrie : « O destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?
Quelle fureur ! voila qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu, déja je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée ; Eurydice expirante

Les animaux souffrants que ce poète met comme devant nos yeux nous affligent :

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva
Perditâ, nec seræ meminit decedere nocti[1].

La peste des animaux est un tableau qui nous émeut :

Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
. . . . . .
Labitur, infelix studiorum atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit. . . . . .
. . . . . .
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus : it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis[2]; etc.

Virgile anime et passionne tout. Dans ses vers tout

En vain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi. » DELILLE.

1. *Eclog.* VIII, v. 87 et seq. :

. . . . . La génisse errante au bord des eaux
Succombe, et sans espoir elle fuit le repos.
C'est en vain que la nuit sous nos toits la rappelle. LANGEAC.

2. *Georg.*, III, v. 494 et seq. :

L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un vert pâturage;
Le coursier, l'œil éteint, et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain...
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage...
Voyez-vous ce taureau, fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon?
Il meurt; l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire;
Son maître l'accompagne accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse. DELILLE.

pense, tout a du sentiment, tout vous en donne ; les arbres mêmes vous touchent :

> Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
> Miraturque novas frondes et non sua poma[1].

Une fleur attire votre compassion, quand Virgile la peint prête à se flétrir :

> Purpureus veluti quum flos succisus aratro
> Languescit moriens[2].

Vous croyez voir les moindres plantes que le printemps ranime, égaye et embellit :

> Inque novos soles audent se gramina tuto
> Credere[3].

Un rossignol est Philomèle qui vous attendrit sur ses malheurs :

> Qualis populea mœrens Philomela sub umbra[4], etc.

Horace fait, en trois vers, un tableau où tout vit et inspire du sentiment :

> . . . . . Fugit retro
> Lævis juventas et decor, arida
> Pellente lascivos amores
> Canitie facilemque somnum[5].

1. *Georg.*, II, v. 81 :

> Bientôt ce trone s'élève en arbre vigoureux
> Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
> Admire ces enfants dont il n'est pas le père. DELILLE.

2. *Æncid.*, IX, v. 434 :

> Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
> Un lis que la charrue en passant a touché. ID.

3. *Georg.*, II, v. 331 :

> Aux rayons doux encor du soleil printanier
> Le gazon sans péril ose se confier. ID.

4. *Georg.*, IV, v. 510 :

> Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
> Philomèle plaintive attendrit la nature. ID

5 Lib. II, *Od.* VIII, v. 5 et seq. :

> Déjà s'envolent nos beaux jours ;
> Aux grâces du printemps succède la vieillesse ;
> Elle a banni l'essaim des folâtres amours,
> Et le sommeil facile, et la douce allégresse. DE WAILLY.

Veut-il peindre en deux coups de pinceau[1] deux hommes que personne ne puisse méconnoître, et qui saisissent le spectateur : il vous met devant les yeux la folie incorrigible de Pâris, et la colère implacable d'Achille :

Quid Paris? ut salvus regnet vivatque beatus,
Cogi posse negat[2]. . . . . .
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis[3].

Horace veut-il nous toucher en faveur des lieux où il souhaiteroit de finir sa vie avec son ami, il nous inspire le désir d'y aller :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. . . . . .
. . . . . Ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici[4].

Fait-il un portrait d'Ulysse, il le peint supérieur aux tempêtes de la mer, au naufrage même, et à la plus cruelle fortune :

. . . . . aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis[5].

Peint-il Rome invincible jusque dans ses malheurs, écoutez-le :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,

1. « En deux coups de pinceau. » Métaphore devenue vulgaire et dont on ne doit plus se servir. Voltaire attaque avec raison les formules de ce genre : « Toutes ces images, qui plaisent par la nouveauté, dégoûtent par l'habitude; les premiers qui les employèrent passaient pour des inventeurs, les derniers ne sont que des perroquets. »

2. Lib. I, *Ep.* II, v. 10 :

. . . L'amoureux Pâris, aveugle en son délire,
Refuse son bonheur et la paix de l'empire. DARU.

3. *De Arte poet.*, v. 122 :

Peignez Achille ardent, inexorable,
Altier, colère, osant braver les lois,
Hors ceux du glaive, ignorant tous les droits. J. CHÉNIER.

4. Lib. II, *Od.* IV, v. 13 et seq. :

Rien n'égale à mes yeux ce petit coin du monde.
. . . . . .
Vos pleurs y mouilleront la cendre tiède encore
Du poète que vous aimez. DARU.

5. Lib. I, *Ep.* II, v. 22 : « Il souffrit bien des traverses, toujours battu des flots de l'adversité, sans en être submergé. »

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
Non Hydra secto corpore firmior[1], etc.

Catulle, qu'on ne peut nommer sans avoir horreur de ses obscénités, est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée :

Odi, et amo : quare id faciam, fortasse requiris :
Nescio; sed fieri sentio, et excrucior[2].

Combien Ovide et Martial, avec leurs traits ingénieux et façonnés, sont-ils au-dessous de ces paroles négligées, où le cœur saisi parle seul dans une espèce de désespoir!

Que peut-on voir de plus simple et de plus touchant, dans un poème, que le roi Priam réduit dans sa vieillesse à baiser *les mains meurtrières* d'Achille, qui ont arraché la vie à ses enfants[3]? Il lui demande, pour unique adoucissement de ses maux, le corps du grand Hector. Il auroit gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles : aussi n'expriment-elles que sa douleur. Il le conjure par son père, accablé de vieillesse, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les pères.

Le bel esprit a le malheur d'affoiblir les grandes passions où il prétend orner[4]. C'est peu, selon Horace, qu'un poème soit beau et brillant; il faut qu'il soit touchant, aimable, et par conséquent simple, naturel et passionné :

Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunto,
Et, quocumque volent, animum auditoris agunto[5].

1. Lib. IV, *Od.* III, v. 59 et seq. :

Rome prend sous nos coups une force nouvelle,
Et le glaive et le feu la trouvent immortelle :
Ainsi, vainqueur du fer, l'orme étend ses rameaux.
Jamais monstre pareil n'étonna la Colchide;
L'hydre même d'Alcide
Renaissait moins de fois sous les coups du héros. DARU.

2. *Epigr.* 85 : « J'aime et je hais : peut-être me demandes-tu comment cela est possible; je ne sais; mais je le sens, et je souffre toutes les tortures. »

3. *Iliade*, liv. XXIV.

4. « Où il prétend orner. » Où il prétend *placer des ornements; orner* ne se prendrait plus ainsi absolument.

5. HORAT., *de Arte poet.*, v. 99-100 :

. . . Ce n'est point assez des beautés éclatantes;
Il faut connaître aussi ces beautés plus puissantes
Qui pénètrent nos cœurs doucement entraînés. DARU.

Le beau qui n'est que beau, c'est-à-dire brillant, n'est beau qu'à demi : il faut qu'il exprime les passions pour les inspirer; il faut qu'il s'empare du cœur pour le tourner vers le but légitime d'un poème.

VI. — Projet d'un traité sur la Tragédie.

Il faut séparer d'abord la tragédie d'avec la comédie[1]. L'une représente les grands événements qui excitent les violentes passions; l'autre se borne à représenter les mœurs des hommes dans une condition privée.

Pour la tragédie, je dois commencer en déclarant que je ne souhaite point qu'on perfectionne les spectacles[2] où l'on ne représente les passions corrompues que pour les allumer[3]. Nous avons vu que Platon et les sages législateurs[4] du paganisme rejetoient loin de toute république bien policée les fables et les instruments de musique qui pouvoient amollir une nation par le goût de la volupté. Quelle devroit donc être la sévérité des nations chrétiennes contre les spectacles contagieux! Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels spectacles, je ressens une véritable joie de ce qu'ils sont chez nous imparfaits en leur genre[5]. Nos poètes les ont rendus languissants, fades et

1. « Il faut séparer d'abord la tragédie, etc. » On a, plus tard, confondu ces deux genres, et de leur réunion on a formé le drame, mélange de comique et de pathétique.

2. « En déclarant, etc. » Il règne dans cet article et dans le suivant une sorte d'embarras, assez piquant peut-être, mais qui a contribué sans doute à rendre Fénelon bien sévère pour les grands poètes du XVIIe siècle. L'illustre archevêque ne peut s'empêcher d'être séduit par la poésie partout où elle brille, dans le poème dramatique comme ailleurs. Mais ces divertissements mondains ont toujours effrayé l'Eglise, et Bossuet avait publié, quelques années avant, sa lettre au P. Caffaro sur les spectacles. Fénelon est donc ainsi partagé entre les goûts de son imagination et les scrupules de sa conscience. Aussi quelles réserves! que de précautions!

3. « Pour les allumer. » Ce n'est pas là assurément le but que se proposaient Corneille et Racine : la peinture des crimes et des malheurs que les passions entraînent semble faite au contraire pour en détourner.

4. « Nous avons vu que les sages législateurs, etc. » Voy. plus haut, p. 25.

5. « Imparfaits en leur genre. » Pas si *imparfaits* que Fénelon s'efforce de le croire. *Nos poètes,* parmi lesquels il comprend évidemment Corneille et Racine, semblent avoir *montré* dans leurs tragédies une *vraie passion;* et si l'on n'avait d'autre motif pour se rassurer contre les dangers de ces peintures que l'*imperfection* même du tableau, je ne sais si Fénelon aurait eu vrai-

doucereux comme les romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourments. On y veut mourir en se portant bien. Une personne très imparfaite est nommée un soleil, ou tout au moins une aurore; ses yeux sont deux astres[1]. Tous les termes sont outrés, et rien ne montre une vraie passion[2]. Tant mieux; la foiblesse du poison diminue le mal. Mais il me semble qu'on pourroit donner aux tragédies une merveilleuse force, suivant les idées très philosophiques de l'antiquité, sans y mêler cet amour volage et déréglé[3] qui fait tant de ravages.

Chez les Grecs, la tragédie étoit entièrement indépendante de l'amour profane[4]. Par exemple, l'*Œdipe* de Sophocle n'a aucun mélange de cette passion étrangère au sujet. Les autres tragédies de ce grand poète sont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la

ment sujet, en lisant Racine et Corneille, de *ressentir une véritable joie*, mais, encore une fois, ces peintures si vives n'ont-elles pas plutôt un effet salutaire? « Ne croyons pas que le théâtre soit, de tous les genres de littérature, le plus dépourvu de morale. Image de la vie humaine, le théâtre est moral comme l'expérience, et, ajoutons-le, hélas! pour ne rien déguiser de son inefficacité, moral comme l'expérience d'autrui, qui touche et qui corrige peu. » (Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique.*)

1. « Mourir en se portant bien, etc. » Fénelon, gêné ici par son sujet, plaisante de mauvaise grâce sur ce jargon ridicule, emprunté à l'hôtel de Rambouillet. Boileau a beaucoup mieux exprimé la même pensée

> Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
> Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
> *Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,*
> *Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore?* *Satire* IX.

2. « Rien ne montre une vraie passion. » Fénelon semble oublier que, dans son *Télémaque,* il a donné à son héros une passion coupable, et que cependant il a su en faire sortir un effet moral et salutaire : ou peut-être s'est-il un peu trop souvenu ici des attaques si injustes que lui avaient values les premiers livres du *Télémaque,* lorsque cet ouvrage parut en 1699. Voici ce que Bossuet en disait dans une lettre à son neveu : « Cet ouvrage partage les esprits; la cabale l'admire; le reste du monde le trouve peu sérieux et peu digne d'un prêtre. »

3. « Cet amour volage et déréglé. » L'amour, dans Corneille et dans Racine, n'est pas volage et déréglé; il est violent et souvent cruel.

4. « L'amour profane. » On en trouve, en effet, peu de traces dans Eschyle et dans Sophocle; et Aristophane nous apprend que, si Euripide a introduit cette passion dans ses tragédies, on l'en blâmait assez vivement. Ce passage de Fénelon est important : il peut embarrasser les esprits peu éclairés qui croient notre tragédie calquée sur la tragédie grecque. La passion, qui fait le sujet ordinaire de nos pièces de théâtre, était à peu près bannie du théâtre ancien : cette différence est assez notable.

rendre double, et que distraire le spectateur, dans son *Œdipe,* par l'épisode d'un froid amour de Thésée pour Dircé[1]. M. Racine est tombé dans le même inconvénient[2] en composant sa *Phèdre :* il a fait un double spectacle, en joignant à Phèdre furieuse Hippolyte soupirant, contre son vrai caractère. Il falloit laisser Phèdre toute seule dans sa fureur; l'action aurait été unique, courte, vive et rapide. Mais nos deux poètes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent; ils ont cédé au goût des pièces romanesques, qui avoit prévalu. La mode du bel esprit faisoit mettre de l'amour partout[3]; on s'imaginoit qu'il étoit impossible

1. « D'un froid amour de Thésée pour Dircé. » Cet amour épisodique mérite toutes ces critiques de Fénelon : on connaît ces deux vers que débite Thésée :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste. Acte I, sc. I.

2. « M. Racine est tombé dans le même inconvénient, etc. » Arnaud disait : *Pourquoi M. Racine a-t-il fait Hippolyte amoureux?* Et Racine répondait, dit-on : *Si je l'avois fait insensible, qu'eussent dit tous nos petits-maîtres?* On a pris cette excuse trop au sérieux. Peut-être Racine n'avait-il pas besoin d'une pareille justification. La sagesse parfaite semble froide au théâtre :

> . . . Aux grands cœurs donnez quelques foiblesses,

dit Boileau, et Aristote l'a dit avant lui. Le rôle d'Hippolyte, tel que Racine l'a écrit, semble quelquefois manquer un peu de chaleur; l'ardente passion de Phèdre refroidit tout ce qui l'entoure. Si Racine avait fait Hippolyte *insensible,* ce défaut n'aurait-il pas encore été plus marqué? D'ailleurs, l'amour d'Hippolyte pour Aricie n'a rien de répréhensible : et aussi Fénelon ne semble le condamner que parce que cet amour est contraire au *vrai caractère* d'Hippolyte. Mais remarquons qu'Hippolyte n'a d'autre caractère que celui qui lui est attribué par la tradition mythologique, ou plutôt par les poètes : est-ce donc là une donnée qu'on soit obligé de respecter scrupuleusement dans un poème dramatique, comme on est tenu de respecter les données de l'histoire?

3. « Faisoit mettre de l'amour partout. » Ce n'était pas précisément le *bel esprit* qui *faisoit mettre de l'amour partout :* la passion et le bel esprit sont deux choses qui d'ordinaire ne vont pas ensemble. Le sévère Boileau est moins rigoureux que Fénelon :

> De cette passion la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Ajoutons que, de toutes les passions, c'est peut-être celle qui convient le mieux à la nature de notre tragédie, dont les limites sont si restreintes par la nécessité d'observer l'unité de temps. Les autres passions, plus sourdes, plus concentrées, plus réfléchies, comme l'ambition, la haine, etc., demandent des développements que l'ampleur seule de la tragédie anglaise pouvait comporter (*Macbeth, Richard III,* etc.). Mais l'amour, étant de toutes les passions la plus emportée et la plus soudaine dans ses effets, devait être

d'éviter l'ennui pendant deux heures sans le secours de quelque intrigue galante[1]; on croyoit être obligé à s'impatienter dans le spectacle le plus grand et le plus passionné, à moins qu'un héros langoureux ne vînt l'interrompre; encore falloit-il que ses soupirs fussent ornés de pointes[2], et que son désespoir fût exprimé par des espèces d'épigrammes. Voilà ce que le désir de plaire au public arrache aux plus grands auteurs, contre les règles. De là vient cette passion si façonnée :

Impitoyable soif de gloire,
Dont l'aveugle et noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire;
Arrête pour quelques moments
Les impétueux sentiments
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,

l'élément naturel de la tragédie française. Napoléon disait à Muller : « Votre tragédie est une *histoire;* la nôtre est une *crise.* » C'est pour ces *crises* que sont faites les explosions terribles de l'amour et ses retours violents.

1. « On s'imaginoit, etc. » Il faut croire que ce n'était pas une *vaine imagination,* puisqu'on a continué à mettre de l'amour dans toutes les tragédies. Voltaire, sans avoir des raisons aussi respectables que Fénelon, s'irritait de la place que cette passion tenait dans notre théâtre. Il fit plusieurs tragédies sans amour; une seule est comptée parmi ses chefs-d'œuvre : c'est *Mérope.*

2. « Fussent ornés de pointes. » Dans une pièce de Rotrou, *Don Bernard de Cabrère,* le héros aime la princesse *Violante,* et veut lui nommer l'objet de son amour, sans manquer cependant au respect qu'il lui doit; il se tire d'embarras par un calembour :

L'interest de l'amy m'esloigne de l'amante;
Mais le temps éteindra cette ardeur... *violente;*
Je l'ai nommée : adieu !

Dans la *Toison d'or* de Corneille, Hypsipile dit à la magicienne Médée :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des *charmes.*

Enfin, on connaît ce vers que Racine met dans la bouche de Pyrrhus comparant *les feux de son amour* à l'incendie de Troie :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Mais, quoi qu'en dise Fénelon, ces *pointes* sont rares chez Corneille et chez Racine. D'ailleurs, ce défaut se rencontre malheureusement aussi dans les poètes grecs, que Fénelon oppose ici aux poètes français. Sophocle joue sur le nom d'Ajax : Αἴας, αἴ, αἴ, *hélas, hélas!* v. 428; et Euripide sur celui de Polynice, πολὺ νείκος, *dissensions nombreuses,* et lui fait dire par Étéocle : « Mon père avec raison te nomma Polynice; il prévoyait de *combien de dissensions* tu serais la cause. » (*Phénic.,* v. 649.) On pourrait citer d'autres exemples analogues.

Avant que te donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour[1].

On n'osoit mourir de douleur sans faire des pointes et des jeux d'esprit en mourant. De là vient ce désespoir si ampoulé et si fleuri :

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur[2]...

Jamais douleur sérieuse ne parla un langage si pompeux et si affecté.

Il me semble qu'il faudroit aussi retrancher de la tragédie une vaine enflure, qui est contre toute vraisemblance[3]. Par exemple, ces vers ont je ne sais quoi d'outré :

Impatients désirs d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un père a donné la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous régnez sur mon âme avecque trop d'empire :
Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis[4].

M. Despréaux trouvoit dans ces paroles une généalogie *des impatients désirs d'une illustre vengeance,* qui étoient les *enfants impétueux* d'un noble *ressentiment,* et qui étoient *embrassés* par une *douleur séduite*[5]. Les per-

1. P. Corneille, *Œdipe,* acte III, sc. I

2. P. Corneille, *le Cid,* acte I, sc. VI. — *Une juste querelle, une injuste rigueur;* cette antithèse, qui passe presque inaperçue, et comme entraînée dans l'élan même de cette strophe, est une bien faible tache dans ce monologue d'ailleurs admirable.

3. « Contre toute vraisemblance. » La *vraisemblance* au théâtre est relative et conventionnelle : il est aussi contre toute *vraisemblance* que les personnages parlent en vers : les monologues, les apartés, etc., sont *invraisemblables.* L'amour de Fénelon pour la simplicité l'entraîne peut-être trop loin. Ces vers ont cette espèce d'exagération poétique qu'exige la perspective théâtrale.

4. P. Corneille, *Cinna,* acte I, scène I, d'après les premières éditions.

5. Je ne sais si la plaisanterie souvent citée de Despréaux sur cette *généalogie,* etc., est bien intelligible. Il est facile de ridiculiser ainsi les meilleurs vers en les mettant en prose vulgaire. C'est un procédé peu loyal ; c'est celui qu'emploie Voltaire quand il veut rendre Corneille ridicule, et cela lui arrive trop souvent.

sonnes considérables qui parlent avec passion dans une tragédie doivent parler avec noblesse et vivacité ; mais on parle naturellement et sans ces tours si façonnés, quand la passion parle[1]. Personne ne voudroit être plaint dans son malheur, par son ami, avec tant d'emphase.

M. Racine n'étoit pas exempt de ce défaut, que la coutume avoit rendu comme nécessaire. Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la tragédie de *Phèdre,* qui a d'ailleurs de grandes beautés. Théramène, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, devroit ne dire que ces deux mots[2], et manquer même de force pour les prononcer distinctement : « Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du fond de la mer par la colère des dieux l'a fait périr. Je l'ai vu. » Un tel homme, saisi, éperdu, sans haleine,

1. « La passion parle. » Les vers que Fénelon vient de citer sont les premiers de la pièce de *Cinna :* la situation est plus calme que les expressions dont il se sert ne le feraient supposer. C'est la passion qui parle, mais une passion sombre, contenue depuis bien des années, et qui s'entretient dans la solitude d'un projet longtemps médité.

2. « Théramène devroit ne dire que ces deux mots, etc. » C'est ce qu'il dit d'abord en effet :

THÉSÉE. Théramène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
Que fait mon fils ?
THÉRAMÈNE. O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! *Hippolyte n'est plus !*
THÉSÉE. Dieux !
THÉRAMÈNE. J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.
THÉSÉE. Mon fils n'est plus ? hé quoi ! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas ?
Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre soudaine...?
THÉRAMÈNE. A peine nous sortions, etc.

Et le récit commence après cette scène, que les pauses, les suspensions, les silences des deux acteurs doivent, en la prolongeant, rendre plus naturelle. Mais laissons parler La Harpe : « Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce morceau d'ailleurs si beau ; mais ce qui est de trop se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en apprendre les circonstances, et d'autant qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux provoquée par ses imprécations... Fénelon croit que Théramène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur : la douleur, en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente. » (LA HARPE, *Commentaire sur le théâtre de Racine.*)

peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse et la plus fleurie de la figure du dragon?

> L'œil morne maintenant et la tête baissée,
> Sembloient se conformer à sa triste pensée, etc.
> La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
> Le flot qui l'apporta recule épouvanté[1].

Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée et si contraire à la vraisemblance[2]; il ne fait dire à Œdipe que des mots entrecoupés; tout est douleur : Ἰοὺ, ἰοὺ! αἴ, αἴ, αἴ, αἴ! φεῦ, φεῦ[3]! C'est plutôt un gémissement, ou un cri, qu'un discours : « Hélas! hélas! dit-il, tout est éclairci. O lumière, je te vois maintenant pour la dernière fois!.. Hélas! hélas! malheur à moi! Où suis-je, malheureux! Comment est-ce que la voix me manque tout à coup? O fortune, où êtes-vous allée?... Malheureux! malheureux! je ressens une cruelle fureur avec le souvenir de mes maux!... O amis, que me reste-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec consolation? O amis, rejetez au plus tôt loin de vous un scélérat, un homme exécrable, objet de l'horreur des dieux et des hommes!... Périsse celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux sauvages où j'étais exposé, et qui me sauva la vie! Quel cruel secours! Je serois mort avec moins de douleur pour moi et pour les miens;... je ne serois ni le meurtrier de mon père, ni l'époux de ma mère. Maintenant je suis au comble du malheur. Misérable, j'ai souillé mes parents, et j'ai eu des enfants de celle qui m'a mis au monde! »

C'est ainsi que parle la nature, quand elle succombe à la douleur : jamais rien ne fut plus éloigné des phrases brillantes du bel esprit. Hercule et Philoctète parlent avec la même douleur vive et simple dans Sophocle.

1. *Phèdre,* acte V, scène VI.

2. « Sophocle est bien loin, etc. » Oui, dans le passage cité; ici Sophocle n'a pas de récit à faire; mais quand il en fait, il tombe aussi dans le défaut si sévèrement reproché à Racine. Les narrations sont, au contraire, beaucoup plus longues dans la tragédie grecque que dans la tragédie française : c'est un défaut que Shakespeare évite en mettant sur la scène ce que Corneille et Racine sont obligés de raconter

3. *Œdipe roi,* v. 1167-1293, 1294, édit. classiq. de M. Berger.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modèles de l'antiquité[1], avoit formé le plan d'une tragédie françoise d'*Œdipe* suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche[2] d'amour, et suivant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourroit être très curieux, très vif, très rapide, très intéressant : il ne seroit point applaudi, mais il saisiroit, il feroit répandre des larmes, il ne laisseroit pas respirer[3], il inspireroit l'amour des vertus et l'horreur des crimes, il entreroit fort utilement dans le dessein des meilleures lois; la religion même la plus pure n'en seroit point alarmée; on n'en retrancheroit que de faux ornements qui blessent les règles[4].

Notre versification, trop gênante, engage souvent les meilleurs poètes tragiques à faire des vers chargés d'épithètes pour attraper la rime[5]. Pour faire un bon vers, on l'accompagne d'un autre vers foible qui le gâte. Par exemple, je suis charmé quand je lis ces mots :

. . . . . Qu'il mourût.

Mais je ne puis souffrir le vers que la rime amène aussitôt

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût[6].

1. « Avoit fort étudié les grands modèles de l'antiquité. » On possède à la Bibliothèque nationale de Paris plusieurs exemplaires des tragiques grecs avec des notes marginales écrites de la main de Racine.

2. « Une intrigue postiche. » Comme celle que Voltaire a introduite dans son *Œdipe :* plus tard il fut le premier à s'en moquer.

3. « Il ne laisseroit pas respirer. » « Il inspirerait cette sombre et douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie. » (Voltaire.)

4. « De faux ornements qui blessent les règles. » Les faux ornements qui blessent le *bon sens,* oui; mais les règles? quelles règles? « Je voudrois bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. » (Molière.)

5. « Pour attraper la rime. » Voilà la seconde fois que Fénelon revient sur ce sujet. On conviendra que le défaut signalé ici est rare chez Corneille et chez Racine : et, encore une fois, quand ils y tombent, c'est la faute du poète, et non de la versification, qui, comme toute versification possible, impose nécessairement quelque contrainte, et exige souvent de pénibles mais salutaires efforts; le charme des vers est à ce prix. — Un poète du xvie siècle a dû à la rime un effet imitatif assez bizarre : on rapporte à Alexandre les dernières paroles de Darius mourant :

« Ma mère et mes enfants aye en recommanda... » (*tion*).
Il ne put achever, car la mort l'engarda (*l'empêcha*).

Jacques de La Taille.

6. Voltaire a renouvelé cette critique. La Harpe a essayé de justifier Cor-

Les périphrases outrées de nos vers[1] n'ont rien de naturel; elles ne représentent point des hommes qui parlent en conversation sérieuse, noble et passionnée. On ôte au spectateur le plus grand plaisir du spectacle, quand on en ôte cette vraisemblance.

J'avoue que les anciens donnoient quelque hauteur de langage au cothurne :

An tragicâ desævit et ampullatur in arte[2]?

Mais il ne faut point que le cothurne altère l'imitation de la vraie nature; il peut seulement la peindre en beau et en grand. Mais tout homme doit toujours parler humainement : rien n'est plus ridicule pour un héros, dans les plus grandes actions de sa vie, que de ne joindre pas à la noblesse et à la force une simplicité qui est très opposée à l'enflure :

Projicit ampullas et sesquipedalia verba[3].

neille : « Horace devait-il s'arrêter sur le mot *qu'il mourût?* Il est beau pour un Romain, mais il est dur pour un père; et Horace est à la fois l'un et l'autre : on vient de le voir dans l'adieu paternel qu'il faisait tout à l'heure à son fils. Quelle est donc l'idée qui doit suivre naturellement cet arrêt terrible du vieux Romain, *qu'il mourût?* C'est assurément la possibilité consolante que, même en combattant contre trois, en se résolvant à la mort, il y échappe cependant; et, après tout, est-il sans exemple qu'un seul homme en ait vaincu trois? pourquoi donc Horace n'embrasserait-il pas cette idée, au moins un instant? C'est Rome qui a prononcé *qu'il mourût!* c'est la nature qui, ne renonçant jamais à l'espérance, ajoute tout de suite :

« Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. »

1. « Les périphrases outrées de nos vers. » Nous avons cité plus haut une périphrase assez curieuse; en voici une autre, tirée d'une tragédie moderne; c'est la traduction du mot si connu de Henri IV. « *Je veux,* dit Henri, *que :*

. . . . . Au jour marqué pour le repos (*le dimanche*)
L'hôte laborieux des modestes hameaux (*le paysan*)
Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance (*mettre la poule au pot*).
LEGOUVÉ, *la Mort de Henri IV,* acte IV, sc. I.

Il faut convenir en effet que ces quatre vers dans la bouche de Henri IV sont par trop *invraisemblables.*

2. HORAT., lib. I, *Ep.* III, v. 14 : « Préfère-t-il les fureurs et le langage pompeux de la tragédie. »

3. HORAT., *de Arte poet.,* v. 97.

Doit bannir loin de soi l'enflure et les grands mots.
Ils me font dire aussi des mots *longs d'une toise,*
De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise.
J. RACINE, *les Plaideurs.*

Il suffit de faire parler Agamemnon avec hauteur, Achille avec emportement, Ulysse avec sagesse, Médée avec fureur. Mais le langage fastueux et outré dégrade tout[1] : plus on représente de grands caractères et de fortes passions, plus il faut y mettre une noble et véhémente simplicité.

Il me paroît même qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux[2] : ils pensoient hautement, mais ils parloient avec modération. C'étoit le peuple roi, il est vrai, *populum late regem*[3] ; mais ce peuple étoit aussi doux pour les manières de s'exprimer dans la société qu'appliqué à vaincre les nations jalouses de sa puissance :

Parcere subjectis, et debellare superbos[4].

Horace a fait le même portrait en d'autres termes :

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem[5].

Il ne paroît point assez de proportion entre l'emphase

1. « Le langage fastueux et outré, etc. » Au lieu des exemples cités plus haut, Fénelon en aurait pu citer de plus choquants : voici le début de *la Mort de Pompée*, par Corneille :

PTOLÉMÉE. Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ces fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les trones pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants, etc.

2. « Un discours trop fastueux. » Vauvenargues (*Réflexions critiques sur quelques poètes*) cite et développe ce passage de Fénelon : « Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence; et ceux qui se sont aperçus qu'il étoit peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit, pour le justifier, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devoient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient, » etc.

3. VIRG., *Æneid.*, I, v. 21.

4. VIRG., *Æneid.*, VI, v. 852 : « Épargner les vaincus, humilier les superbes. »

5. *Carm. sæcul.*, v. 51 : « Qu'il fasse éclater sa puissance contre les rebelles, et sa clémence envers les vaincus. »

avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de *Cinna*, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone nous le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Il laissoit encore à Rome une si grande apparence de l'ancienne liberté de la république, qu'il ne vouloit point qu'on le nommât *Seigneur*. « Domini appellationem, ut maledictum et opprobrium semper exhorruit. Cum, spectante eo ludos, pronuntiatum esset in mimo, *O dominum æquum et bonum!* et universi quasi de ipso dictum exsultantes comprobassent; et statim manu vultuque indecoras adulationes repressit; et insequenti die gravissimo corripuit edicto, *dominumque* se posthac appellari ne a liberis quidem aut nepotibus suis, vel serio, vel joco passus est... In consulatu pedibus fere, extra consulatum sæpe adoperta sella per publicum incessit. Promiscuis salutationibus admittebat et plebem... Quoties magistratuum comitiis interesset, tribus cum candidatis suis circuibat. supplicabatque more solenni. Ferebat et ipse suffragium in tribu, ut unus e populo... Filiam et neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret... Habitavit in ædibus modicis Hortensianis, et neque laxitate neque cultu conspicuis, ut in quibus porticus breves essent Albanarum columnarum, et sine marmore ullo aut insigni pavimento conclavia. Ac per annos amplius quadraginta eodem cubiculo hieme et æstate mansit... Instrumenti ejus et supellectilis parcimonia apparet etiam nunc, residuis lectis atque mensis, quorum pleraque vix privatæ elegantiæ sint... Veste non temere alia quam domestica usus est, ab uxore et sorore et filia neptibusque confecta... Cœnam trinis ferculis, aut, cum abundantissime, senis, præbebat, ut non nimio sumptu, ita summa comitate... Cibi minimi erat, atque vulgaris fere[1]; » etc.

1. Suét., *Aug.*, 53, 56, 64, 72, 73, 74, 76 : « Il rejeta toujours le nom de *seigneur*, comme une injure et un opprobre. Un jour qu'il était au théâtre, un acteur ayant prononcé ce vers :

O le maître clément! ô le maître équitable!

tout le peuple le lui appliqua et battit des mains avec transport : il fit cesser ces acclamations indécentes avec des gestes d'indignation. Le lendemain il réprimanda sévèrement le peuple dans un édit, et défendit qu'on l'appelât

La pompe et l'enflure conviennent beaucoup moins à ce qu'on appeloit la *civilité romaine*[1] qu'au faste d'un roi de Perse. Malgré la rigueur de Tibère, et la servile flatterie où les Romains tombèrent de son temps et sous ses successeurs, nous apprenons de Pline que Trajan vivoit encore en bon et sociable citoyen, dans une aimable familiarité. Les réponses de cet empereur sont courtes, simples[2], précises, éloignées de toute enflure. Les bas-reliefs de sa colonne le représentent toujours dans la plus modeste attitude[3], lors même qu'il commande aux légions.

jamais du nom de *seigneur*. Il ne le permettait pas même à ses enfants, ni sérieusement, ni en badinant... Lorsqu'il était consul, il marchait ordinairement à pied ; lorsqu'il ne l'était pas, il se faisait porter dans une litière ouverte, et laissait approcher tout le monde, même le bas peuple... Toutes les fois qu'il assistait aux comices, il parcourait les tribus avec les candidats qu'il protégeait, et demandait les suffrages dans la forme ordinaire : il donnait lui-même le sien à son rang, comme un simple citoyen... Il éleva sa fille et ses petites-filles avec la plus grande simplicité, jusqu'à leur faire apprendre à filer... Il occupa la maison d'Hortensius : elle n'était ni grande ni ornée : les galeries en étaient étroites et de pierre commune; ni marbre, ni marqueterie dans les cabinets et les salles à manger. Il coucha dans la même chambre pendant quarante ans, hiver et été... On peut juger de son économie dans l'ameublement, par des lits et des tables qui subsistent encore, et qui sont à peine dignes d'un particulier aisé... Il ne mit guère d'autres habits que ceux que lui faisaient sa femme, sa sœur et ses filles... Ses repas étaient ordinairement de trois services, et jamais de plus de six : la liberté y régnait plus que la profusion... il mangeait peu, et sa nourriture était extrêmement simple. » (Trad. de La Harpe.)

1. « La civilité romaine. » Les prétendues convenances théâtrales forçaient Corneille et Racine à prodiguer ces mots de *seigneur* et de *madame*, dont on s'est tant moqué. Les vers suivants nous révèlent les scrupuleuses exigences de cette étiquette singulière, aussi rigoureuse que l'étiquette de la cour. Dans *Pompée* (acte III, sc. IV), Cornélie dit à César :

> *César*, car le destin qu'entre tes fers je brave,
> Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
> Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
> Jusqu'à te rendre hommage et te nommer *seigneur*.

Ainsi Cornélie croit faire acte d'héroïsme en refusant à un citoyen romain un titre que nul ne lui donnait. — Qui n'a remarqué que dans *Andromaque* Oreste tutoie son ami Pylade, tandis que celui-ci répond avec respect, sans se permettre jamais le tutoiement, comme il convient à un simple confident parlant à un prince de théâtre ?

2. « Les réponses de cet empereur, etc. » Le livre X des *Lettres* de Pline le Jeune contient un assez grand nombre de lettres de Trajan : elles méritent l'éloge qu'en fait ici Fénelon. Pline, s'adressant à l'empereur, l'appelle *seigneur* (*domine*).

3. « Les bas-reliefs de sa colonne, etc. » Vers l'an de Rome 864, 112 de J.-C., le sénat et le peuple romain élevèrent, en l'honneur de Trajan, vain-

Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains[1] par leurs sentiments, mais simples, naturels et modestes dans leurs paroles; ils n'ont aucune ressemblance avec les héros bouffis et empesés[2] de nos romans. Un grand homme ne déclame point en comédien; il parle en termes forts et précis dans une conversation : il ne dit rien de bas, mais il ne dit rien de façonné et de fastueux :

> Ne, quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
> Regali conspectus in auro nuper et ostro,
> Migret in obscuras humili sermone tabernas,
> Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet...
> Ut festis[3], etc.

La noblesse du genre tragique ne doit point empêcher que les héros mêmes ne parlent avec simplicité, à proportion de la nature des choses dont ils s'entretiennent :

> Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri[4].

queur des Daces, une colonne monumentale, en marbre blanc massif. Elle fut érigée dans une cour du magnifique Forum que cet empereur bâtit à Rome entre le mont Quirinal et le mont Capitolin. Cette colonne existe encore. Elle a 44 mètres de haut. Autour de son fût, une série de bas-reliefs, représentant les entreprises et les victoires de Trajan contre les Daces, se déroule sur une ligne spirale, du bas jusqu'au sommet. La colonne était jadis surmontée de la statue de Trajan; on y voit maintenant celle de saint Pierre, que le pape Sixte V y fit placer en 1588. A l'intérieur, un escalier de 184 degrés, pris dans la masse, conduit au sommet du monument. La colonne. de la place Vendôme, à Paris, est, à la matière près, qui est le bronze, une imitation assez fidèle de la colonne Trajane.

1. « Hautains. » Cette expression ne se prend plus dans un sens aussi favorable.

2. « Les héros bouffis et empesés. » On voit que Fénelon, ainsi que les autres écrivains du même siècle, emploie sans scrupule les expressions les plus familières, quand elles sont énergiques et rendent mieux sa pensée.

3. Horat., *de Arte poet.*, v. 227-231 :

> Ne laissez pas surtout ce grave personnage,
> Ce héros ou ce dieu, que tout à l'heure encor
> Nous avons admiré vêtu de pourpre et d'or,
> Prendre le ton des lieux où le peuple réside,
> Ou, de peur de ramper, se perdre dans le vide. Daru.

4. Horat., *de Arte poet.*, v. 95 : « La plupart du temps les douleurs tragiques s'expriment dans le langage ordinaire. »

VII. — Projet d'un traité sur la Comédie.

La comédie représente les mœurs des hommes dans une condition privée[1]; ainsi elle doit prendre un ton moins haut que la tragédie. Le socque[2] est inférieur au cothurne; mais certains hommes, dans les moindres conditions, de même que dans les plus hautes, ont, par leur naturel, un caractère d'arrogance[3] :

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

J'avoue que les traits plaisants d'Aristophane me paroissent souvent bas; ils sentent la farce faite exprès pour amuser et pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un roi de Perse qui marche avec une armée de quarante mille hommes, pour aller sur une montagne d'or satisfaire aux infirmités de la nature!

Le respect de l'antiquité[4] doit être grand; mais je suis

1. « Dans une condition privée. » On ne connaissait pas encore la comédie historique, ou du moins, alors, elle prenait le nom de *tragi-comédie*.

2. « Le socque. » On sait que le brodequin, que chaussaient les acteurs comiques, *soccus*, était moins élevé que le cothurne, réservé aux personnages de tragédie. Fénelon veut dire ici que le langage que le poète comique prête à ses personnages doit, en général, être moins solennel que celui de la tragédie.

3. « Arrogance. » Cette expression n'est pas juste et ne rend pas la pensée d'Horace. L'*arrogance* est un travers et un ridicule, et par conséquent est fort propre aux situations comiques.

Interdum tamen et vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore. *De Arte poet.*, v. 93-94.

« Quelquefois la comédie prend un ton plus élevé, et Chrémès irrité gourmande son fils avec véhémence. »

Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence. Boileau.

La scène à laquelle Horace et Boileau font allusion est la 5e du 5e acte de l'*Héautontimorumenos*. Chrémès y parle un langage noble et élevé : nous avons l'équivalent de cette scène dans *le Menteur* de P. Corneille (acte V, sc. II et III), et dans *le Festin de Pierre* de Molière (acte IV, sc. VI). Plusieurs scènes du *Misanthrope* et du *Tartuffe* sont d'un ton soutenu et pathétique. Ce qui n'a pas empêché Mercier le dramaturge de reprocher à Molière de *ne s'être jamais élevé jusqu'au drame :* il est vrai qu'il lui reproche aussi de *manquer de gaieté*.

4. « Le respect de l'antiquité. » On dirait plutôt *le respect que l'on doit à l'antiquité*.

autorisé par les Anciens contre les Anciens mêmes. Horace m'apprend à juger de Plaute[1] :

At vestri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati; si modo ego et vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto[2].

Seroit-ce la basse plaisanterie de Plaute que César auroit voulu trouver dans Térence : *vis comica*[3] ? Ménandre avoit donné à celui-ci un goût pur et exquis. Scipion et Lélius, amis de Térence, distinguoient avec délicatesse en sa faveur ce qu'Horace nomme *lepidum* d'avec ce qui est *inurbanum*. Ce poète comique a une naïveté inimitable, qui plaît et qui attendrit par le simple récit d'un fait très commun.

Sic cogitabam : Hic, parvæ consuetudinis
Causa, mortem hujus tam fert familiariter;
Quid, si ipse amasset? Quid mihi hic faciet patri?
. . . . . .
Effertur : Imus, etc.[4].

1. « A juger de Plaute. » Il est reconnu aujourd'hui qu'Horace a été trop sévère pour les anciens poètes latins. On voit d'ailleurs par plusieurs passages de ses satires et de ses épîtres que cette excessive rigueur lui était reprochée par ses contemporains.

2. *De Arte poet.*, v. 270-273 :

Nos pères, dont le goût n'était pas encor sûr,
Vantaient le sel de Plaute, et son style assez dur;
Mais nous, qui d'un bon mot distinguons la licence,
Nous pouvons, sans manquer de respect envers eux,
De trop de complaisance accuser nos aïeux. DARU.

3. *Vis comica.* On connaît les vers de César sur Térence :

Tu quoque tu in summis, o dimidiate Menander,
Poneris, et merito, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret *vis*
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, et doleo tibi, deesse, Terenti.
SUET., *Terent. Vita.*

Boileau (s'il faut en croire le *Bolæana*) et La Harpe ont mis Térence beaucoup au-dessus de Plaute. Les plaisanteries grossières de Plaute effarouchaient leur goût scrupuleux et les empêchaient de se montrer aussi sensibles qu'il auraient dû l'être à cette *force comique* qui, selon César, manquait à Térence, et que Molière savait trouver dans Plaute, au milieu des plus étranges bouffonneries.

4. TERENT., *Andr.*, act. I, sc. I, v. 110-112, 117 : « Quoi, me dis-je, pour si peu de temps qu'il l'a connue, il est bien sensible à sa perte! Que serait-ce donc s'il l'avait aimée? Que sera-ce quand il me perdra, moi, son père?... On emporte le corps; nous le suivons... » (Trad. de M. ALFR. MAGIN.)

Rien ne joue mieux[1], sans outrer aucun caractère. La suite est passionnée :

. . . . . At at! hoc illud est,
Hinc illæ lacrymæ, hæc illa 'st misericordia[2].

Voici un autre récit où la passion parle toute seule

Memor essem? ô Mysis, Mysis, etiam nunc mihi
Scripta illa dicta sunt in animo Chrysidis
De Glycerio. Jam ferme moriens, me vocat :
Accessi; vos semotæ, nos soli; incipit :
Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem vides, etc.
. . . . . .
Quod te ego per dextram hanc oro, et per Genium tuum,
Per tuam fidem, perque hujus solitudinem,
Te obtestor, etc. . . . . .
Te isti virum do, amicum, tutorem, patrem, etc.
Hanc mihi in manum dat ; mors continuo ipsam occupat.
Accepi; acceptam servabo[3].

Tout ce que l'esprit ajouteroit à ces simples et touchantes paroles ne feroit que les affoiblir. Mais en voici d'autres qui vont jusqu'à un vrai transport :

Neque virgo est usquam, neque ego, qui illam e conspectu amisi meo.
Ubi quæram? Ubi investigem? Quem perconter? Qua insistam via,
Incertus sum. Una hæc spes est : ubi ubi est, diu celari non potest[4].

Cette passion parle encore ici avec la même vivacité :

1. « Ne joue mieux. » C'est-à-dire rien n'est plus vif, plus animé.

2. Terent., *Andr.*, act. I, sc. I, v. 125, 126 : « Ah! voilà le secret! C'est pour cela qu'on pleure, c'est pour cela qu'on est si sensible. » (Trad. de M. Alfr. Magin.)

3. Terent., *Andr.*, act. I, sc. VI, v. 282-291 ; 295, 298 : « L'oublier! Ah! Mysis Mysis! elles sont encore gravées dans mon cœur, les dernières paroles que m'adressa Chrysis en faveur de Glycère. Déjà presque mourante, elle me fit appeler : j'accours. Là, sans témoins, seuls tous les trois : « Cher Pamphile, « me dit-elle, vous voyez sa beauté, sa jeunesse... Je vous en conjure donc « par cette main que je vous tends, par votre Génie tutélaire, par votre hon- « neur, par l'abandon où elle va se trouver, de grâce.. Soyez pour elle un « époux, un ami, un tuteur, un père... » Elle mit la main de Glycère dans la mienne, et rendit aussitôt le dernier soupir. J'ai accepté ce dépôt; je saurai, le garder. » (Trad. de M. Alfr. Magin.)

4. Terent., *Eunuch.*, act. II, sc. IV, v. 293-295 : « Je ne sais plus où elle est... où j'en suis!... Faut-il que je l'aie perdue de vue? Où la chercher? où retrouver sa trace? A qui m'adresser? quel chemin prendre? Je n'en sais rien. Je n'ai qu'un espoir : en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut rester longtemps cachée. » (Trad. de M. Alfr. Magin.)

Egone? Quid velim?
Cum milite isto præsens, absens ut sies;
Dies noctesque me ames, me desideres,
Me somnies, me exspectes, de me cogites,
Me speres, me te oblectes, mecum tota sis :
Meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuus[1].

Peut-on désirer un dramatique[2] plus vif et plus ingénu[3]?

Il faut avouer que Molière est un grand poète comique[4]. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caractères; il a embrassé une plus grande variété de sujets; il a peint par des traits[5] forts presque tout ce que nous voyons de déréglé et de ridicule. Térence se borne à représenter des vieillards avares et ombrageux[6], de jeunes hommes prodigues et étourdis, des courtisanes avides et impudentes, des parasites bas et flatteurs, des esclaves imposteurs et scélérats. Ces caractères méritoient sans doute d'être traités

1. TERENT., *Eunuch.*, act. I, sc. II, v. 191-196 : « Moi? que vous dirais-je? Que, près de ce capitaine, vous en soyez toujours loin; que le jour, la nuit, je sois l'unique objet de votre amour, de vos regrets, de vos rêves, de votre attente, de toutes vos pensées, de vos espérances, de vos joies; que vous soyez tout avec moi; que votre cœur enfin soit à moi tout entier, comme le mien est tout à vous. » (Trad. de M. ALFR. MAGIN.)

2. « Un dramatique. » Expression inusitée aujourd'hui.

3. « Plus ingénu. » « Quant au bon Térence, la mignardise et les grâces du languaige latin, je le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent que ie n'y treuve quelque beauté et grâce nouvelle. » (MONTAIGNE, *Essais*, II, X.)

4. « Il faut avouer que Molière est un grand poète comique. » Cet *aveu* semble coûter à Fénelon, et nous fait déjà pressentir les restrictions graves qui vont bientôt suivre ces éloges.

5. « Il a peint par des traits. » *Peindre par des traits :* cette expression est-elle bien juste?

6. « Térence se borne, etc. » Bossuet, dans sa lettre au pape sur l'éducation du Dauphin, s'exprime ainsi : « Quid memorem, ut Delphinus in Terentio suaviter atque utiliter luserit : quantaque se hic rerum humanarum exempla præbuerint, intuenti fallaces voluptatum ac muliercularum illecebras, adolescentulorum impotentes et cæcos impetus; lubricam ætatem servorum ministeriis atque adulatione per devia præcipitatam, tum suis exagitatam erroribus, atque amoribus cruciatam, nec nisi miraculo expeditam, vir tandem conquiescentem, ubi ad officium redierit. Hic morum, hic ætatum, hic cupiditatum naturam à summo artifice expressam; ad hæc personarum formam ac lineamenta, verosque sermones, denique venustum illud ac decens, quo artis opera commendetur, » etc.

suivant les mœurs des Grecs et des Romains. De plus, nous n'avons que six pièces de ce grand auteur. Mais enfin Molière a ouvert un chemin tout nouveau[1]. Encore une fois, je le trouve grand; mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts?

En pensant bien, il parle souvent mal; il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles[2]. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification françoise l'a gêné; il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers dans l'*Amphitryon,* où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais, en général, il me paroît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

D'ailleurs il a outré souvent les caractères[3] : il a voulu,

1. « A ouvert un chemin tout nouveau. » Corneille, dans *le Menteur,* qui précéda de onze ans la première comédie de Molière, avait créé la comédie de caractère; mais le caractère de Dorante, mentant presque sans but, et trompant pour tromper, n'était pas un caractère assez général. C'est à Molière qu'il était réservé d'élargir la voie ouverte par Corneille. L'avare, l'hypocrite, etc., étaient des caractères bien autrement importants.

2. « Les moins naturelles. » Cette opinion était partagée par La Bruyère et Vauvenargues. « Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et d'écrire purement. » (La Bruyère.) — « Il y a en lui tant de négligences et d'expressions impropres, qu'il y a peu de poètes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui. » (Vauvenargues.) — Ces jugements semblent injustes, parce qu'ils sont incomplets; ils signalent les défauts sans tenir compte des beautés. Ce *qui a manqué* à Molière, c'est le temps de soumettre le style de ses pièces à une revision sévère. On sait qu'il s'inquiétait surtout de l'effet qu'elles devaient produire à la représentation, où les défauts de style sont rarement aperçus; il en négligeait l'impression, et, quand il les publiait, c'était avec une insouciance rare; plusieurs de ses pièces n'ont été imprimées qu'après sa mort. Son style, ainsi que celui de Saint-Simon, auquel Sainte-Beuve l'a judicieusement comparé, porte la marque d'une composition trop rapide : il est inégal, heurté; il a, comme le disait admirablement Boileau, de ces *brusques fiertés* qui saisissent et qui enlèvent, et tout à côté quelques négligences, que des retouches légères auraient fait aisément disparaître.

3. « Il a outré les caractères. » Cette exagération est nécessaire au théâtre. Si les passions ou les ridicules n'y avaient d'autres proportions que celles qu'elles ont dans la société, elles ne nous frapperaient pas assez vivement. Il y a dans tous les arts une loi de perspective qu'il ne faut jamais oublier. Le *Moïse* de Michel-Ange a onze pieds de haut : c'est qu'il est fait pour être vu

par cette liberté, plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, et rendre le ridicule plus sensible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré et par ses traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons : *Cedo tertiam*[1], je soutiens, contre Molière, qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu[2]. Je comprends que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine et qu'une hypocrisie détestable; mais, sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne n'auroient jamais admis dans leurs républiques un tel jeu sur les mœurs.

de loin. « La perspective du théâtre exige un coloris fort et de grandes touches, mais dans de justes proportions, c'est-à-dire telles que l'œil du spectateur les réduise sans peine à la vérité de la nature. » (MARMONTEL.)

1. « Cedo tertiam. » « L'avare de Plaute, examinant les mains de son valet, lui dit : *Voyons la troisième,* ce qui est choquant : Molière a traduit : *l'autre!* ce qui est naturel, attendu que la précipitation de l'avare a pu lui faire oublier qu'il a déjà examiné deux mains, et prendre celle-ci pour la seconde. *Les autres,* est une faute du comédien, qui s'est glissée dans l'impression. » (MARMONTEL.)

2. « Avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. » Ceci ne peut s'entendre que du personnage d'Alceste dans le *Misanthrope;* J.-J. Rousseau a renouvelé sur ce point les critiques de Fénelon. Ils n'ont pas vu que, si les boutades d'Alceste et sa brusque franchise nous font rire, sa vertu commande jusqu'au bout l'estime et le respect. Molière a soin de nous dire, par la bouche de la sage Éliante :

> Dans ses façons d'agir il est fort singulier.
> Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
> Et la sincérité dont son âme se pique
> A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.

Quelques âmes charitables voulurent persuader au vertueux Montausier que Molière avait eu dessein de le ridiculiser sous le nom d'Alceste : Montausier vit la pièce et se félicita beaucoup qu'on eût cru l'y reconnaître. — On a attaqué la moralité de quelques autres pièces de Molière, de *l'Avare,* par exemple : consultez, sur cette question, SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de littérature dramatique,* et LA HARPE, *Cours de littérature.*

Enfin je ne puis m'empêcher de croire, avec M. Despréaux, que Molière, qui peint avec tant de force et de beauté les mœurs de son pays, tombe trop bas quand il imite le badinage de la comédie italienne[1] :

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*[2].

1. « De croire avec M. Despréaux, etc. » Ce jugement si sévère de Boileau fait peine quand on songe que Molière était son ami et venait de mourir : on aurait plus volontiers passé à Boileau un peu d'exagération dans la louange : *vellem in amicitia sic erraremus.* Au reste, il a bien expié ce tort par ses beaux vers de la septième épître, et l'on sait que, le roi, lui demandant quel était l'écrivain le plus extraordinaire de son temps : *Sire, c'est Molière,* répondit l'ami de Racine et de La Fontaine.

2. Boileau, *Art poétique,* ch. III. — Voici tout le passage :

Étudiez la cour et connoissez la ville;
L'un et l'autre est toujours en modèles fertile;
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope.*

Daunou et Sainte-Beuve ont voulu justifier Boileau, en proposant une correction pour l'avant-dernier vers. C'est Scapin qui *enveloppe* Géronte *dans le sac :* donc Boileau a dû mettre *l'enveloppe.* Et alors il ne s'agirait plus ici de Molière *poète comique,* mais de Molière *comédien,* bâtonné sous le nom de Géronte, et exposé dans cette situation ridicule à une sorte d'avilissement. « Molière jouait le rôle de Géronte, et par conséquent il entrait en personne dans le sac; on conçoit l'impression pénible que causait à Boileau cette vue de l'auteur du *Misanthrope,* malade, âgé de près de cinquante ans, et bâtonné sur le théâtre. » (Sainte-Beuve.)

Cette correction ingénieuse serait fort désirable pour l'honneur de Boileau; mais elle me semble inadmissible. 1° Il faut se méfier d'une explication si tardive d'un vers que, jusqu'à Daunou, tous les lecteurs, et Fénelon tout le premier, ont entendu dans un autre sens. 2° Évidemment, dans les vers qui précèdent, il s'agit du poète, et non du comédien. Comment les coups de bâton humiliants que Molière recevait à la scène l'auraient-ils empêché de *remporter le prix de son art?* Ces coups de bâton pouvaient être dégradants pour l'homme; mais ses ouvrages pouvaient-ils en souffrir? Plaute et Shakespeare aussi étaient comédiens, et exposés aux mêmes inconvénients; on a pu les en plaindre, mais qui jamais a imaginé que cela pût diminuer le mérite de l'*Aulularia* ou d'*Hamlet?* 3° Enfin, ce qui est plus décisif encore, consultez la distribution des rôles telle qu'elle a été conservée dans les registres du comédien Lagrange, et reproduite dans l'édition de M. Lefèvre, vous y trouverez que Molière remplissait le rôle de Scapin, et non celui de Géronte, et, par conséquent, donnait les coups de bâton au lieu de les recevoir. — Il faut donc laisser à Boileau son vers tel qu'il est. A ce jugement de Boileau, adopté par Fénelon, nous opposerons celui de Voltaire : « Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers,

VIII. — Projet d'un traité sur l'Histoire.

Il est, ce me semble, à désirer, pour la gloire de l'Académie, qu'elle nous procure un traité sur l'Histoire. Il y a très peu d'historiens qui soient exempts de grands défauts. L'histoire est néanmoins très importante : c'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchants à l'instruction des bons, qui débrouille les origines, et qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays[1] : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien françois doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre[2] : il doit louer aussi volontiers Talbot que Duguesclin; il rend autant de justice aux talents militaires du prince de Galles qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également les panégyriques et les satires : il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flat-

mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés : il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre : un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. » (*Correspondance,* 1745.)

1. « Le bon historien, etc. » Lucien a fait un traité sur la manière d'écrire l'histoire, dans lequel cette pensée de Fénelon est longuement développée et présentée sous plusieurs formes. Il recommande à l'historien d'être ἄπολις, sans patrie, c'est-à-dire de n'avoir de prédilection pour aucun pays, pas même pour le sien. « Il ne faut pas écrire pour son temps, rechercher les éloges et l'estime de ses contemporains; il faut arrêter sa pensée sur l'avenir, et composer une histoire pour la postérité. C'est à elle qu'il faut demander la récompense de son ouvrage; qu'elle puisse dire un jour : « Sans « doute cet historien fut un homme libre, à la parole franche et sincère; il n'y « avait en lui rien d'un flatteur, rien d'un esclave : en tout il suit la vérité ! » L'homme sage ne doit pas mettre ses espérances dans un présent qui passe si rapidement. » Et plus loin : « Il faut écrire l'histoire avec la vérité pure pour l'enseignement de la postérité, plutôt qu'avec des flatteries pour le plaisir de quelques contemporains qu'on célèbre. »

2. « L'historien françois doit se rendre neutre, etc. » L'impartialité absolue, que Fénelon exige de l'*historien françois,* nous semble impossible : l'historien doit sans doute rendre justice aux étrangers; mais il est évident qu'il louera *moins volontiers* Talbot que Duguesclin Cette impartialité est celle de Froissard, on l'en a blâmé avec raison.

terie et sans malignité, le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, et à découvrir les causes des événements; mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est, et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché; il suit son goût sans consulter celui du public; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire : ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux, et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire arriver au dénouement. L'histoire doit en ce point ressembler un peu au poème épique[1] :

Semper ad eventum festinat, et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit[2].

1. « L'histoire doit en ce point ressembler, etc. » C'est aussi l'opinion d'Augustin Thierry : « Il faut descendre jusqu'au siècle de Froissard pour trouver un narrateur qui égale Grégoire de Tours dans l'art de mettre en scène des personnages et de peindre par le dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en regard ou en opposition sur le même sol, les races, les classes, les conditions diverses, figurent pêle-mêle dans ses récits, quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vrais et animés. C'est comme une galerie mal arrangée de tableaux et de figures en relief; ce sont de vieux chants nationaux, écourtés, semés sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble et de former un poème, si ce mot, dont nous abusons trop aujourd'hui, peut être appliqué à l'histoire. » (*Récits mérovingiens*, Préface.)

2. Horat., *de Arte poet.*, v. 148-150 :

Le poète d'abord de son sujet s'empare;
Il nous jette au milieu des grands événements

Il y a beaucoup de faits vagues qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles : il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connois point un homme en ne connoissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact et peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froissard[1], que les historiens qui me disent que Charlemagne tint son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, et qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette d'une histoire[2].

La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire; il doit la voir tout entière comme d'une seule vue; il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue. Il faut

Et nous suppose instruits de leurs commencements;
Il bannit avec soin de son heureux ouvrage
Ce qu'il ne peut parer des grâces du langage. DARU.

1. FROISSARD (*Jean*), auteur d'une histoire très détaillée de tous les événements arrivés de son temps en Europe, et intitulée *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espaigne, de Bretaigne,* etc., depuis l'an 1326 jusqu'à l'an 1400. Il a fait quelques poésies gracieuses. Né à Valenciennes en 1333, il mourut à Chimay en 1402. — « J'aime les historiens ou fort simples, ou excellents : les simples qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la vérité : tel est entr'aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté... qui nous représente la diversité mesme des bruits qui couroient, et ces différents rapports qu'on luy faysoit; c'est la matière de l'histoire nue et informe; chacun en peult faire son proufit, autant qu'il a d'entendement. » (MONTAIGNE, *Essais,* II, x.)

2. « Ce n'est que le squelette de l'histoire. » Voici un passage tiré de ces historiens qui font le *squelette de l'histoire :* c'est le récit de ce que fit Charlemagne dans l'année 770. « Le roi Charles tint l'assemblée générale du peuple à Worms. La reine Bertrade, mère des rois, eut une entrevue à Saltz avec Carleman, le plus jeune, pour y traiter de la paix, et partit pour l'Italie. Après y avoir terminé l'affaire qu'elle avait entreprise, et adoré le Seigneur dans le temple des saints apôtres, elle retourna en France auprès de ses fils. Charles célébra la solennité de Noël à Mayence, et celle de Pasques à Mersstall, » etc. (*Annales d'Eginhard.*)

en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événements qui en dépendent; par là il instruit utilement son lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir, il l'intéresse, il lui met devant les yeux un système des affaires de chaque temps, il lui débrouille ce qui en doit résulter, il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement, il lui épargne beaucoup de redites, il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits. Je répète sur l'histoire l'endroit d'Horace qui regarde le poème épique :

> Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
> Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
> Pleraque differat, et præsens in tempus omittat[1].

Un sec et triste faiseur d'annales ne connoît point d'autre ordre que celui de la chronologie : il répète un fait toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait; il n'ose ni avancer ni reculer aucune narration. Au contraire, l'historien qui a un vrai génie choisit sur vingt endroits celui où un fait sera mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour étant mis en arrière; en se présentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine*[2].

Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre, et de chercher la fin, qui lui échappe, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui, comme un voyageur curieux qui, étant arrivé sur une montagne, se tourne, et prend plaisir à considérer de ce point de vue tout le chemin qu'il a suivi et tous les beaux endroits qu'il a traversés.

1. *De Arte poet.*, v. 42-44. — Voyez la traduction, ci-dessus.
2 *De Claris Oratoribus*, c. LXXV.

Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie[1] ou à l'humeur[2] d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire : il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce que Plutarque et Suétone ont fait parfaitement; c'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat[3] : vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, et tantôt avec réserve.

Un historien doit retrancher beaucoup d'épithètes superflues et d'autres ornements du discours : par ce retranchement, il rendra son histoire plus courte, plus vive, plus simple, plus gracieuse. Il doit inspirer par une pure narration la plus solide morale, sans moraliser : il doit éviter les sentences comme de vrais écueils. Son histoire sera assez ornée pourvu qu'il y mette, avec le véritable ordre, une diction claire, pure, courte et noble. *Nihil est in historia,* dit Cicéron, *pura et illustri brevitate dulcius*[4]. L'histoire perd beaucoup à être parée. Rien n'est plus

1. « Génie. » Ce mot se prenait souvent dans le sens de caractère.

2. « Humeur. » Ce mot regrettable s'employait pour désigner ce qu'il y a de variable et de capricieux dans le caractère.

3. « Le cardinal d'Ossat. » Voici un petit discours de Clément VIII à ses cardinaux, qu'il avait assemblés pour délibérer sur la demande d'absolution que faisait Henri IV : « Et le mercredi ensuivant, second jour du mois d'aoust, notre saint-père assembla tous les cardinaux en une congrégation générale, et leur proposa ledit affaire; leur déduisant tout ce qui s'y étoit passé depuis le commencement de son pontificat jusques à ce jour-là, et leur contant toutes les rigueurs qu'il y avoit semées, et comme elles n'avoient de rien servi, estant le roi toujours allé en prospérant, et s'establissant au royaume, nonobstant toute la résistance qu'on luy avoit peu faire; que Sa Sainteté s'étant enfin laissé entendre à M. le cardinal de Gondy, qu'elle écouteroit celui qui seroit envoyé de nouveau, le roi avoit envoyé M. Du Perron, qui lui avoit porté deux lettres de Sa Majesté, dont l'une étoit de sa main, et présenté la requeste par escrit; que c'estoit la plus grande affaire que le sainct-siège eust eu depuis plusieurs centaines d'années; qu'il les prioit, exhortoit, et conjuroit d'y vouloir bien penser, et mettre à part toutes sortes de passions et intérests humains, et ne regarder qu'à l'honneur de Dieu, à la conservation et amplification de la religion catholique, et au bien commun de toute la chrétienté; qu'ils se souvinssent qu'il ne s'agissoit icy d'un homme privé, qu'on tient en prison, mais d'un très grand et très puissant prince, qui commandoit à des armées et à plusieurs peuples; et qu'il ne falloit pas tant regarder à sa personne, comme à tout le royaume qui le suivoit et dépendoit de luy; ny tenir si grande rigueur, en absolvant des censures, comme en absolvant des péchés. » (Lettre XIX, aoust 1595.)

4. *De Claris Oratoribus,* c. LXXV

digne de Cicéron que cette remarque sur les *Commentaires* de César : « Commentarios quosdam scripsit rerum suarum, valde quidem probandos : NUDI enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detracta. Sed dum voluit alios habere parata unde sumerent qui vellent scribere historiam, INEPTIS gratum fortasse fecit, qui volunt illa calamistris inurere, sanos quidem homines a scribendo deterruit[1]. » Un bel esprit méprise une histoire *nue :* il veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser*. C'est une erreur, *ineptis*. L'homme judicieux et d'un goût exquis désespère d'ajouter rien de beau à cette nudité si noble et si majestueuse.

Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien, est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire, pour chaque siècle. Un peintre qui ignore ce qu'on nomme *il costume* ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école lombarde, qui ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point[2] : ils ont peint le grand prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyoient en Lombardie. Il n'y auroit néanmoins rien de plus faux et de plus choquant que de peindre les François du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les François de notre temps avec des barbes de et des fraises. Chaque nation a ses mœurs, très différentes celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étoient aussi simples que les Mèdes leurs voisins étoient mous et fastueux[3]. Les Perses prirent

1. *De Claris Oratoribus*, c. LXXV : « Il a écrit des mémoires excellents ; le style en est simple, pur, gracieux, et dépouillé de toute pompe de langage ; c'est une beauté sans parure. En voulant fournir des matériaux aux historiens futurs, il a peut-être fait plaisir à de petits esprits qui seront tentés de charger d'ornements frivoles ces grâces naturelles ; mais pour les gens sensés il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire. » (Trad. de BURNOUF.)

2. « Les peintres de l'école lombarde, etc. » Dans le tableau des *Noces de Cana*, peint par Paul Véronèse, peintre de l'école vénitienne, tous les personnages, qui sont des *portraits*, portent le costume du XVIe siècle.

3. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. I, ch. II, etc.

dans la suite cette mollesse et cette vanité. Un historien montreroit une ignorance grossière s'il représentoit les repas de Curius ou de Fabricius comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On riroit d'un historien qui parleroit de la magnificence de la cour des rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante et heureuse pauvreté des anciens Romains.

. . . . . Parvoque potentem, etc.[1].

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étoient encore simples et sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques : le discours de Charidème à Darius le fait assez voir[2]. Il n'est point permis de représenter la maison très simple où Auguste vécut quarante ans[3], avec la maison d'or que Néron fit faire bientôt après[4] :

Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus[5].

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme[6] : elle a eu des changements continuels. Un histo-

1. Virg., *Æneid.*, vi, v. 843.
2. Quint. Curt., lib. III, c. ii.
3. Voyez plus haut, sect. VI.
4. « Avec la maison d'or que Néron, etc. » « Il bâtit une nouvelle maison qu'il appela *la maison d'or*. Pour en faire connaître l'étendue et la magnificence, il suffira de dire que, dans le vestibule, la statue colossale de Néron s'élevait de cent vingt pieds de haut; que les portiques à trois rangs de colonnes avaient un mille de longueur; qu'elle enfermait dans son enceinte un étang qui ressemblait à une mer; des édifices qui paraissaient former une grande ville, des campagnes, des champs, des vignes, des pâturages, des forêts remplies de troupeaux et de bêtes fauves. L'intérieur était doré partout, et orné de diamants et de nacre de perle. Le plafond de ses salles à manger était formé de tables d'ivoire mobiles, qui répandaient sur les convives des fleurs et des parfums. Sa principale salle à manger avait un dôme, qui, tournant le jour et la nuit, imitait le mouvement du monde : il avait aussi des réservoirs d'eau de mer et d'eau de l'Albula (source sulfureuse froide, située près de Tibur). » (Suet., *Nero*, c. 31. Trad. de La Harpe.)
5. Suet., *Nero*, 39 : « Rome va être engloutie par une seule maison; Romains, retirez-vous à Véies; pourvu néaumoins que cette maison n'envahisse pas aussi Véies. »
6. « Ne doit point être peinte d'une façon uniforme. » C'est pourtant ce qu'a fait Velly, l'*agréable* Velly, comme Villaret l'appelait de bonne foi, sans se douter que cet éloge était une critique. Pour donner une idée de son goût, il suffit de citer la phrase suivante : l'émir Bondochar parle *de ces vils esclaves plus propre à briller dans l'obscurité des tavernes et des ruelles que dans les nobles champs du dieu Mars.*

rien qui représentera Clovis environnné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation[1]. Les Francs n'étoient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police, qui ne faisoit que des ravages et des invasions : il ne faut pas confondre les Gaulois polis[2] par les Romains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne[3]; mais elle doit s'évanouir d'abord[4]. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu[5] dans un siècle de fer. A peine sortons-nous de cette longue nuit. La résurrection des lettres et des arts a commencé en Italie, et a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel esprit en a retardé le progrès.

Les changements dans la forme du gouvernement d'un

1. « Des mœurs de toute la nation. » Augustin Thierry a développé ces réflexions judicieuses dans ses quatre premières *Lettres sur l'histoire de France.*

2. « Les Gaulois polis, etc. » L'auteur des *Récits mérovingiens* a su peindre les différences des deux civilisations romaine et franque, et même les nuances diverses qu'offre leur mélange, au moment où elles se confondent.

3. « Sous l'empire de Charlemagne. » On voit par une lettre de Fénelon à M. de Beauvilliers (1695) qu'il avait écrit une histoire de Charlemagne; elle est perdue. Toute la lettre est curieuse : nous en citerons seulement la fin :

« Les historiens originaux de cette *Vie* ne savent ni raconter, ni choisir les faits, ni les lier ensemble, ni montrer l'enchaînement des affaires; de façon qu'ils ne nous ont laissé que des faits vagues, dépouillés de toutes les circonstances qui peuvent frapper et intéresser le lecteur; enfin, entrecoupés et pleins d'une ennuyeuse uniformité, » etc.

4. « S'évanouir d'abord. » « Les règnes malheureux qui suivirent celui de Charlemagne replongèrent les nations victorieuses dans les ténèbres dont elles étaient sorties : on ne sut plus ni lire ni écrire. » (MONTESQUIEU, *de l'Esprit des lois,* liv. XXVIII, ch. XI.)

5. « De raison et de vertu, etc. » Voltaire a jugé saint Louis comme Fénelon : « Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange : prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. » (*Essai sur les mœurs,* ch. LVIII.)

peuple doivent être observés de près. Par exemple, il y avoit d'abord chez nous des terres *saliques*[1] distinguées des autres terres, et destinées aux militaires de la nation[2]. Il ne faut jamais confondre les comtés *bénéficiaires* du temps de Charlemagne[3], qui n'étoient que des emplois personnels, avec les comtés *héréditaires,* qui devinrent sous ses successeurs des établissements de familles. Il faut distinguer les parlements de la seconde race, qui étoient les assemblées de la nation, d'avec les divers parlements établis par les rois de la troisième race, dans les provinces, pour juger les procès des particuliers. Il faut connoître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés, l'élévation du tiers état, l'introduction des clercs praticiens pour être les conseillers des nobles peu instruits des lois, et l'établissement des troupes à la solde du roi pour éviter les surprises des Anglois établis au milieu du royaume. Les mœurs et l'état de tout le corps de la nation ont changé d'âge en âge[4]. Sans remonter

1 « Terres saliques, etc. » « Nous savons, par Tacite et César, que les terres que les Germains cultivaient ne leur étaient données que pour un an, après quoi elles redevenaient publiques. Ils n'avaient de patrimoine que la maison, et un morceau de terre dans l'enceinte autour de la maison. C'est ce patrimoine particulier qui appartenait aux mâles. En effet, pourquoi aurait-il appartenu aux filles? Elles passaient dans une autre maison... La terre salique était donc cette enceinte qui dépendait de la maison du Germain; c'était la seule propriété qu'il eût. Les Francs, après la conquête, acquirent de nouvelles propriétés, et on continua à les appeler des terres saliques. » (MONTESQUIEU, *de l'Esprit des lois,* liv. XVIII, ch. XXII.) — Sur cette question des *terres saliques,* voyez encore DUCANGE, *Glossaire, Sala, terra salica;* GUIZOT, *Essais sur l'histoire de France,* 4e essai.

2. « Destinées aux militaires. » Fénelon semble croire qu'il y avait une classe spécialement chargée de défendre le pays, une sorte de milice que l'État aurait récompensée de ses services en lui donnant des terres. Il n'y avait rien de tout cela chez les Francs : tous, ou à peu près, étaient guerriers. Les terres dont ils étaient en possession, ils les avaient acquises eux-mêmes, et gardées par droit de conquête.

3. « Les comtés bénéficiaires. » Il y a ici une contradiction. Les comtés dont Fénelon parle en premier lieu n'étaient que des emplois personnels, des fonctions administratives données par le roi. Il ne faut donc pas les appeler *bénéficiaires.* Le mot *bénéficiaires* emporte l'idée de propriété et de souveraineté territoriale. (Voy. MONTESQUIEU, GUIZOT.)

4. « Tout le corps de la nation. » Fénelon avait raison, et c'est un mérite, pour un auteur du XVIIe siècle, d'appeler de ses vœux la solution de ces grandes questions, les plus intéressantes de notre histoire. Longtemps

plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le règne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière, que de rapporter simplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquoit à écrire sur les règles de l'histoire, il pourroit joindre les exemples aux préceptes; il pourroit juger des historiens de tous les siècles; il pourroit remarquer qu'un excellent historien est peut-être encore plus rare qu'un grand poète[1].

Hérodote, qu'on nomme le père de l'histoire, raconte parfaitement; il a même de la grâce par la variété des matières : mais son ouvrage est plutôt un recueil de relations de divers pays, qu'une histoire qui ait de l'unité avec un véritable ordre.

Xénophon n'a fait qu'un journal dans sa *Retraite des dix mille :* tout y est précis et exact, mais uniforme. Sa *Cyropédie* est plutôt un roman de philosophie, comme Cicéron l'a cru, qu'une histoire véritable.

Polybe est habile dans l'art de la guerre et dans la politique; mais il raisonne trop, quoiqu'il raisonne très bien. Il va au delà des bornes d'un simple historien : il développe chaque événement dans sa cause; c'est une

encore les historiens n'en soupçonnèrent pas l'importance. Voltaire s'en plaint souvent. « Je suis las, dit-il, des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire (*Hist. du siècle de Louis XIV*). » (Lettre à M. Hervey.) Et autre part : « Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête, c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézeray et Daniel m'ennuient; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut dans une histoire, comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement. — Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que pendant quatorze cents ans il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils rien? » (Janvier 1740.)

1. « Plus rare qu'un grand poète. » Pourquoi? C'est que presque toujours l'histoire n'a été bien écrite que par ceux qui ont été mêlés aux événements, Xénophon, César, Salluste, Tacite, Machiavel, Commines, Napoléon, etc. « En tout art et en toute science où il s'agit de la pratique, ceux qui n'ont qu'une pure spéculation ne sauroient bien écrire. » (FÉNELON, *Lettres spirituelles*, 8.)

anatomie exacte. Il montre par une espèce de mécanique qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, et qu'une telle paix faite entre Rome et Carthage ne sauroit durer.

Thucydide et Tite-Live ont de très belles harangues; mais, selon les apparences, ils les composent au lieu de les rapporter. Il est très difficile qu'ils les aient trouvées telles dans les originaux du temps. Tite-Live savoit beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de son siècle.

Salluste a écrit avec une noblesse et une grâce singulières : mais il s'est trop étendu en peintures des mœurs et en portraits des personnes dans deux histoires très courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connoissance des cœurs les plus corrompus : mais il affecte trop une brièveté mystérieuse; il est trop plein de tours poétiques[1] dans ses descriptions; il a trop d'esprit; il raffine trop; il attribue aux plus subtils ressorts de la politique ce qui ne vient souvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice[2] Les plus grands événements sont souvent causés par les causes les plus méprisables. C'est la foiblesse, c'est l'habitude, c'est la mauvaise honte, c'est le dépit, c'est le conseil d'un affranchi qui décide, pendant que Tacite creuse pour découvrir les plus grands raffinements dans les conseils de l'empereur. Presque tous les hommes sont médiocres et superficiels pour le mal comme pour le bien. Tibère, l'un des plus méchants hommes que le monde ait vus, étoit plus entraîné par ses craintes que déterminé par un plan suivi.

D'Avila[3] se fait lire avec plaisir; mais il parle comme

1. « De tours poétiques. » On trouve dans la *Germanie* des fragments de vers, et un vers entier (c. XXXIX) :

. . . . . Silvam
Auguriis patrum et prisca formidine sacram.

2. « Que d'un caprice. » « L'histoire attribue presque toujours aux individus comme aux gouvernements plus de combinaisons qu'ils n'en ont eu. » (Mme de STAEL.) Et Napoléon, qui devait encore mieux s'y connaître, a dit: « Tacite, qui est un grand esprit, n'est pas du tout le modèle de l'histoire et des historiens. Parce qu'il est profond, lui, il prête des desseins profonds à tout ce qu'on fait et à tout ce qu'on dit. Mais il n'y a rien de plus rare que des desseins. »

3. « D'AVILA. » Il y a deux historiens du nom de d'Avila : l'un, don Louis

s'il étoit entré dans les conseils les plus secrets. Un seul homme ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis opposés. De plus, chaque homme avoit quelque secret qu'il n'avoit garde de confier à celui qui a écrit l'histoire. On ne sait la vérité que par morceaux. L'historien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas savoir, me fait douter sur les faits mêmes qu'il sait.

Cette critique des historiens anciens et modernes seroit très utile et très agréable, sans blesser aucun auteur vivant.

IX. — Réponse a une objection sur ces divers projets

Voici une objection qu'on ne manquera pas de me faire. L'Académie, dira-t-on, n'adoptera jamais ces divers ouvrages sans les avoir examinés. Or, il n'est guère vraisemblable qu'un auteur, après avoir pris une peine infinie, veuille soumettre tout son ouvrage à la correction d'une nombreuse assemblée, où les avis seront peut-être partagés. Il n'y a donc guère d'apparence que l'Académie adopte ces ouvrages.

Ma réponse est courte. Je suppose que l'Académie ne les adoptera point. Elle se bornera à inviter les particuliers à ce travail. Chacun d'eux pourra la consulter dans ses assemblées. Par exemple, l'auteur de la Rhétorique y proposera ses doutes sur l'éloquence. MM. les académiciens lui donneront leurs conseils, et les opinions pourront être diverses. L'auteur en profitera selon ses vues, sans se gêner.

Les raisonnements qu'on feroit dans les assemblées sur de telles questions pourroient être rédigés par écrit dans une espèce de journal que M. le secrétaire composeroit

d'Avila y Zuniga, grand commandeur de l'ordre d'Alcantara, natif de Placentia, dans l'Estramadure, écrivit en espagnol les *Commentaires de la guerre d'Allemagne* faite par Charles-Quint pendant les années 1546 et 1547. L'autre, Henri-Catherin d'Avila, de la même famille que le précédent, né au Sacco, village près de Padoue, venu très jeune en France, favori de Catherine de Médicis, écrivit une *Histoire des guerres civiles de France*. Il est probable que Fénelon parle ici de l'auteur de l'*Histoire des guerres civiles de France*.

sans partialité. Ce journal contiendroit de courtes dissertations, qui perfectionneroient le goût et la critique. Cette occupation rendroit MM. les académiciens assidus aux assemblées. L'éclat et le fruit en seroient grands dans toute l'Europe.

X. — Sur les anciens et sur les modernes[1].

Il est vrai que l'Académie pourroit se trouver souvent partagée sur ces questions : l'amour des anciens dans les uns, et celui des modernes dans les autres, pourroit les

1. En 1687, Perrault lut à l'Académie française un poème intitulé : *le Siècle de Louis le Grand.* Ce poème, où tous les siècles sont sacrifiés nécessairement au siècle de Louis, fut suivi d'une épître sur l'*excès de joie que Paris témoigna de la convalescence de Sa Majesté.* Voici les premiers vers de cette épître :

Oui, ton siècle, Grand Roi, ton siècle plein de gloire
Sur les siècles passés remporte la victoire,
Et du fameux combat qui s'élève sur eux
Il ne doit qu'*à toi seul* tout le succès heureux;
Il vient donc à tes pieds remettre la couronne
Que de ces fiers rivaux la défaite lui donne, etc.

Le reste est dans le même goût. Parmi les grands hommes que Perrault opposait aux anciens, il ne manquait pas de citer Tristan, Godeau, Gombaud, et d'autres célébrités du même genre. Il n'oubliait guère que La Fontaine, Racine et Boileau : Homère et Platon étaient assez maltraités. Ce poème causa un grand scandale parmi les partisans des anciens; ce fut bien pis encore lorsque, trois ans après, Perrault publia son fameux *Parallèle.* Racine et La Fontaine lui-même protestèrent les premiers; le prince de Conti somma Boileau de répondre, en le menaçant d'aller écrire sur son fauteuil d'académicien : *Tu dors, Brutus!* Boileau répondit par ses *Réflexions sur Longin,* qui ne sont qu'une longue diatribe contre Perrault; Fontenelle et Lamotte s'enrôlèrent parmi les adversaires des anciens. Cette querelle eut le sort de toutes les querelles : elle poussa chacun des deux partis jusqu'aux dernières limites de l'exagération. Mme Dacier voulut justifier Homère de tous ces reproches, et rudoya fort brutalement Lamotte, qui continua à défendre ses paradoxes et ses idées fausses dans une prose spirituelle et polie, qui valait beaucoup mieux que ses vers. Pour en finir avec Homère, Lamotte le traduisit. Perrault avait prétendu que *le tour des paroles ne fait rien à l'éloquence, qu'on ne doit regarder qu'au sens, qu'on peut mieux juger d'un auteur par son traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'auteur même.* Si l'on admettait ce principe, que Racine trouvait avec raison d'une *extrême impertinence,* il est certain que l'*Iliade* de Lamotte ferait peu d'honneur à Homère. Le traducteur abrégeait et retranchait sans pitié ce qui lui déplaisait dans le texte; il ajoutait aussi quelques beautés de sa façon. « Il s'avisa, dit Voltaire, de donner de l'esprit à Homère. C'est lui qui, en faisant paraître Achille réconcilié avec les Grecs, prêts à se venger, fait crier *à tout le camp :*

Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même!

Il faut être bien amoureux du bel esprit pour faire dire une pointe à cin-

empêcher d'être d'accord. Mais je ne suis nullement alarmé d'une guerre civile qui seroit si douce, si polie et si modérée[1]. Il s'agit d'une matière où chacun peut suivre en liberté son goût et ses idées. Cette émulation peut être utile aux lettres. Oserai-je proposer ici ce que je pense là-dessus?

1° Je commence par souhaiter que les modernes surpassent les anciens. Je serois charmé de voir, dans notre siècle et dans notre nation, des orateurs plus véhéments que Démosthène, et des poètes plus sublimes qu'Homère[2]. Le monde, loin d'y perdre, y gagneroit beaucoup. Les anciens ne seroient pas moins excellents[3] qu'ils l'ont toujours été, et les modernes donneroient un nouvel ornement au genre humain. Il resteroit toujours aux anciens la gloire d'avoir commencé, d'avoir montré le chemin aux autres, et de leur avoir donné de quoi enchérir sur eux.

2° Il y auroit de l'entêtement à juger d'un ouvrage par sa date.

> . . . . . Et, nisi quæ terris semota suisque
> Temporibus defuncta videt, fastidit et odit...
> Si, quia Græcorum sunt antiquissima quæque
> Scripta vel optima. . . . . .

quante mille hommes. » Ce trait peut faire juger du reste. L'*Iliade* de Lamotte allait paraître quand Fénelon écrivit sa Lettre au secrétaire de l'Académie.

1. « Si douce, si polie. » Ceci est plutôt un conseil détourné qu'un compliment mérité, surtout pour les partisans des anciens. Boileau n'était guère poli avec Perrault. Quant à Mme Dacier, femme de l'académicien à qui cette lettre est adressée, elle n'épargna pas les injures à Lamotte, qui se contenta de répondre : « Je soupçonne que ces savants ont rapporté cela du commerce récent d'Homère, qui les met harmonieusement dans la bouche de presque tous ses héros... Les injures de Mme Dacier ont toute la simplicité des temps héroïques... *Ridicule, impertinence, folie,* etc. Ces beaux mots sont semés dans le livre de Mme Dacier, comme ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir et d'orner les vers d'Homère. » (*Réflexions sur la critique.*)

2. « Je serois charmé de voir, etc. » N'y a-t-il pas dans ce paragraphe une légère ironie? Fénelon n'a pas l'air d'espérer bien sérieusement des *orateurs plus véhéments que Démosthène, des poètes plus sublimes qu'Homère.*

3. « Moins excellents. » Le mot *excellent* a plus de valeur aujourd'hui qu'il n'en avait alors; il équivaut à un superlatif, et n'admet pas de degrés de comparaison. On ne dirait plus *moins excellent, plus excellent.* On trouve dans le *Dictionnaire* de Furetière (1701) l'exemple suivant : *Aristote est le plus excellent philosophe des anciens.*

Si meliora dies, ut vina, poemata reddit,
Scire velim pretium chartis quotus arroget annus...
Qui redit ad fastos, et virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil nisi quod Libitina sacravit...
Si veteres ita miratur laudatque poetas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat..,
. . . . . .
Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset
Quam nobis, quid nunc esset vetus? aut quid haberet
Quod legeret tereretque viritim publicus usus[1]?

Si Virgile n'avoit point osé marcher sur les pas d'Homère, si Horace n'avoit pas espéré de suivre de près Pindare, que n'aurions-nous pas perdu! Homère et Pindare même ne sont point parvenus tout à coup à cette haute perfection : ils ont eu sans doute avant eux d'autres poètes qui leur avoient aplani la voie, et qu'ils ont enfin surpassés. Pourquoi les nôtres n'auroient-ils pas la même espérance? Qu'est-ce qu'Horace ne s'est point permis?

Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio. . . . . .
. . . . . .
Nil parvum, aut humili modo
Nil mortale loquar[2].

1. Horat., lib. II, *Ep.* I, v. 21-22, 28, 29, 34, 35, 48, 49, 64, 65, 90-92 :

Et tout ce qui respire, importunant ses yeux,
N'obtient de son orgueil que dédains odieux...
La Grèce eut, il est vrai, des chantres révérés,
Plus antiques toujours, toujours plus admirés...
Mais aux vers comme aux vins si le temps donne un prix
Faisons donc une loi pour juger les écrits;
Sachons précisément quel doit être leur âge,
Pour obtenir des droits à notre juste hommage...
. . . . . Un homme, ennemi des vivants,
Qui juge du mérite en supputant les ans...
Il s'abuse, s'il croit, admirant nos ancêtres,
Qu'ils ne peuvent trouver de rivaux ni de maîtres...
Contre la nouveauté partageant cette envie,
Si la Grèce moins sage eût eu cette manie,
Où serait aujourd'hui la docte antiquité?
Quels livres charmeraient sa triste oisiveté? Daru.

2. Lib. III, *Od.* XIX, v. 7, 8, 17, 18, édit. classiq. de M. A. de Wailly : « Tout sera grand, tout sera nouveau dans mes chants : je dirai ce qui n'a point encore été dit... Mes chants n'auront rien de faible, rien de vulgaire, rien qui soit d'un mortel. »

Exegi monumentum ære perennius.

. . . . . .

Non omnis moriar, multaque pars mei, etc.[1].

Pourquoi ne laissera-t-on pas dire de même à Malherbe :

Apollon à portes ouvertes, etc.[2].

3° J'avoue que l'émulation des modernes seroit dangereuse, si elle se tournoit à mépriser[3] les anciens, et à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis[4], et de tâcher de

1. Lib. III, *Od.* XXIV, v. 1, 6 : « Je l'ai achevé, ce monument plus durable que le bronze... Je ne périrai pas tout entier, la meilleure partie de moi-même échappera aux Parques... »

2. Liv. III, *Ode* XI, v. 141. — Cette citation tronquée a besoin d'être complétée pour devenir intelligible.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Malherbe a dit ailleurs :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

3. « Se tournoit à mépriser. » Locution vieillie.

4. « Ce qu'ils ont d'exquis. » Voici comment un poète moderne comprenait cette étude féconde de l'antiquité grecque et romaine :

. . . Leurs mœurs et leurs lois et mille autres hasards
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien ! l'âme est partout, la pensée a des ailes :
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Ecrase Cethégus, Catilina, Verrès;
Là tonne Démosthène; ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce...

. . . . . .

Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : « Amour, tyran des hommes et des dieux ! »
Puis, ivres des transports qui viennent nous surprendre,
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs.
Pour peindre notre idée, empruntons leurs couleurs ;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques :
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. A. CHÉNIER.

suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle nature. Je crierois[1] volontiers à tous les auteurs de notre temps que j'estime et que j'honore le plus :

. . . . . Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna[2].

Si jamais il vous arrive de vaincre les anciens, c'est à eux-mêmes que vous devrez la gloire de les avoir vaincus.

4° Un auteur sage et modeste doit se défier de soi et des louanges de ses amis les plus estimables[3]. Il est naturel que l'amour-propre le séduise un peu, et que l'amitié pousse un peu au delà des bornes l'admiration de ses amis pour ses talents. Que doit-il donc faire si quelque ami, charmé de ses écrits, lui dit :

Nescio quid majus nascitur Iliade[4] ?

Il n'en doit pas moins être tenté d'imiter le grand et sage Virgile. Ce poète vouloit, en mourant, brûler son *Énéide,* qui a instruit et charmé tous les siècles[5]. Quiconque a vu, comme ce poète, d'une vue nette, le grand et le parfait, ne peut se flatter d'y avoir atteint. Rien n'achève de

1. « Je crierois. » Expression admirable de vivacité. La Bruyère en a fait un excellent usage dans cette phrase : « Je voudrois qu'il me fût permis de *crier* de toute ma force à ces hommes saints... »

2. Horat., *de Arte poet.,* v. 268, 269 :

. . . . Les Grecs sont nos guides fidèles :
Feuilletez jour et nuit ces antiques modèles. Darü.

3. « Un auteur sage, etc. » Pourquoi ces conseils, excellents sans doute, mais qui auraient pu trouver leur place dans une autre partie de cette lettre, s'ils ne renferment pas une allusion à quelqu'un des héros de cette querelle, à Lamotte, par exemple, qui était, avec Fontenelle, le centre de la coterie ennemie des anciens ?

4. Propert., II, *Eleg. ult. :* « Il va naître un poème plus grand que l'*Iliade.* »

5. « Virgile vouloit brûler son *Énéide.* » Racine, après avoir fait *Athalie,* doutait de son chef-d'œuvre, et avait besoin d'être rassuré par Boileau. Un autre poète, qui, s'il se rendait justice, devait encore être plus souvent agité dans sa conscience littéraire par le sentiment de la perfection idéale, et de son impuissance à la reproduire complètement, Voltaire, n'a-t-il pas dit : *Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût?* — On disait au sculpteur Duquesnoy : « Voilà votre statue parfaite et terminée. — Vous croyez? dit-il. C'est que vous n'avez pas sous les yeux le modèle que j'ai dans l'esprit. »

remplir son idée et de contenter toute sa délicatesse[1]. Rien n'est ici-bas entièrement parfait :

. . . . . Nihil est ab omni
Parte beatum[2].

Ainsi, quiconque a vu le vrai parfait, sent qu'il ne l'a pas égalé; et quiconque se flatte de l'avoir égalé, ne l'a pas vu assez distinctement. On a un esprit borné avec un cœur foible et vain, quand on est bien content de soi et de son ouvrage. L'auteur content de soi est d'ordinaire content tout seul :

Quin sine rivali teque et tua solus amares[3].

Un tel auteur peut avoir de rares talents; mais il faut qu'il ait plus d'imagination que de jugement et de saine critique. Il faut, au contraire, pour former un poète égal aux anciens, qu'il montre un jugement supérieur à l'imagination la plus vive et la plus féconde. Il faut qu'un auteur résiste à tous ses amis, qu'il retouche souvent ce qui a été déjà applaudi, et qu'il se souvienne de cette règle :

. . . . Nonumque prematur in annum[4].

5° Je suis charmé d'un auteur qui s'efforce de vaincre

1. « Délicatesse. » Pris ainsi absolument, ce mot était plus usité alors qu'aujourd'hui. On dit *délicatesse de goût, d'esprit.* C'est dans ce sens que La Fontaine a dit :

Les *délicats* sont malheureux;
Rien ne sauroit les satisfaire.

2. Horat., II, *Od.* xiii, 27-28, édit. classiq. de M. A. de Wailly. — Fénelon a donné la traduction avant le texte.

Gaudent scribentes et se venerantur, et ultro,
Si taceas, laudant quidquid scripsere beati.
Horat., II, *Ep.* ii, v. 107-108.

3. Horat., *de Arte poet.*, v. 444. — La Fontaine a imité ce vers, mais sans l'appliquer aux écrivains :

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux.

« La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. — Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement. » (La Bruyère, *des Ouvrages de l'esprit.*)

4. Horat., *de Arte poet.*, v. 388 :

. . . . . Que dans un sage oubli
Votre ouvrage dix ans demeure enseveli. Daru.

les anciens. Supposé même qu'il ne parvienne pas à les égaler, le public doit louer ses efforts, l'encourager, espérer qu'il pourra atteindre encore plus haut dans la suite, et admirer ce qu'il a déjà d'approchant des anciens modèles :

. . . . . Feliciter audet[1].

Je voudrois que tout le Parnasse le comblât d'éloges :

Proxima Phœbi
Versibus ille facit[2].
Pastores, hedera crescentem ornate poetam[3].

Plus un auteur consulte avec défiance de soi sur un ouvrage qu'il veut encore retoucher, plus il est estimable :

. . . . . Hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat[4].

J'admire un auteur qui dit de lui-même ces belles paroles :

Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere anser olores[5].

Alors je voudrois que tous les partis se réunissent pour le louer :

Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis[6].

Si cet auteur est encore mécontent de soi, quoique le public en soit très content, son goût et son génie sont au-dessus de l'ouvrage même pour lequel il est admiré[7].

1. Horat., II, *Ep.* I, v. 166 : « Il ose heureusement. »
2. Virg., *Eclog.* VII, v. 22-23 : « Ses chants approchent de ceux d'Apollon. »
3. Virg., *Eclog.* VII, v. 25 :

Bergers arcadiens, du lierre pâlissant
Venez ceindre le front d'un poète naissant. Tissot.

4. Virg., *Eclog.* IX, v. 26 : « Ces vers imparfaits qu'il chantait à Varus. »
5. Virg., *Eclog.* IX, v. 35-36 : « Je n'ai rien fait encore qui me semble digne de Varus et de Cinna; je viens, comme l'oie criarde, me mêler aux cygnes harmonieux. »
6. Virg., *Eclog.* VI, v. 66 :

Que, du chantre inspiré saluant le génie,
Toute la cour du dieu se lève réunie. Millevoye.

On sait que tout le peuple, réuni au théâtre, rendit un jour à Virgile cet hommage éclatant.

7. Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever

6° Je ne crains pas de dire que les anciens les plus parfaits ont des imperfections : l'humanité[1] n'a permis en aucun temps d'atteindre à une perfection absolue. Si j'étois réduit à ne juger des anciens que par ma seule critique, je serois timide en ce point. Les anciens ont un grand avantage : faute de connoître parfaitement leurs mœurs, leur langue, leur goût, leurs idées, nous marchons à tâtons en les critiquant ; nous aurions été peut-être plus hardis censeurs contre eux, si nous avions été leurs contemporains[2]. Mais je parle des anciens sur l'autorité des anciens mêmes. Horace, ce critique si pénétrant et si charmé d'Homère, est mon garant, quand j'ose soutenir que ce grand poète s'assoupit un peu quelquefois dans un long poème :

> . . . Quandoque bonus dormitat Homerus :
> Verum operi longo fas est obrepere somnum[3],

Veut-on, par une prévention manifeste, donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, et condamner Horace pour soutenir, contre l'évidence du fait, qu'Homère n'a jamais aucune inégalité[4] ?

> A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
> Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
> Il plaît à tout le monde et ne sauroit se plaire.
> Boileau, *Sat.* II, édit. classiq. annotée de M. J. Travers.

« Voilà la plus belle vérité que vous ayez jamais dite, s'écria Molière, quand son ami lui lut ces vers ; je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content. »

1. « L'humanité. » La faiblesse humaine.

2. « Si nous avions été leurs contemporains. » Fénelon fait ici une concession un peu forte aux adversaires des anciens. Il est à croire qu'une connaissance plus parfaite des mœurs, de la langue, des idées des anciens, nous rendrait au contraire beaucoup plus sensibles à une foule de traits que nous laissons passer sans en être frappés. Il est certain que les contemporains d'Horace et de Juvénal trouvaient dans leurs satires un grand nombre d'allusions piquantes qui n'existent plus pour nous. Nous avons besoin de faire effort pour lire avec intérêt certains discours de Démosthène ou de Cicéron, tandis que leurs contemporains, agités des mêmes passions, préoccupés d'idées analogues, s'y intéressaient naturellement. — Beaucoup d'ouvrages de l'antiquité ne peuvent nous plaire que par le style ; le sujet ne nous touche plus.

3. Horat., *de Arte poet.*, v. 359-360 : « Parfois le divin Homère sommeille ; mais dans un si long ouvrage le sommeil peut bien se glisser quelquefois. »

4. « Aucune inégalité. » On peut s'étonner que Fénelon ait besoin de s'ap-

7° S'il m'est permis de proposer ma pensée, sans vouloir contredire celle des personnes plus éclairées que moi, j'avouerai qu'il me semble voir divers défauts dans les anciens les plus estimables. Par exemple, je ne puis goûter les chœurs dans les tragédies[1]; ils interrompent la vraie action[2]. Je n'y trouve point une exacte vraisemblance, parce que certaines scènes ne doivent point avoir une troupe de spectateurs[3]. Les discours du chœur sont

puyer sur l'autorité d'Horace pour oser convenir qu'Homère n'est pas sans défauts. Mais il faut se rappeler que certains défenseurs des anciens étaient peu disposés à de semblables concessions :

. . . . . Un auteur sans défaut?
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut. BOILEAU, *Sat.* III

1. Dans tout ce passage, Fénelon semble avoir ignoré la véritable origine de la tragédie grecque : elle prit naissance au milieu des cérémonies en l'honneur de Bacchus : « Ces louanges du dieu étaient célébrées par des chœurs, dont la distribution naturelle en coryphées et en choristes, qui prenaient tour à tour la parole, probablement aussi en demi-chœurs qui se répondaient, eût seule conduit à l'invention du dialogue, s'il eût été besoin de l'inventer. Dans leurs chants, qui avaient déjà quelque chose de dramatique, mais qui n'étaient pas le drame, on intercala plus tard, soit pour varier l'intérêt de la composition par des intermèdes, soit pour ménager aux exécutants quelques moments de repos par l'intervention de l'artiste spécialement chargé de ces intermèdes, des récits où étaient primitivement rappelées les aventures de la divinité que l'on fêtait, mais qui ne tardèrent pas à leur devenir étrangers Une telle innovation fut d'abord réprouvée par les vieillards et par les magistrats, comme irrespectueuse et impie ; mais elle passa à la faveur du plaisir et des suffrages de la foule. C'est à elle, chose singulière, que l'on doit véritablement la découverte de l'art dramatique et des divers genres entre lesquels il ne tarda pas à se partager, particulièrement de la tragédie. On avait déjà le dialogue ; elle mit sur le chemin de l'action. » (M. PATIN, *Études sur les tragiques grecs,* t. Ier, p. 9.) Ainsi le chœur avait d'abord été toute la tragédie, et il fallut une certaine hardiesse pour réduire peu à peu le chœur au rôle secondaire qu'il remplit dans Eschyle, et surtout dans Sophocle et dans Euripide. Les poètes qui firent admettre cette innovation eurent, comme on l'a vu, à lutter contre des préjugés : on doit leur en tenir compte. D'ailleurs il ne s'agit pas d'introduire des chœurs dans la tragédie moderne, mais d'en justifier, ou tout au moins d'en expliquer l'usage dans le théâtre ancien.

2. « Ils interrompent la vraie action. » On sait que la tragédie grecque n'admettait pas la division par actes que l'on a introduite mal à propos dans quelques éditions modernes des tragiques anciens. Les chœurs, semés çà et là, étaient pour le spectateur des moments de repos. Nous avons remplacé ces intermèdes par des entr'actes, durant lesquels l'*action* reste également *interrompue.* Je ne sais si la poésie et même la vraisemblance y ont beaucoup gagné.

3. « Une troupe de spectateurs. » On sait qu'à Athènes le chœur, placé un peu au-dessous de la scène, y restait pendant toute la durée de la représentation, et assistait ainsi à toutes les scènes qui se développaient sur le

souvent vagues et insipides. Je soupçonne toujours que ces espèces d'intermèdes avoient été introduits avant que la tragédie eût atteint à une certaine perfection. De plus, je remarque dans les anciens des plaisanteries qui ne sont guère délicates[1]. Cicéron, le grand Cicéron même, en fait de très froides sur des jeux de mots. Je ne trouve point Horace dans cette petite satire :

Proscripti Regis Rupili pus atque venenum[2].

théâtre. On conçoit que cette présence continuelle du chœur pût avoir quelques inconvénients. Est-il vraisemblable, par exemple, que Médée et Phèdre révèlent à une troupe de femmes leurs pensées les plus secrètes, leurs projets les plus coupables ? Les confidents et confidentes du théâtre moderne, personnages aussi froids que le chœur antique, sont au moins plus vraisemblables. Il ne faut pas cependant se montrer trop rigoureux sur ce point : le chœur n'avait pas le caractère que nous sommes souvent tentés de lui attribuer : c'était un personnage de convention : « Témoin idéal du drame, chargé d'en recueillir l'impression et de la transmettre pure et entière aux véritables spectateurs, le chœur avait été d'abord, dans les cérémonies du culte de Bacchus, le représentant du peuple entier ; il ne perdit pas ce caractère lorsque, par suite d'innovations successives, ces pompes religieuses se changèrent en un spectacle ; *il se trouva naturellement chargé de jouer devant le public, chez lequel il se recruta longtemps, par la voie du sort, de libres acteurs, le rôle du public même ;* regardant avec lui, et jugeant en son nom, interrompant la marche des événements pour faire entendre la voix de cette morale universelle dont la voix retentissait confusément dans tous ces cœurs, et à laquelle il servait d'interprète ; personnage vraiment singulier, placé, dans l'esprit de la composition poétique, entre le drame et l'auditoire, comme il l'était matériellement dans la représentation, entre la scène et l'amphithéâtre. » (M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, t. Ier, p. 10.)

1. « Qui ne sont guère délicates. » Pouvons-nous juger des plaisanteries faites dans une langue morte ? Andrieux fait judicieusement remarquer que nous ne sommes peut-être pas fort compétents à cet égard : « Il n'est pas étonnant qu'après vingt siècles nous ne saisissions pas ce qu'un mot, une saillie, dans une langue morte, peut avoir de spirituel et de piquant. La plaisanterie ressemble à une liqueur subtile et légère qui s'évapore quand on la verse d'un vase dans un autre : on la détruit dès qu'on est obligé de l'expliquer. » Chacun peut en juger par sa propre expérience : quand nous étudions une langue, une littérature qui n'est pas la nôtre, nous arrivons assez promptement à sentir les beautés d'imagination, de sentiment, etc., toutes les qualités sérieuses des auteurs que nous lisons ; mais il nous faut une longue habitude et une connaissance approfondie de la langue pour devenir sensibles aux œuvres légères ou de pure plaisanterie. Voltaire, voulant donner une idée de la comédie anglaise et du mérite de *Wicherley* et de *Congrève*, déclare qu'il n'en traduira rien, *parce qu'on ne rit pas dans une traduction.* On pourrait dire qu'on ne rit guère dans une langue étrangère ou dans une langue morte.

2. Lib. I, *Sat.* VII, v. 1. — Cette satire nous semble, en effet, assez grossière Remarquons ici avec quelle réserve Fénelon blâme les anciens : *on bâille-*

En la lisant on bâilleroit, si on ignoroit le nom de son auteur[1]. Quand je lis cette merveilleuse ode du même poète,

Qualem ministrum fulminis alitem, etc.[2],

je suis toujours attristé[3] d'y trouver ces mots : *Quibus mos inde deductus,* etc. Otez cet endroit, l'ouvrage demeure entier et parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par cette espèce de parenthèse, qui convient au transport de l'ode. Je ne dispute point; mais je ne suis pas assez touché de l'imitation pour goûter cette espèce de parenthèse, qui paroît si froide et si postiche[4]. J'admets un beau désordre qui vient du transport et qui a son art caché ; mais je ne puis approuver une distraction pour faire une remarque curieuse sur un petit détail; elle ralentit tout. Les injures de Cicéron contre Marc-Antoine ne paroissent nullement convenir à la noblesse et à la grandeur de ses discours[5] Sa fameuse lettre à Lucceius est pleine de la vanité la plus grossière et la plus ridicule[6]. On en trouve à peu près autant dans les lettres

roit, si on ignoroit le nom de son auteur! Et, quand on ne l'ignore pas, n'est-il donc plus permis de bâiller, si l'ouvrage paraît ennuyeux?

1. « Son auteur. » Légère inadvertance : le pronom possessif ne peut se rapporter à un nom de choses inanimées. Il faudrait : *si on en ignoroit l'auteur.*

2. Horat., IV, *Od.* III, v. 1, édit. classiq. de M. de Wailly :

Ainsi que cet oiseau qui porte le tonnerre.

3. « Attristé. » Mot charmant : on voit que c'est pour Fénelon un vrai chagrin de trouver une tache dans une œuvre d'ailleurs si parfaite.

4. « Postiche. » Fait après coup, mal assorti.

5. « A la grandeur de ses discours, » et encore moins à la dignité de l'orateur. Il est vrai qu'à Rome l'usage permettait à cet égard de grandes libertés. Cicéron et Clodius s'injurient en plein sénat avec toute la grossièreté possible, et Cicéron est si satisfait des paroles outrageantes dont il a accablé son adversaire, qu'il se hâte d'en faire part à Atticus. « Clodium præsentem fregi in senatu quum oratione perpetua, plenissima gravitatis, tum altercatione ejusmodi, *ex qua licet pauca degustes.* Nam cætera non possunt habere neque vim, neque venustatem, remoto illo studio contentionis, quem ἀγῶνα vos appellatis. » (*Ad Att.,* I, 16.)

6. « Sa fameuse lettre à Lucceius, etc. » *Ad familiares,* V, 12. — Dans cette lettre, Cicéron prie sans façon Lucceius d'écrire l'histoire de son consulat : il l'invite même à *embellir* un peu certaines parties de cette histoire et à ne pas s'asservir à une exactitude trop rigoureuse : « Rogo, ut et ornes ea vehementius etiam quam fortasse sentis, et in eo leges historiæ negligas... *Amorique nostro plusculum etiam, quam concedet veritas, largiare.* » Il ajoute naïvement que, si Lucceius lui refuse ce service, il sera obligé de s'en charger lui-même.

de Pline le Jeune[1]. Les anciens ont souvent une affectation qui tient un peu de ce que notre nation nomme *pédanterie*. Il peut se faire que, faute de certaines connoissances que la vraie religion et la physique nous ont données, ils admiroient un peu trop diverses choses que nous n'admirons guère.

8° Les anciens les plus sages ont pu espérer, comme les modernes, de surpasser les modèles mis devant leurs yeux. Par exemple, pourquoi Virgile n'auroit-il pas espéré de surpasser[2], par la descente d'Énée aux enfers, dans son sixième livre, cette évocation des ombres qu'Homère[3] nous représente dans le pays des Cimmériens? Il est naturel de croire que Virgile, malgré sa modestie, a pris plaisir à traiter, dans son quatrième livre de l'*Énéide*, quelque chose d'original qu'Homère n'avoit point touché.

9° J'avoue que les anciens ont un grand désavantage par le défaut de leur religion et par la grossièreté de leur philosophie. Du temps d'Homère, leur religion n'étoit qu'un tissu monstrueux de fables aussi ridicules que les contes des fées; leur philosophie n'avoit rien que de vain et de superstitieux. Avant Socrate, la morale étoit très imparfaite, quoique les législateurs eussent donné d'excellentes règles pour le gouvernement des peuples. Il faut même avouer que Platon fait raisonner foiblement Socrate sur l'immortalité de l'âme. Ce bel endroit de Virgile,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas, etc.[4],

1. « Dans les lettres de Pline le Jeune. » La vanité de Cicéron est une sorte de naïveté et de candeur qui fait sourire, mais qui n'a rien de choquant : celle de Pline déplaît, parce qu'elle est pleine de calculs et de combinaisons. On sait que les lettres de Cicéron n'étaient pas destinées à la publicité; elles ont été recueillies par son affranchi Tiron. Pline, au contraire, les conservait précieusement, et la plupart sont le panégyrique de son cœur ou de son esprit : il y raconte avec complaisance ses succès littéraires, les honneurs dont on l'a comblé, les bienfaits que ses amis ont reçus de lui, etc.; le tout entremêlé de formules de modestie dont la sincérité peut paraître un peu suspecte.

2. « Pourquoi Virgile n'auroit-il pas, etc. » Et Fénelon lui-même dans le livre XIV de son *Télémaque*.

3. *Odyssée*, liv. XI.

4. *Georg.*, II, v. 489 : « Heureux qui a pu pénétrer les secrets de la nature. » On a pensé que, dans ce passage, Virgile faisait allusion à Lucrèce,

aboutit à mettre le bonheur des hommes sages à se délivrer de la crainte des présages et de l'enfer. Ce poète ne promet point d'autre récompense dans l'autre vie à la vertu la plus pure et la plus héroïque, que le plaisir de jouer sur l'herbe, ou de combattre sur le sable, ou de danser, ou de chanter des vers, ou d'avoir des chevaux, ou de mener des chariots, et d'avoir des armes. Encore ces hommes et ces spectacles qui les amusoient n'étoient-ils plus que de vaines ombres; encore ces ombres gémissoient par l'impatience de rentrer dans des corps pour recommencer toutes les misères de cette vie, qui n'est qu'une maladie par où l'on arrive à la mort; *mortalibus ægris*. Voilà ce que l'antiquité proposoit de plus consolant au genre humain :

> Pars in gramineis exercent membra palæstris[1], etc.
> . . . . . Quæ lucis miseris tam dira cupido[2]?

Les héros d'Homère ne ressemblent point à d'honnêtes gens[3], et les dieux de ce poète sont fort au-dessous de ces héros mêmes, si indignes de l'idée que nous avons de l'honnête homme. Personne ne voudroit avoir un père aussi vicieux que Jupiter, ni une femme aussi insupportable que Junon, encore moins aussi infâme que Vénus. Qui voudroit avoir un ami aussi brutal que Mars, ou un domestique aussi larron que Mercure? Ces dieux semblent inventés tout exprès par l'ennemi du genre humain, pour autoriser tous les crimes, et pour tourner en dérision la Divinité[4]. C'est ce qui a fait dire à Longin qu'Ho-

dont le poème a surtout la prétention de *délivrer les hommes de la crainte des présages et de l'enfer*.

1. VIRG., *Æneid.*, VI, v. 642 :

> D'autres sur le gazon exercent leur souplesse. GASTON.

2. VIRG., *Æneid.*, VI, v. 721 : « Les malheureux! quel regret insensé de la vie! »

3. « Honnêtes gens. » « Un honnête homme est celui qui connoît les bienséances, et qui les sçait pratiquer. » (*Dictionn.* de FURETIÈRE.) — On voit par ce qui suit que Fénelon attachait un sens plus sérieux à cette expression, ordinairement entendue au XVIIe siècle dans l'acception que lui donne Furetière.

4. « Tourner en dérision la Divinité. » Platon, dans sa *République*, l. III, a blâmé fort sévèrement Homère d'avoir donné aux dieux des passions dégradantes.

mère a fait « des dieux des hommes qui furent au siège de Troie, et qu'au contraire des dieux mêmes il en a fait des hommes[1] ». Il ajoute que « le législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur et la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité, au commencement de ses lois, par ces paroles : *Dieu dit : Que la lumière se fasse; et la lumière se fit. Que la terre se fasse; et la terre fut faite.* »

10° Il faut avouer qu'il y a parmi les anciens peu d'auteurs excellents, et que les modernes en ont quelques-uns dont les ouvrages sont précieux. Quand on ne lit point les anciens avec une avidité de savant, ni par le besoin de s'instruire de certains faits, on se borne par goût à un petit nombre de livres grecs et latins. Il y en a fort peu d'excellents, quoique ces deux nations aient cultivé si longtemps les lettres. Il ne faut donc pas s'étonner si notre siècle, qui ne fait que sortir de la barbarie, a peu de livres françois qui méritent d'être souvent relus avec un très grand plaisir. Il me seroit facile de nommer beaucoup d'anciens, comme Aristophane, Plaute, Sénèque le Tragique, Lucain, et Ovide même, dont on se passe volontiers[2]. Je nommerois aussi sans peine un nombre assez considérable d'auteurs modernes qu'on goûte et qu'on admire avec raison : mais je ne veux nommer personne, de peur de blesser la modestie de ceux que je nommerois, et de manquer aux autres en ne les nommant pas[3].

Il faut, d'un autre côté, considérer ce qui est à l'avantage des anciens. Outre qu'ils nous ont donné presque

1. *Traité du Sublime*, ch. VII.

2. « Dont on se passe volontiers. » Ces jugements peuvent sembler sévères à l'égard d'Aristophane et de Plaute, de Lucain et d'Ovide : on conçoit cependant que les obscénités d'Aristophane et de Plaute aient blessé la sage austérité de Fénelon, tandis que l'emphase de Lucain et l'esprit souvent prétentieux d'Ovide devaient rebuter son goût si juste, si délicat et si pur.

3. « En ne les nommant pas. » Réserve charmante; ce silence, ainsi motivé, était une aimable flatterie pour les contemporains. Parmi les écrivains alors vivants, le seul qui méritât d'être nommé ici, le seul que Fénelon pût opposer aux anciens, était Massillon. Les grands hommes qui ont illustré le siècle de Louis XIV étaient tous morts à cette époque.

tout ce que nous avons de meilleur, de plus il faut les estimer jusque dans les endroits qui ne sont pas exempts de défauts. Longin remarque « qu'il faut craindre la bassesse dans un discours si poli et si limé[1] ». Il ajoute que « le grand... est glissant et dangereux... Quoique j'aie remarqué, dit-il encore, plusieurs fautes dans Homère et dans tous les plus célèbres auteurs ; quoique je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins, j'estime, après tout,... qu'elles sont de petites négligences qui leur ont échappé, parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses... Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, est de n'être point repris ; mais le grand se fait admirer » Ce judicieux critique croit que c'est dans le déclin de l'âge qu'Homère a quelquefois un peu *sommeillé* par les longues narrations de l'*Odyssée ;* mais il ajoute que cet affoiblissement *est, après tout, la vieillesse d'Homère*[2]. En effet, certains traits négligés des grands peintres sont fort au-dessus des ouvrages les plus léchés[3] des peintres médiocres. Le censeur médiocre ne goûte point le sublime, il n'en est point saisi : il s'occupe bien plutôt d'un mot déplacé, ou d'une expression négligée ; il ne voit qu'à demi la beauté du plan général, l'ordre et la force qui règnent partout. J'aimerois autant le voir occupé de l'orthographe, des points interrogants[4] et des virgules. Je plains l'auteur qui est entre ses mains et à sa merci : *Barbarus has segetes*[5] ! Le censeur qui est grand dans sa censure se passionne pour ce qui est grand dans l'ouvrage : « Il *méprise,* selon l'expression de Longin, *une exacte et scrupuleuse délicatesse.* » Horace est de ce goût :

1. *Traité du Sublime,* ch. XXVII.
2. *Traité du Sublime,* ch. XVII.
3. « Des ouvrages les plus léchés. » « On dit qu'un tableau est bien léché, quand les couleurs sont seulement noyées et adoucies avec beaucoup de soin et de travail, mais sans y reconnoître cette hardiesse et franchise de pinceau qui n'appartient qu'aux grands maîtres. » (*Dictionnaire* de FURETIÈRE.)
4. « Points interrogants. » Points d'interrogation.
5. VIRG., *Eclog.* I, v. 71 :

Un barbare envahir ces superbes moissons · DEVOYE.

Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura[1].

De plus, la grossièreté difforme de la religion des anciens, et le défaut de vraie philosophie morale où ils étoient avant Socrate, doivent, en un certain sens, faire un grand honneur à l'antiquité. Homère a dû, sans doute, peindre ses dieux comme la religion les enseignoit au monde idolâtre en son temps : il devoit représenter les hommes selon les mœurs qui régnoient alors dans la Grèce et dans l'Asie Mineure. Blâmer Homère d'avoir peint fidèlement d'après nature, c'est reprocher à M. Mignard, à M. de Troy, à M. Rigaud[2], d'avoir fait des portraits ressemblants. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silène comme Apollon, Alecto comme Vénus, Thersite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la cour de notre temps avec les fraises[3] et les barbes des règnes passés? Ainsi, Homère ayant dû peindre avec vérité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grâce, la force, la vie, l'action et le sentiment qu'il a donnés à toutes ses peintures? Plus la religion étoit monstrueuse et ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images; plus les mœurs étoient grossières, plus il faut être touché de voir qu'il ait donné tant de force à ce qui est en soi si irrégulier, si absurde et si choquant. Que n'auroit-il point fait si on lui eût donné à

1. *De Arte poet.*, v. 351-353 :

Quand de beautés un poème étincelle,
Fermons les yeux sur de légers défauts :
Rien n'est parfait. . . . . J. Chénier.

2. Mignard (*Nicolas*), né à Troyes, en Champagne, vers 1608, mort à Avignon en 1668; — Troy (*François de*), né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730; — Rigaud (*Hyacinthe*), né à Perpignan en 1663, mort en 1743; tous trois grands peintres de portraits.

3. « Avec les fraises. » Les fraises étaient une espèce de collet plissé à plusieurs rangs; c'était une mode espagnole qui s'introduisit en France sous les derniers Valois : elle cessa d'être générale sous Louis XIII; cependant quelques vieillards s'obstinaient encore à porter la *fraise*.

Ma foi, je l'envoierois au diable *avec sa fraise*,

dit Lisette dans l'*École des maris*, en parlant de Sganarelle, qui était resté fidèle aux vieilles modes.

peindre un Socrate, un Aristide, un Timoléon, un Agis, un Cléomène, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc-Aurèle !

Diverses personnes sont dégoûtées de la frugalité[1] des mœurs qu'Homère dépeint. Mais, outre qu'il faut que le poète s'attache à la ressemblance pour cette antique simplicité, comme pour la grossièreté de la religion païenne, de plus rien n'est si aimable que cette vie des premiers hommes[2]. Ceux qui cultivent leur raison, et qui aiment la vertu, peuvent-ils comparer le luxe vain et ruineux qui est en notre temps la peste des mœurs et l'opprobre de la nation, avec l'heureuse et élégante simplicité que les anciens nous mettent devant nos yeux[3] ?

En lisant Virgile, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre :

> Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis,
> Qua niger humectat flaventia culta Galesus,
> Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
> Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
> Nec pecori opportuna seges. . . . . .
> . . . . . .

1. « Frugalité. » Ce mot, qui est à peu près synonyme de *sobriété*, n'est pas assez général; le mot propre serait *simplicité*, que Fénelon emploie dans le même alinéa.

2. « Rien n'est si aimable, etc. » On reconnaît ici l'auteur du *Télémaque*, le fondateur de la république idéale de Salente : cette aversion pour le luxe, cet amour excessif pour une simplicité de mœurs impossible dans nos sociétés modernes, a valu à Fénelon bien des railleries, surtout de la part de Voltaire, qui, avec ses cent mille livres de rente et ses goûts de grand seigneur, regrettait assez peu l'âge d'or, et se trouvait fort bien de *son siècle de fer*. Mais les exagérations de Fénelon prenaient leur source dans les sentiments les plus purs, dans un ardent amour de l'humanité. Il n'y a que les âmes aimantes qui se trompent ainsi, et Fénelon est du petit nombre de ceux que leurs erreurs mêmes ont rendus plus respectables.

3. « Devant nos yeux. » C'étaient ces naïvetés charmantes d'une âme honnête qui faisaient dire à Louis XIV, après sa première entrevue avec Fénelon : « Je viens de causer avec le plus bel esprit et le *plus chimérique* de mon royaume. » L'homme qui, pour satisfaire ses fantaisies ruineuses, écrasait la France d'impôts; qui, pour amener de l'eau à Versailles en dépit de la nature, faisait périr trente mille hommes dans des travaux qu'on ne put achever, cet homme, on le conçoit, devait peu goûter les *chimères* de Fénelon ; et il est permis de croire que ces prodigalités énormes et cette magnificence extravagante n'ont pas peu contribué à augmenter dans l'âme de Fénelon cette horreur du luxe, cet amour de la simplicité qu'il a souvent poussé trop loin.

Regum æquabat opes animis ; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma;
Et, quum tristis hiems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram Zephyrosque morantes[1].

Homère n'a-t-il pas dépeint avec grâce l'île de Calypso et les jardins d'Alcinoüs, sans y mettre ni marbre ni dorure[2] ? Les occupations de Nausicaa ne sont-elles pas plus estimables que le jeu et que les intrigues des femmes de

1. *Georg.*, IV, v. 125-138 :

Aux lieux où la Galèse, en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné;
C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure...
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ces lieux voyaient naître
Ses mains chargeaient sans frais une table champêtre;
Il cueillait le premier les roses du printemps,
Le premier de l'automne amassait les présents;
Et, lorsque autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisait encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînait les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe émondait les rameaux;
Et, du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenait les zéphirs et hâtait sa richesse. DELILLE.

2. « Ni marbre ni dorure. » M. Villemain a remarqué que, de tous les écrivains du XVIIe siècle, Fénelon est le seul, avec La Fontaine, qui ait montré dans ses ouvrages un sentiment passionné des beautés naturelles. Au siècle suivant, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ont peint admirablement les merveilles du monde physique. Les poètes de la fin du XVIIIe siècle ont eu cette prétention; mais ils l'ont assez mal justifiée. Saint-Lambert et Delille croyaient peindre la *nature;* ils n'ont su décrire que les parcs et les jardins. Joseph Chénier, dans son *Épître à Delille*, lui reproche de ne chanter jamais qu'une nature artificielle et des beautés factices.

Virgile en de riants vallons
A célébré l'agriculture;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observez la nature.
Soyez toujours l'homme des champs
Suivant la cour, suivant la ville.
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marly,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilly.

notre temps[1]? Nos pères en auroient rougi; et on ose mépriser Homère pour n'avoir pas peint par avance ces mœurs monstrueuses, pendant que le monde étoit encore assez heureux pour les ignorer !

Virgile, qui voyoit de près toute la magnificence de Rome, a tourné en grâce et en ornement de son poème la pauvreté du roi Evandre :

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes : « Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo, rebusque veni non asper egenis. »
Dixit, et angusti subter fastigia tecti
Ingentem Ænean duxit, stratisque locavit
Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ[2].

La honteuse lâcheté de nos mœurs nous empêche de

1. « Les occupations de Nausicaa, etc. » Homère, *Odyssée,* chant VI. — Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, va laver elle-même ses vêtements avec ses compagnes. « Quand ils furent bien nettoyés, elles les étendirent avec ordre sur les cailloux du rivage, qui avoient été battus et polis par les vagues de la mer. Elles se baignent et se parfument ensuite, et dînent sur les bords du fleuve. Le repas fini, Nausicaa et ses compagnes quittent leurs écharpes pour jouer, en se poussant une balle les unes aux autres. » (Trad. de Fénelon.)

2. *Æneid.*, VIII, v. 359-368. — « Virgile achève le contraste des anciens monuments de Rome par la peinture de la demeure pauvre et simple du bon roi Évandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais :

« Pendant ces entretiens, ils s'approchaient de l'humble toit d'Évandre ; « ils voyaient çà et là des troupeaux de bœufs errer dans le lieu où est main- « tenant le magnifique quartier des Carènes, et ils les entendaient mugir dans « la place où l'on harangua depuis le peuple romain. Dès qu'ils furent arrivés « à la petite maison d'Evandre : « Voici, lui dit ce prince, la porte par où Al- « cide victorieux est entré ; voici le royal palais qui l'a reçu. Mon hôte, osez « comme lui mépriser les richesses : montrez-vous, comme lui, digne fils « d'un dieu, et approchez sans répugnance de notre pauvre demeure. » Il « dit, et il introduit le roi des Troyens sous son humble toit. Il le place sur « un lit de feuillage couvert de la peau d'un ours de Libye. »

« On voit qu'ici Virgile est pénétré de la simplicité des mœurs arcadiennes, et que c'est avec plaisir qu'il fait mugir les troupeaux d'Évandre dans le *Forum Romanum,* et qu'il les fait paître dans le superbe quartier des Carènes, ainsi appelé parce que Pompée y avait fait bâtir un palais orné de proues de vaisseaux en bronze. Ce contraste est du plus agréable effet. » (Bernardin de Saint-Pierre, Préambule de l'*Arcadie.*)

lever les yeux pour admirer[1] le sublime de ces paroles : *Aude, hospes, contemnere opes.*

Le Titien, qui a excellé pour le paysage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruisseau, des montagnes escarpées et des lointains qui s'enfuient[2] dans l'horizon : il se garde bien de peindre un riche parterre avec des jets d'eau et des bassins de marbre[3]. Tout de même Virgile ne peint point des sénateurs fastueux et occupés d'intrigues criminelles; mais il représente un laboureur innocent et heureux dans sa vie rustique :

> Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes;
> Et, quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
> Ecce supercilio clivosi tramitis undam
> Elicit? illa cadens raucum per lævia murmur
> Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva[4].

Virgile va même jusqu'à comparer ensemble une vie libre, paisible et champêtre, avec les voluptés mêlées de

1. « Lever les yeux pour admirer. » C'est l'expression latine *suspicere.*

2. « Des lointains qui s'enfuient. » Expression qui fait image.

3. « Des jets d'eau et des bassins de marbre. » Remarquez ce détail, et plus haut : *Homère a peint avec grâce les jardins d'Alcinoüs sans y mettre ni marbre ni dorure.* « On ne peut s'empêcher de croire que Fénelon songeait ici aux pompeux jardins de Versailles et de Marly. Dans le *Parallèle des anciens et des modernes,* Perrault mène ses personnages dans les jardins de Versailles, et *l'abbé,* défenseur des modernes, à la vue de ces merveilles, s'écrie : « En considérant les jets d'eau de ce parterre, qu'on peut appeler des fleuves jaillissants, j'ai bien de la peine à ne pas demander si les anciens ont eu rien de semblable. » Le *président,* partisan des anciens, qui a souvent raison, apparemment parce que Perrault voulait qu'il eût toujours tort, lui répond : « Nous ne disons pas qu'ils ayent eu des fontaines aussi magnifiques que celles-cy ; ils aimoient mieux, pour l'ordinaire, voir tomber l'eau de haut en bas, selon son inclination naturelle, ce qui peut-être n'a pas moins de grâce que ces jets violents et forcés, qui fatiguent les yeux et l'imagination par leur contrainte continuelle. — *L'abbe :* Quand on a des eaux qui jaillissent, il est aisé d'en avoir qui tombent de haut en bas. » Le président, atterré sans doute par cette objection, ne trouve rien à répliquer, et passe à autre chose.

4. *Georg.,* I, v. 106-110 :

> . . . D'un fleuve coupé par de nombreux canaux
> [Il] Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
> Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
> Aussitôt je le vois, par une douce pente,
> Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
> Un docile ruisseau qui, sur un lit pierreux,
> Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
> Des champs désaltérés ranime la verdure. DELILLE.

trouble dont on jouit dans les grandes fortunes. Il n'imagine rien d'heureux qu'une sage médiocrité, où les hommes seroient à l'abri de l'envie pour les prospérités, et de la compassion pour les misères d'autrui :

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit; nec ferrea jura[1], etc.

Horace fuyoit les délices et la magnificence de Rome pour s'enfoncer dans la solitude.

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes, strepitumque Romæ[2].

. . . . . Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum[3].

Quand les poètes veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduisent loin des grandes villes; ils leur font oublier le luxe de leur siècle, ils les ramènent à l'âge d'or; ils représentent des bergers dansant sur l'herbe fleurie à l'ombre d'un bocage, dans une saison délicieuse, plutôt que des cours agitées, et des grands qui sont malheureux par leur grandeur même :

1. *Georg.*, II, v. 494-500 : « Les faisceaux consulaires, la pourpre royale, n'ont point de charme pour lui; les tableaux de la misère ne viennent point émouvoir et attrister son cœur, ni l'aspect de la richesse exciter son envie. Il recueille les fruits que lui donnent d'eux-mêmes ses arbres et ses champs. » L'expression dont se sert Fénelon pour traduire le *doluit miserans inopem* est inexacte : *il est à l'abri de la compassion pour les misères d'autrui.* Elle justifierait une accusation qu'on n'a pas craint de lancer contre Virgile, ou plutôt contre toute l'antiquité : Voyez, a-t-on dit, le tendre Virgile lui-même fait l'éloge de l'égoïsme; son sage ne s'émeut pas sur les malheurs d'autrui. » Mais il n'y a rien de cela dans Virgile : il dit simplement que l'habitant des campagnes n'a point sous les yeux le tableau affligeant de l'indigence.

2. Lib. III, *Od.* XXIII, v. 11, édit. classiq. de M. de Wailly : « Laisse admirer à d'autres l'opulence, la fumée, les magnificences, le bruit de Rome. » — « Adieu, dit Jean-Jacques, adieu, Paris : ville de bruit, de fumée et de boue. »

3. Lib. I, *Ep.* VII, v. 43 : « Rome, la ville souveraine, ne me plaît plus; j'aime les solitudes de Tibur, et la douce Tarente. »

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, plaisante[1] solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-les désormais de mon contentement[2].

Rien ne marque tant une nation gâtée que ce luxe dédaigneux qui rejette la frugalité des anciens. C'est cette dépravation qui renversa Rome. « Insuevit, dit Salluste, amare, potare ; signa, tabulas pictas, vasa cælata mirari... Divitiæ honori esse cœpere ;... hebescere virtus, paupertas probro haberi... Domos, atque villas,... in urbium modum exædificatas... A privatis compluribus subversos montes, maria constrata esse, quibus mihi ludibrio videntur fuisse divitiæ... Vescendi causa, terra marique omnia exquirere[3]. » J'aime cent fois mieux la pauvre Ithaque d'Ulysse qu'une ville brillante par une si odieuse magnificence. Heureux les hommes s'ils se contentoient des plaisirs qui ne coûtent ni crime ni ruine ! C'est notre folle et cruelle vanité, et non pas la noble simplicité des anciens, qu'il faut corriger.

Je ne crois point (et c'est peut-être ma faute) ce que divers savants ont cru : ils disent qu'Homère a mis dans

1. « Plaisante. » Ce mot se prenait dans le sens d'*aimable, agréable, qui plaît*.

Adieu, plaisant pays de France,

dit Marie Stuart dans ses adieux au pays qu'elle ne devait plus revoir.

2. Racan, *Stances*. — Le charme de la solitude respire encore mieux dans ces vers que Ducis écrivit à la Trappe au-dessous d'un portrait de saint Bernard :

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe !
Ce n'est plus pour ma tombe
Qu'un vain bruit dans les airs;
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs des déserts.

3. *Bell. Catil.*, 11, 12, 13 : « Alors commença l'habitude de faire l'amour et de boire : on se passionna pour des statues, des tableaux, des vases ciselés... Les richesses commencèrent à être en honneur, la vertu perdit son influence, la pauvreté devint un opprobre... A Rome et dans les campagnes, des maisons qu'on prendrait pour des villes... Des montagnes aplanies, des mers couvertes de constructions par maints particuliers qui semblaient se jouer de leurs trésors... Pour leur table, la terre et la mer étaient mises à contribution. » (Trad. de Durozoir.)

ses poèmes la plus profonde politique, la plus pure morale[1] et la plus sublime théologie. Je n'y aperçois point ces merveilles ; mais j'y remarque un but d'instruction utile pour les Grecs, qu'il vouloit voir toujours unis, et supérieurs aux Asiatiques. Il montre que la colère d'Achille contre Agamemnon a causé plus de malheurs à la Grèce que les armes des Troyens.

> Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
> Seditione, dolis, scelere atque libidine et ira
> Iliacos intra muros peccatur et extra[2].

En vain les platoniciens du Bas-Empire, qui imposoient à Julien[3], ont imaginé des allégories et de profonds mystères dans les divinités qu'Homère dépeint. Ces mystères sont chimériques : l'Écriture, les Pères qui ont réfuté l'idolâtrie, l'évidence même du fait, montrent une religion extravagante et monstrueuse. Mais Homère ne l'a pas faite, il l'a trouvée ; il n'a pu la changer, il l'a ornée ; il a caché dans son ouvrage un grand art, il a mis un ordre qui excite sans cesse la curiosité du lecteur ; il a peint avec naïveté, grâce, force, majesté, passion : que veut-on de plus ?

Il est naturel que les modernes, qui ont beaucoup d'élégance et de tours ingénieux[4], se flattent de surpasser les

1. « La plus pure morale. » Horace l'affirme ; mais Horace n'était pas très exigeant à cet égard.

> Qui, quid sit pulchram, quid turpe, quid utile, quid non.
> Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit. Lib. I, *Ep.* II, v. 3, 4.

2. Lib. I, *Ep.* II, v. 14-16 :

> Des fautes de leurs rois les Grecs portent la peine :
> Sous les tentes des Grecs, dans les murs d'Ilion,
> Règnent le fol amour et sa sédition. DARU.

3. « Les platoniciens du Bas-Empire qui *imposoient à Julien*. — « Le génie entreprenant de Julien ne pouvait se renfermer dans les bornes des anciennes opinions qu'il prétendait rétablir ; et, retenu par une imitation superstitieuse du passé, il était emporté cependant par les idées nouvelles qui dominaient son siècle. Homère est pour lui comme la Bible pour nos prédicateurs ; il y prend des préceptes de charité ; il refait avec la morale chrétienne les fables sensuelles du polythéisme, et cache des idées nouvelles sous des mots antiques. En même temps il affecte de regarder le paganisme de son temps comme une corruption du véritable paganisme qu'il cherche dans la plus obscure antiquité. » (VILLEMAIN, *Fragments*.)

4. « Qui ont beaucoup d'élégance et de tours ingénieux. » Et plus loin

anciens[1], qui n'ont que la simple nature. Mais je demande la permission de faire ici une espèce d'apologue. Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme *gothique*[2], et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage ; les pièces nécessaires pour le soutenir ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions : tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage ; on n'y voit ni hardiesse ni caprice qui impose aux yeux ; les proportions sont si justes, que rien ne paroît fort grand, quoique tout le soit ; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecte gothique élève sur des piliers très minces une

nous trouvons : *les plus excellents auteurs de nos jours.* Or les plus excellents auteurs mêlés à cette querelle étaient Lamotte, Fontenelle et leurs imitateurs, gens de beaucoup d'esprit, fort ingénieux, mais pleins d'affectation et de mauvais goût. On pourra trouver que Fénelon les flatte beaucoup en comparant leur manière froide et compassée aux capricieuses et charmantes fantaisies de l'architecture gothique.

1. « Se flattent de surpasser les anciens. » Si les partisans des modernes avaient opposé aux anciens les grands écrivains du siècle de Louis XIV, aux tragiques grecs Corneille et Racine, aux comiques d'Athènes et de Rome Molière, à Démosthènes Bossuet et Pascal, etc., leur cause eût été meilleure. Mais, malheureusement pour eux, tout ce qu'il y avait encore de grands écrivains, lorsque la querelle commença, prit parti pour les anciens : Perrault, Fontenelle et Lamotte n'allèrent point chercher dans le camp opposé de dignes rivaux à opposer aux anciens, ce qui eût été plus adroit : ils se citèrent en exemples les uns les autres : c'est ce qui les perdit. Voici ce que La Bruyère pensait de cette querelle : « Un auteur moderne (*il est probable que La Bruyère désigne ici Perrault*) prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier, et l'exemple de ses ouvrages. Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits, il les cite ; et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse. »

2. « Qu'on nomme gothique. » Fénelon, comme tous ses contemporains, montre peu d'estime pour l'architecture gothique, beaucoup mieux appréciée de nos jours : c'était le préjugé du temps. Lorsque Perrault parle d'architecture, ce ne sont pas nos admirables cathédrales qu'il oppose au Parthénon, mais Versailles et les autres résidences royales, ou, ce qui est plus raisonnable, la façade du Louvre (ouvrage du frère de Perrault) : il est vrai qu'il en fait un éloge assez bizarre : « Cette façade, dit-il, a été construite avec une *propreté* et une magnificence sans égale. »

voûte immense qui monte jusqu'aux nues ; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles ; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes ; la pierre semble découpée comme du carton ; tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité grecque ? Changez seulement les noms, mettez les poètes et les orateurs en la place des architectes[1] : Lucain devoit naturellement croire qu'il étoit plus grand que Virgile[2]; Sénèque le Tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle, Le Tasse a pu espérer de laisser derrière lui Virgile et Homère[3]. Ces auteurs se seroient trompés en pensant ainsi : les plus excellents auteurs de nos jours doivent craindre de se tromper de même.

Je n'ai garde de vouloir juger en parlant ainsi ; je propose seulement aux hommes qui ornent notre siècle de ne mépriser point ceux que tant de siècles ont admirés. Je ne vante point les anciens comme des modèles sans imperfection ; je ne veux point ôter à personne l'espérance de les vaincre, je souhaite au contraire de voir les modernes victorieux par l'étude des anciens mêmes qu'ils auront vaincus. Mais je croirais m'égarer au delà de mes bornes, si je me mêlois de juger jamais pour le prix entre les combattants.

1. « Changez seulement les noms, etc. » Nous retrouverons cette comparaison dans le discours de Fénelon à l'Académie. — « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture : on a entièrement abandonné l'ordre gothique, *que la barbarie avoit introduit* pour les palais et pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne sauroit, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation. » (La Bruyère, *des Ouvrages de l'esprit.*)

2. « Qu'il étoit plus grand que Virgile. » C'était en effet l'opinion de Lucain. On sait que, comparant ses premiers ouvrages avec le *Culex* de Virgile, il s'écriait dédaigneusement : « Me reste-t-il beaucoup à faire pour égaler le Moucheron ? » *Quantum mihi restat ad Culicem?*

3. « Le Tasse a pu espérer, etc. » Il paraît que Fénelon partageait les préventions de Boileau à l'égard du Tasse. Quelque jugement que l'on porte sur Lucain et sur le Tasse, on doit convenir que Fénelon leur fait tort en les mettant ici de compagnie avec Sénèque le Tragique.

Non nostrum inter vos tantas componere lites :
Et vitula tu dignus, et hic[1]...

Vous m'avez pressé, Monsieur, de dire ma pensée. J'ai moins consulté mes forces que mon zèle pour la compagnie. J'ai peut-être trop dit, quoiqué je n'aie prétendu dire aucun mot qui me rende partial[2]. Il est temps de me taire :

Phæbus volentem prælia me loqui
Victas et urbes, increpuit lyra,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem[3].

Je suis pour toujours, avec une estime sincère et parfaite, Monsieur, etc.

1. Virg., *Eclog.* III, v. 103, 109 :

Il ne m'appartient pas de nommer le vainqueur,
J'offre à tous deux le prix.

2. « Aucun mot qui me rende partial, » qui me range dans un parti ou dans un autre : cette tournure n'est pas très régulière.

3. Horat., IV, *Od.* XIV, v. 1-4 : « Je voulais chanter les combats et les cités vaincues : mais Phœbus, me touchant de sa lyre, m'avertit de ne point risquer mon frêle navire sur la mer Tyrrhénienne. »

FIN DE LA LETTRE
SUR LES OCCUPATIONS DE L'ACADÉMIE

LETTRES
DE LAMOTTE ET DE FÉNELON
SUR HOMÈRE ET SUR LES ANCIENS

AVERTISSEMENT DU NOUVEL ÉDITEUR

La lettre sur les occupations de l'Académie était adressée à M. Dacier, partisan fanatique des anciens : les lettres suivantes ont été écrites vers la même époque à un défenseur des modernes, à Lamotte. On reconnaîtra avec plaisir dans ces lettres toutes confidentielles les mêmes opinions que dans l'ouvrage précédent, destiné à être lu à l'Académie. Fénelon convient avec franchise des défauts des anciens, il loue avec enthousiasme leurs merveilleuses beautés; avec Lamotte comme avec Dacier, il reste ce qu'il fut toujours, impartial et vrai.

Nous joignons à ces lettres celles de Lamotte; elles sont nécessaires pour l'intelligence des lettres de Fénelon; d'ailleurs elles sont écrites dans une prose facile et spirituelle, et sont pleines de ce touchant enthousiasme que Fénelon inspirait naturellement à tous ceux qui l'approchaient. Dix de ces lettres furent publiées par Lamotte lui-même en 1715, après la mort de Fénelon : elles faisaient partie de sa réponse à Mme Dacier intitulée : *Réflexions sur la critique*. La quatrième fut publiée pour la première fois en 1739, par l'abbé Trublet[1].

1. *Nicolas-Charles-Joseph* TRUBLET, littérateur médiocre, né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770. Il a publié, entre autres ouvrages, *des Essais de littérature et de morale*, en 1 vol. in-12. Ce livre n'est pas sans mérite, quoiqu'il soit maintenant presque oublié. Trublet devra son immortalité aux vers suivants de Voltaire, bien plus qu'à ses propres ouvrages :

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage :
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire.

LETTRES
SUR HOMÈRE ET SUR LES ANCIENS

I. — De Lamotte.

Monseigneur,

Je viens de voir entre les mains de M. l'abbé Dubois[1] un extrait d'une de vos lettres où vous daignez vous souvenir de

1. Depuis cardinal et ministre sous le régent. Comment des lettres de Fénelon avaient-elles pu s'égarer jusque dans les mains de Dubois? Il est vrai que Fénelon était alors consulté par le duc d'Orléans, depuis régent, sur des questions de philosophie religieuse : ce prince l'estimait beaucoup, malgré l'extrême différence de leurs caractères. Dubois, confident intime du régent, a pu se trouver ainsi en relation forcée avec Fénelon. Saint-Simon a fait de Dubois un portrait peu flatteur, mais malheureusement fort exact : « C'étoit un petit homme maigre, effilé, chafoin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui étoit en plein ce qu'en mauvais françois on appelle un *sacre,* mais qui ne se peut guère nommer autrement. Tous les vices combattoient en lui à qui en demeureroit le maître. Ils y faisoient un bruit et un combat continuel entre eux. L'avarice, la débauche, l'ambition, étoient ses dieux ; la perfidie, la flatterie, les servages, ses moyens ; l'impiété parfaite, son repos ; et l'opinion que la probité et l'honnêteté sont des chimères dont on se pare. et qui n'ont de réalité dans personne, son principe, en conséquence duquel tous moyens lui étoient bons. Il excelloit en basses intrigues, il en vivoit, il ne pouvoit s'en passer, mais toujours avec un but où toutes ses démarches tendoient, avec une patience qui n'avoit de terme que le succès, ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que, cheminant ainsi dans la profondeur des ténèbres, il ne vît jour à mieux en ouvrant un autre boyau. Il passoit ainsi sa vie dans les sapes. Le mensonge le plus hardi lui étoit tourné en nature avec un air simple, droit, sincère, souvent honteux. Il auroit parlé avec grâce et facilité, si dans le dessein de pénétrer les autres en parlant, la crainte de s'avancer plus qu'il ne vouloit ne l'avoit accoutumé à un bégaiement factice qui le déparoit, et qui, redoublé quand il fut arrivé à se mêler de choses importantes, devint insupportable et quelquefois inintelligible. Sans ses contours et le peu de naturel qui perçoit malgré ses soins, sa conversation auroit été aimable. Il avoit de l'esprit, assez de lettres, d'histoire et de lecture, beaucoup de monde, force envie de plaire et de s'insinuer, mais tout cela gâté par une fumée de fausseté qui sortoit malgré lui de tous ses pores et jusque de sa gaieté, qui attristoit par là. Méchant d'ailleurs avec réflexion et par nature, et par raisonnement traître et ingrat, maître expert aux compositions des plus grandes noirceurs, effronté à faire peur étant pris sur le fait ; désirant tout, enviant tout, et voulant toutes les dépouilles. On connut après, dès qu'il osa ne plus se contraindre, à quel point il étoit intéressé, débauché, inconséquent, ignorant en toute affaire, passionné toujours, emporté, blasphémateur et fou, et jusqu'à quel point il méprisa publiquement son maître et l'État, le monde sans exception et les affaires, pour les sacrifier à soi tous et toutes, à son crédit, à sa puissance, à son autorité absolue, à sa grandeur, à son avarice, à ses frayeurs, à ses vengeances. » (Chap. xv, édit. in-8° de 1829.) C'est ce respectable personnage qui succéda à Fénelon comme archevêque de Cambrai.

moi : elle m'a donné une joye excessive ; et je vous avoue franchement qu'elle a été jusqu'à l'orgueil. Le moyen de s'en défendre, quand on reçoit quelque louange d'un homme aussi louable et autant loué que vous l'êtes ? Je n'en suis revenu, Monseigneur, qu'en me disant à moi-même que vous aviez voulu me donner des leçons sous l'apparence d'éloges [1], et qu'il n'y avoit là que de quoi m'encourager. C'en est encore trop de votre part, Monseigneur, et je vous en remercie avec autant de reconnoissance que d'envie d'en profiter. Je me proposerai toujours votre suffrage dans ma conduite et dans mes écrits, comme la plus précieuse récompense où je puisse aspirer. J'ai grand regret à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et que je n'ai pas reçue ; je ne puis cependant m'en tenir malheureux, puisque cet accident m'a attiré de votre part une nouvelle attention dont je connois tout le prix. De grâce, Monseigneur, continuez-moi des bontés qui me sont devenues nécessaires depuis que je les éprouve.

Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect et le plus parfait dévouement,

Votre très humble, etc., Lamotte.

A Paris, ce 18 août 1713.

II. — De Fénelon.

Les paroles qu'on vous a lues, Monsieur, ne sont point des compliments ; c'est mon cœur qui a parlé. Il s'ouvriroit encore davantage avec un grand plaisir, si j'étois à portée de vous entretenir librement. Vous pouvez faire de plus en plus honneur à la poésie françoise par vos ouvrages ; mais cette poésie, si je ne me trompe, auroit encore besoin de certaines choses, faute desquelles elle est un peu gênée, et elle n'a pas toute l'harmonie des vers grecs et latins [2]. Je n'oserois décider là-dessus ; mais je m'imagine que si je vous proposois mes doutes dans une conversation, vous développeriez ce que je ne pourrois démêler qu'à demi. On m'a dit que vous allez donner au public une traduction d'Homère en vers françois. Je serai charmé de voir un si grand poète parler notre langue.

1. « Des leçons sous l'apparence d'éloges. » C'est ce que Fénelon va faire encore dans la lettre suivante.

2. Plusieurs passages de ces lettres sont la répétition des jugements exprimés dans la *Lettre sur les occupations de l'Académie*. Voyez plus haut.

Je ne doute point ni de la fidélité de la version, ni de la magnificence des vers. Notre siècle vous aura obligation de lui faire connoître la simplicité des mœurs antiques et la naïveté avec laquelle sont exprimées les passions dans cette espèce de tableau. Cette entreprise est digne de vous; mais comme vous êtes capable d'atteindre à ce qui est original, j'aurois souhaité que vous eussiez fait un poème nouveau, où vous auriez mêlé de grandes leçons avec de fortes peintures. J'aimerois mieux vous voir un nouvel Homère que la postérité traduiroit, que de vous voir le traducteur d'Homère même. Vous voyez que je pense hautement pour vous : c'est ce qui vous convient[1]. Jugez par là, s'il vous plaît, de la grande estime, du goût et de l'inclination très forte avec laquelle je veux être parfaitement tout à vous, Monsieur, pour toute ma vie,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray, ce 9 septembre 1713.

III. — DE LAMOTTE.

MONSEIGNEUR,

C'en est fait, je compte sur votre bienveillance, et je l'ai sentie parfaitement dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ainsi, Monseigneur, vous essuyerez, s'il vous plaît, toute ma sincérité. Je ferois scrupule de vous déguiser le moins du monde mes sentiments. On vous a dit que j'allois donner une traduction de l'*Iliade* en vers françois, et

1. « Je ne doute point, etc. » Tout ce passage est charmant : les conseils y sont adroitement déguisés sous les compliments. Fénelon a appris que Lamotte va publier une traduction de l'*Iliade*, traduction *abrégée*, sèche, prétentieuse, enfin telle que Lamotte pouvait la faire, *impar congressus Achilli*. On croirait presque que Fénelon cherche à détourner Lamotte de sa téméraire entreprise; les qualités qu'il *espère* trouver dans cette traduction sont précisément celles qui manquent au traducteur. 1° Cette traduction sera *fidèle :* — dans la traduction de Lamotte, l'*Iliade* sera réduite à douze chants; 2° les vers doivent être *magnifiques :* — Lamotte ne peut faire que des vers sans couleur et sans harmonie; 3° enfin cette version doit reproduire exactement *la simplicité des mœurs antiques, la naïveté des passions*, etc. : toutes choses que la délicatesse de Lamotte ne saurait supporter. Enfin, après ces louanges bien faites pour décourager le traducteur, Fénelon paraît l'engager poliment à faire autre chose, *un poème nouveau*, une œuvre originale, dont Homère au moins n'aurait pas à souffrir. Lamotte avoue ingénument, dans la lettre suivante, qu'on ne trouvera pas dans son ouvrage ce que Fénelon comptait y rencontrer; mais il ne paraît pas s'inquiéter autrement des conseils détournés de Fénelon, et se contente d'affirmer qu'à l'Académie, où il a déjà récité cinq ou six livres, on l'a félicité *d'un air bien sincère*.

vous vous attendiez, ce me semble, à beaucoup de fidélité : mais, je vous l'avoue ingénuement, je n'ai pas cru qu'une traduction fidelle de l'*Iliade* pût être agréable en françois. J'ai trouvé partout, du moins par rapport à notre temps, de grands défauts joints à de grandes beautés ; ainsi je m'en suis tenu à une imitation très libre, et j'ai osé même quelquefois être tout à fait original. Je ne crois pas cependant avoir altéré le sens du poème ; et quoique je l'aye fort abrégé, j'ai prétendu rendre toute l'action, tous les sentiments, tous les caractères. Sans vouloir vous prévenir, Monseigneur, il y a un préjugé assez favorable pour moi : c'est qu'aux assemblées publiques de l'Académie françoise, j'en ai déjà récité cinq ou six livres, dont quelques-uns de ceux qui connoissent le mieux le poème original m'ont félicité d'un air bien sincère : ils m'ont loué même de fidélité dans mes imitations les plus hardies, soit que, n'ayant pas présent le détail de l'*Iliade*, ils crussent le retrouver dans mes vers, soit qu'ils comptassent pour fidélité les licences mêmes que j'ai prises pour tâcher de rendre ce poème aussi agréable en françois qu'il peut l'être en grec. Je ne m'étends pas davantage, Monseigneur, parce qu'on imprime actuellement l'ouvrage. Vous jugerez bientôt de la conduite que j'y ai tenue, et de mes raisons bonnes ou mauvaises, dont je rends compte dans une assez longue préface. Condamnez, approuvez, Monseigneur : tout m'est égal, puisque je suis sûr de la bienveillance. Permettez-moi de vous demander vos vues sur la poésie françoise ; j'y sens bien quelques défauts, et surtout, dans nos vers alexandrins, une monotonie un peu fatigante ; mais je n'en entrevois pas les remèdes, et je vous serai très obligé si vous daignez me communiquer là-dessus quelques-unes de vos lumières.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc., LAMOTTE.

A Paris, ce 14 décembre 1713.

IV. — DE FÉNELON.

Je reçois, Monsieur, dans ce moment, votre *Iliade*. Avant que de l'ouvrir, j'y vois quel est votre cœur pour moi, et le mien en est fort touché. Mais il me tarde d'y voir aussi une poésie qui fasse honneur à notre nation et à notre langue.

J'attends de la préface une critique au-dessus de tout préjugé, et du poème l'accord du parti des modernes avec celui des anciens[1]. J'espère que vous ferez admirer Homère par tout le parti des modernes, et que celui des anciens le trouvera avec tous ses charmes dans votre ouvrage. Je dirai avec joie : *proxima Phœbi versibus ille facit.*

Je suis, avec l'estime la plus parfaite, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray, ce 16 janvier 1714.

V. — DE FÉNELON.

Je viens de vous lire, Monsieur, avec un vrai plaisir. L'inclination très forte dont je suis prévenu pour l'auteur de la nouvelle *Iliade* m'a mis en défiance contre moi-même. J'ai craint d'être partial en votre faveur, et je me suis livré à une critique scrupuleuse contre vous : mais j'ai été contraint de vous reconnoître tout entier[2] dans un genre de poésie presque nouveau à votre égard[3]. Je ne puis néanmoins vous dissimuler ce que j'ai senti. Ma remarque tombe sur notre versification, et nullement sur votre personne. C'est que les vers de nos odes, où les rimes sont entrelacées, ont une variété, une grâce et une harmonie que nos vers héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. Le latin a une infinité d'inversions et de cadences. Au contraire, le françois n'admet presque aucune inversion de phrase; il procède toujours méthodiquement par un nominatif, par un verbe, et par son régime. La rime gêne plus qu'elle n'orne les vers. Elle les charge d'épithètes ; elle rend souvent la diction forcée et pleine d'une vaine parure. En allongeant les discours, elle les affoiblit[4]. Souvent on a recours à un vers

1. « Avec celui des anciens. » La publication de cette traduction eut un effet contraire à celui que Fénelon espérait : la querelle ne fit que s'envenimer.

2. « J'ai été contraint de vous reconnoître tout entier. » En effet, on reconnaît fort peu Homère et beaucoup trop Lamotte dans cette malheureuse traduction. Cet éloge n'a rien de bien compromettant.

3. « Genre de poésie presque nouveau à votre égard. » Expression un peu obscure : Fénelon veut dire sans doute que Lamotte ne s'était pas encore essayé dans la poésie épique.

4. « Les vers de nos odes, etc. » Toutes ces idées ont déjà été développées par Fénelon (voy. ci-dessus), quelquefois dans les mêmes termes et avec plus d'étendue.

inutile pour en amener un bon. Il faut avouer que la sévérité de nos règles a rendu notre versification presque impossible. Les grands vers sont presque toujours ou languissants ou raboteux. J'avoue ma mauvaise délicatesse ; ce que je fais ici est plutôt ma confession que la censure des vers françois. Je dois me condamner quand je critique ce qu'il y a de meilleur.

La poésie lyrique est, ce me semble, celle qui a le plus de grâce dans notre langue[1]. Vous devez approuver qu'on la vante, car elle vous fait grand honneur[2]

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium,
Romanæ fidicen lyræ ;
Quod spiro, et placeo (si placeo), tuum est[3].

Mais passons de la versification françoise à votre nouveau poème. On vous reproche d'avoir trop d'esprit[4]. On dit qu'Ho-

1. « Le plus de grâce dans notre langue. » Et c'est cependant, de tous les genres de poésie, celui où la versification a le moins de liberté.

2. « Elle vous fait grand honneur. » O Philinte, quel excès d'indulgence! Encore le sonnet d'Oronte vaut-il mieux que la plupart des odes de Lamotte... Voici une des strophes de l'ode intitulée l'*Ombre d'Homère*. Cette ode précédait la traduction de l'*Iliade*. « Tu m'entends, » dit à Lamotte l'ombre d'Homère,

« Tu m'entends : Pluton me rappelle. »
L'ombre disparoît à ces mots.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Peignons les dieux et les héros.
Je vois au sein de la nature
L'idée invariable et sûre
De l'utile beau, du parfait.
Homère m'a laissé sa muse,
Et (si mon orgueil ne m'abuse,
Je vais faire ce qu'il eût fait.

3. Horat., IV, *Od.* II, v. 21-24, édit. classiq. de M. A. de Wailly : « Melpomène, si chacun en passant me désigne du doigt comme le maître de la lyre romaine, c'est à toi que je dois cet honneur : c'est par toi que je respire, que je plais (si je puis me flatter de plaire). » De tout cela Lamotte ne pouvait guère prendre pour lui avec quelque justice que la parenthèse modeste, *si placeo*.

4. « On vous reproche, etc. » Quoique Fénelon semble se récuser, on voit qu'il saisissait très bien tous les défauts de la nouvelle *Iliade* : il les indique tous dans les lignes suivantes. La vérité est au fond de toutes ces formules de politesse, mais elle y est un peu voilée : il paraît même, par la réponse de Lamotte, que le traducteur n'avait senti que les éloges, sans apercevoir les critiques ; il se borne à se féliciter de l'*approbation* que Fénelon veut bien lui accorder. Le bon archevêque, craignant de blesser son correspondant, manque un peu de franchise : on reconnaît là cette extrême envie de plaire que Saint-Simon lui reproche si aigrement et à plusieurs reprises : « Jamais

mère en montroit beaucoup moins. On vous accuse de briller sans cesse par des traits vifs et ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'auteurs vous envient; ne l'a pas qui veut. Votre parti conclut de cette accusation que vous avez surpassé le poète grec.

Nescio quid majus nascitur Iliade[1].

On dit que vous avez corrigé les endroits où il sommeille. Pour moi, qui entends de loin les cris des combattants, je me borne à dire :

Non nostrum inter vos tantas componere lites,
Et vitula tu dignus, et hic[2].

Cette guerre civile du Parnasse ne m'alarme point. L'émulation peut produire d'heureux efforts, pourvu qu'on n'aille point jusqu'à mépriser le goût des anciens sur l'imitation de la simple nature, sur l'observation inviolable des divers caractères, sur l'harmonie[3] et sur le sentiment, qui est l'âme

homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître. » Mais quel homme a jamais dit sans ménagement la vérité à un auteur qui le consultait? Alceste lui-même n'y met-il pas bien des façons? Voyez la correspondance de Voltaire : si l'on en croyait quelques-unes de ses lettres, le XVIIIe siècle, qu'il appelle ailleurs l'*égout des siècles*, aurait réuni à lui seul autant de génies que tous les siècles ensemble : Voltaire y compare sans façon Duclos à Salluste, Diderot à Platon, Saurin et La Harpe à Sophocle et à Corneille. Voici ce qu'il dit de sa correspondance avec le roi de Prusse : « Il me traitait d'*homme divin*, je le traitais de *Salomon;* les épithètes ne nous coûtaient rien. » Il est vrai que l'on est disposé à être beaucoup plus exigeant avec Fénelon qu'avec Voltaire.

1. PROPERT., II, *Eleg.* XXV, v. 66 : « Il va naître quelque chose de plus grand encore que l'*Iliade*. »

2. VIRG., *Eclog.* III, v. 108-109 . « Il ne m'appartient pas de prononcer entre vous dans un si grand débat. Tous deux vous méritez la génisse. » (Trad. de M. CHARPENTIER.)

3. « Sur l'harmonie. » C'est un point sur lequel Lamotte aurait eu peine à contenter Fénelon. Voici encore quelques vers empruntés à l'ode déjà citée : n'oublions pas que c'est Homère qui parle, *l'harmonieux vieillard, déployant le tissu des saintes mélodies* (ANDRÉ CHÉNIER) :

Ne borne pas ta ressemblance
A des traits stériles et *secs :*
Rends ce nombre, cette cadence
Dont jadis je charmai les *Grecs*.
Sois fidèle au style *héroïque*.
Au grand sens, au tour *pathétique*,
Enfants d'un travail assidu.
Qu'en ce choix la raison l'éclaire.
Je plaisois : si tu ne sais plaire,
Crois que tu ne m'as pas rendu.

de la parole. Quoi qu'il arrive entre les anciens et les modernes, votre rang est réglé dans le parti des derniers.

Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis[1].

Au reste, je prends part à la juste marque d'estime que le roi vient de vous donner[2]. C'est plus pour lui que pour vous que j'en ai de la joie. En pensant à vos besoins, il vous met dans l'obligation de travailler à sa gloire. Je souhaite que vous égaliez les anciens dans ce travail, et que vous soyez à portée de dire, comme Horace :

Nec, si plura velim, tu dare deneges[3].

C'est avec une sincère et grande estime que je serai le reste de ma vie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Fr. Ar. duc de Cambray.

A Cambray, ce 26 janvier 1714.

VI. — De Lamotte.

Monseigneur,

Quoi! vous avez craint d'être partial en ma faveur, et vous voulez bien que je le croye! Je suis encore plus sensible à ce sentiment qu'à votre approbation même. Je ne désirerois plus, ce que je n'espère guère, que l'honneur et le plaisir de vous voir et de vous entendre. Qu'il me seroit doux de vous exposer tous mes sentiments, d'écouter avidement les vôtres, et d'apprendre sous vos yeux à bien penser! Je sens même, tant vos bontés me mettent à l'aise avec vous, que je disputerois quelquefois, et qu'à demi persuadé, je vous donnerois encore, par mes instances, le plaisir de me convaincre tout à fait. Je ne sçai pourquoi je m'imagine ce plaisir; car je défère abso-

1. Virg., *Eclog.* v, v. 32-34 : « La vigne embellit les arbres, le raisin la vigne, le taureau un troupeau nombreux, les moissons une fertile campagne; ainsi, Daphnis, tu fus la gloire des tiens. » (Trad. de M. Charpentier.)

2. Il s'agit peut-être ici de la pension laissée depuis longtemps vacante par la mort de Boileau, et dont Lamotte hérita à peu près à cette époque.

3. Horat., III, *Od.* xi, v. 38. — Je suis à l'abri de la pauvreté importune, dit Horace à Mécène, « et si je voulais plus de richesses, tu ne me les refuserais pas. »

lument à tout ce que vous alléguez contre la versification française[1]. J'avoue que la latine a de grands avantages sur elle : la liberté de ses inversions, ses mesures différentes, l'absence même de la rime, lui donnent une variété qui manque à la nôtre. Le malheur est qu'il n'y a point de remède, et qu'il ne nous reste plus qu'à vaincre, à force de travail, l'obstacle que la sévérité de nos règles met à la justesse et à la précision. Il me semble cependant que de cette difficulté même, quand elle est surmontée, naît un plaisir très sensible pour le lecteur. Quand il sent que la rime n'a point gêné le poète, que la mesure tyrannique du vers n'a point amené d'épithètes inutiles, qu'un vers n'est pas fait pour l'autre, qu'en un mot tout est utile et naturel, il se mêle alors au plaisir que cause la beauté de la pensée, un étonnement agréable de ce que la contrainte ne lui a rien fait perdre. C'est presque en cela seul, à mon sens, que consiste tout le charme des vers, et je crois par conséquent que les poètes ne peuvent être bien goûtés que par ceux qui ont comme eux le génie poétique. Comme ils sentent les difficultés mieux que les autres, ils font plus de grâce aux imperfections qu'elles entraînent, et sont aussi plus sensibles à l'art qui les surmonte. Quant à la versification des odes, je conviens encore avec vous qu'elle est plus agréable et plus variée, mais je ne crois pas qu'elle fût propre pour la narration. Comme chaque strophe doit finir par quelque chose de vif et d'ingénieux[2], cela entraîneroit infailliblement de l'affectation en plusieurs rencontres ; et d'ailleurs dans un long poème ces espèces de couplets, toujours cadencés et partagés également, dégénéreroient à la fin en une monotonie du moins aussi fatigante que celle de nos grands vers[3]. Je m'en rapporte à vous, Mon-

1. « Contre la versification françoise. » On sait que Lamotte, ayant des motifs tout personnels pour se plaindre de la versification française, qui lui avait fait faire tant de tristes vers, finit par y renoncer tout à fait, et par composer simplement de la prose spirituelle et distinguée.

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose?

On voit cependant qu'en 1714 il n'était pas encore converti, et qu'il fait ici à Fénelon des objections assez sensées.

2. « Quelque chose de vif et d'ingénieux. » C'est une des erreurs de Lamotte, qui prétendait en effet terminer chaque strophe *par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée,* ce qui fait de ses odes une suite d'épigrammes, d'ailleurs assez mal tournées.

3. « Et d'ailleurs dans un long poème, etc. » Pourquoi Lamotte insiste-t-il sur ce point? Fénelon n'a rien proposé de semblable. L'idée de faire un long

seigneur, car vous serez toujours mon juge, et je n'en veux pas d'autres dans la dispute que j'aurai peut-être à soutenir sur mon ouvrage. Cette guerre que vous prévoyez ne vous alarme point, pourvu, dites-vous, que l'on n'aille pas jusqu'à mépriser le goût des anciens. Peut-on jamais le mépriser, Monseigneur! Quoi que nous fassions, ils seront toujours nos maîtres. C'est par l'exemple qu'ils nous ont donné du beau, que nous sommes à portée de reconnoître leurs défauts, et de les éviter : à peu près comme les nouveaux philosophes doivent à la méthode de Descartes l'art de le combattre lui-même. Qu'on nous permette un examen respectueux, une émulation modeste, nous n'en demandons pas davantage. Je passe sur les louanges que vous dáignez me donner. Je me contente d'y admirer l'usage que vous faites des traits des anciens, plus ingénieux que les traits mêmes : c'est encore un nouveau motif d'émulation pour moi, et si je fais dans la suite quelque chose qui vous plaise, soyez sûr, Monseigneur, que ce motif y aura eu bonne part.

Je suis pour toute ma vie, avec un attachement très respectueux, MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc., LAMOTTE.

A Paris, ce 15 février 1714.

VII. — DE LAMOTTE.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu, par la personne que j'avois osé vous recommander, de nouveaux témoignages de votre bienveillance. J'y suis toujours aussi sensible, quoique j'en sois moins surpris, car je sçai que la constance des sentiments est le propre d'une âme comme la vôtre; et puisque vous avez commencé de me vouloir du bien, vous ne sçauriez discontinuer, à moins que je ne m'en rende indigne, ce qui me paroît impossible, si je n'ai à le craindre que par les fautes du cœur. Je vous dois un compte naïf du succès de mon *Iliade*. L'opinion invétérée du mérite

poéme divisé en *couplets toujours cadencés* et terminés par *quelque chose d'ingénieux* serait une idée aussi singulière que celle de Benserade qui traduisit en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide, ou celle de Mascarille qui voulait *mettre en madrigaux toute l'histoire romaine*. Les stances que les Italiens et les Anglais emploient quelquefois dans de longs poèmes échappent à la monotonie, parce que le sens n'est pas toujours arrêté au dernier vers de la strophe, comme dans les odes françaises, du moins au temps de Lamotte.

infaillible d'Homère a soulevé contre moi quelques commentateurs, que je respecte toujours par leurs bons endroits. Ils ne sçauroient digérer les moindres remarques où l'on ne se récrie pas comme eux, à la merveille; et parce que je ne conviens pas qu'Homère soit toujours sensé, ils en concluent brusquement que je ne suis jamais raisonnable. Franchement, Monseigneur, vous les avez un peu gâtés. Un de vos ouvrages, où ils entrevoient quelque imitation d'Homère[1], fournit de nouvelles armes à leur préjugé. Ils croyent que tout l'agrément, toute la perfection de cet ouvrage, viennent de quelques traits de ressemblance qu'il a avec le poème grec; au lieu que ces traits mêmes tirent leur perfection du choix que vous en faites, de la place où vous les employez, et de cette foule de beautés originales dont vous les accompagnez toujours. La preuve de ma pensée, Monseigneur, car je crois qu'il est à propos de vous prouver à vous-même votre supériorité, c'est que, malgré les mœurs anciennes qu'on allègue toujours comme la cause de nos dégoûts injustes, votre prétendue imitation est lue tous les jours avec un nouveau plaisir par toutes sortes de personnes; au lieu que l'*Iliade* de Mme Dacier, quoique élégante, tombe des mains malgré qu'on en ait, à moins qu'une idolâtrie pour Homère ne ranime le zèle du lecteur. Je vais même jusqu'à croire que vous-même, avec ce style enchanteur qui n'a été donné qu'à vous, ne réussiriez à faire lire une traduction de ce poème[2], qu'en lui prêtant beaucoup du vôtre. J'ai aussi mes partisans, Monseigneur; vous sçaurez peut-être que le P. Sanadon, dans sa harangue, m'a fait l'honneur outré de m'associer à vos louanges. Le P. Porée, son collègue[3], souscrit à son approba-

1. « Un de vos ouvrages, etc. » Le *Télémaque,* qui est rempli d'imitations de l'*Iliade* et surtout de l'*Odyssée.* Lamotte ne nomme pas cet ouvrage, peut-être par discrétion; on sait que le *Télémaque,* qui causa à son auteur tant de chagrins, fut rendu public en 1699 par l'infidélité d'un copiste et malgré l'archevêque de Cambrai; la première édition authentique fut publiée en 1717 par le marquis de Fénelon, et dédiée à Louis XV. On remarque que, dans sa correspondance la plus intime, nulle part Fénelon ne parle du *Télémaque,* si ce n'est dans une lettre à M. de Chevreuse, que l'on rapporte aux années 1699 ou 1700. On y trouve cette seule phrase : « M. de Paris... aurait réussi à me faire rappeler à la cour, *sans Télémaque, qui a irrité Mme de Maintenon et qui l'a obligée à rendre le roi ferme pour la négative.* »

2. « Une traduction de ce poème. » On trouve dans les œuvres de Fénelon une traduction de quelques livres de l'*Odyssée* et un précis assez étendu des autres livres.

3. Le P. *Sanadon* et le P. *Porée,* jésuites, tous deux fort instruits. Voltaire, qui avait été l'élève du P. Porée, lui envoyait ses tragédies et le consultait

tion; et je nommerois encore bien d'autres savants, si je ne craignois que ma prétendue naïveté ne vous parût orgueil, comme en effet elle pourroit bien l'être. Mes critiques n'ont encore que parlé. Ce qui m'est revenu de leurs discours ne m'a point paru solide. Je ne sçai s'ils me feront l'honneur d'écrire contre mes sentiments ; mais je les attends sans crainte, bien résolu de me rendre avec plaisir à la raison, et de défendre aussi la vérité de toutes mes forces. N'est-ce pas grand dommage, Monseigneur, qu'il n'y ait presque ni fermeté ni candeur[1] parmi les gens de lettres? Ils prennent servilement le ton les uns des autres; et, plus amoureux de leur réputation que de la vérité, ils sont bien moins occupés de ce qu'ils devroient dire que de ce qu'on dira d'eux. Si quelquefois ils osent prendre des sentiments contraires, c'est encore pis. On dispute, mais ce n'est pas pour rien éclaircir, c'est pour vaincre; et presque personne n'a le courage de céder aux bonnes raisons d'un autre. Pour moi, Monseigneur, qui ne suis rien dans les lettres, je me flatte d'avoir de meilleures intentions, qui seroient bien mieux placées avec plus de capacité. Je me fais une loi de dire surtout ce que je pense, après l'avoir médité sérieusement; et je me dédommagerai toujours de m'être mépris, par l'honneur de convenir de mon tort, qui que ce soit qui me le montre. Voilà bien de la morale, Monseigneur; je vous en demande pardon, mais je ne la débite ici que pour m'en faire devant vous un engagement plus étroit de la suivre dans l'occasion.

Je suis, avec le plus profond respect et un attachement égal, MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc., LAMOTTE.

Paris, ce 15 avril 1714.

avec déférence. Dans une lettre écrite en 1729, il le prend pour juge entre Lamotte et lui, à l'occasion de la discussion littéraire qui s'éleva au sujet des trois unités et de la rime, que Lamotte voulait alors proscrire *comme un usage barbare inventé depuis peu.*

1. « Ni candeur. » Lorsque Voltaire engagea avec Lamotte la polémique dont nous venons de parler, ils se traitèrent au contraire avec beaucoup de politesse et de courtoisie; Voltaire s'en félicite dans sa lettre au P. Porée; puis il ajoute : « Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre, voilà comme ils en useraient s'ils avaient été à votre école : mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et *plus emportés que des jansénistes*. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses et à savoir vivre comme à savoir écrire. »

VIII. — De Fénelon.

La lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, Monsieur, est très obligeante ; mais elle flatte trop mon amour-propre, et je vous conjure de m'épargner. De mon côté, je vais vous répondre sur l'affaire du temps présent d'une manière qui vous montrera, si je ne me trompe, ma sincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des anciens[1]. Je les trouve fort inégaux entre eux. Il y en a d'excellents : ceux même qui le sont ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que si nous avions été de leur temps, la connoissance exacte des mœurs, des idées des divers siècles, et des dernières finesses de leurs langues, nous auroit fait sentir des fautes que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce, parmi tant d'auteurs qui ont eu leurs beautés, ne nous montre, au-dessus des autres, qu'un Homère, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome, qui a eu tant d'écrivains très estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Térence, qu'un Catulle, qu'un Cicéron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homère même se néglige un peu en quelques endroits.

Je ne saurois douter que la religion et les mœurs des héros d'Homère n'eussent de grands défauts. Il est naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce poète. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant[2]. Cette simplicité des mœurs, si éloignée de notre luxe, n'est point un défaut, et c'est notre luxe qui en est un très grand. D'ailleurs un poète est un peintre qui doit peindre d'après nature, et observer tous les caractères.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fonds d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu. Mais je crois que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poètes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études ont été plus convena-

1. « Tout ce qui vient des anciens, etc. » Voir, pour toute cette lettre, la section X de la *Lettre sur les Occupations de l'Académie*.

2. « L'aimable simplicité du monde naissant. » Charmante expression qui rappelle celle de Lucrèce : *novitas tum florida mundi*.

bles que celles des autres pays pour faciliter le progrès de la poésie. Par exemple, les mœurs des Grecs formoient bien mieux des poètes que celles des Cimbres et des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie; au contraire, les Grecs avoient une très longue tradition de politesse et d'étude des règles, tant sur les ouvrages d'esprit que sur les beaux-arts.

Les anciens ont évité l'écueil du bel esprit, où les Italiens modernes sont tombés[1], et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains[2], d'ailleurs très distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé, ont peint avec force et grâce la simple nature. Ils ont gardé les caractères; ils ont attrapé l'harmonie; ils ont su employer à propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'auteurs a donnés à notre poésie[3]; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face. Je croirois, Monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage[4].

En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre ni contredire personne. Je dis historiquement[5] quel est mon goût, comme un homme, dans un repas,

1. « Où les Italiens modernes sont tombés. » Ce sont ces pointes que l'on a appelées *concetti*. En voici un échantillon que nous fournit Voltaire : « Voiture cite avec complaisance, dans sa cinquième lettre à Costar, l'*atome sonnant* du Marini (*poète italien venu en France avec la reine Marie de Médicis*) ; *la voix emplumée, le souffle vivant vêtu de plumes, la plume sonore, le chant ailé, le petit esprit d'harmonie caché dans de petites entrailles ;* — et tout cela pour dire *un rossignol.* »

2. « Plusieurs de nos écrivains. » Voiture, par exemple, si renommé de son vivant, et dont la réputation se soutint assez longtemps pour que le sage Boileau, cédant au préjugé, l'osât nommer à côté d'Horace. Dans une de ses lettres, Voiture dit de Condé, qu'on avait surnommé le *Brochet* dans une société de précieuses et de beaux esprits : « A votre nom, les baleines du nord suent à grosses gouttes. »

3. « Progrès... donnés. » *Donner des progrès,* expression peu correcte.

4. « Les beaux vers. » Si par cette expression Fénelon ne désigne pas simplement les vers sonores et retentissants, les vers à effet ; s'il entend par là des vers purs, harmonieux, passionnés, toujours convenables à la situation et au caractère des personnages, il semble que les cinq actes d'*Athalie* lui offraient une assez longue suite de beaux vers pour lui faire effacer cette phrase, s'il y eût songé.

5. « Historiquement. » Par cette expression un peu bizarre, Fénelon veut

dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, et je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse et la discrétion nécessaires pour le repos de la société demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine, à plus forte raison doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très peu à la sûreté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux admirateurs passionnés et des anciens et des modernes; mais, sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paroîtroit dangereuse, si elle alloit jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux[1]; mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime et de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile[2] pour les

dire, sans doute, qu'il se borne à constater un *fait* et à choisir, parmi les ouvrages *connus,* ceux qui le satisfont le plus.

1. « Ces grands originaux. » *Ces grands modèles.* Original se prenait souvent dans ce sens au XVIIe siècle : *Mme de Montausier a exprimé par ses vertus ce parfait original.* (FLÉCHIER.) (Le *type* de la femme forte, que nous trouvons dans l'Ecriture.)

2. « Sans tomber dans une imitation servile. » Voici sur ce point l'opinion de La Fontaine. Selon certains auteurs, dit-il :

. . . . . « On ne peut, sans foiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains! On écrit tant chez nous!
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous...
. . . . . .
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talents?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents? »
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles;
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est pas un esclavage;
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté

endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté que Virgile a suivi Homère.

Je suis, Monsieur, avec l'estime la plus sincère et la plus forte, votre très humble et très obéissant serviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray, ce 4 mai 1714.

IX. — DE LAMOTTE.

MONSEIGNEUR,

C'est me priver trop longtemps de l'honneur de vous entretenir; donnez-moi, je vous prie, un moment d'audience. J'ai lu plusieurs de vos ouvrages, et vous souffrirez, s'il vous plaît, que je vous rende compte de la manière dont j'en ai été touché. M. Destouches[1] m'a lu quantité de vos lettres, où j'ai senti combien il est doux d'être aimé de vous : le cœur y parle à chaque ligne; l'esprit s'y confond toujours avec la naïveté et le sentiment; les conseils y sont riants sans rien perdre de leur force ; ils plaisent autant qu'ils convainquent; et je donnerois volontiers les louanges les plus délicates pour des censures ainsi assaisonnées par l'amitié. M. Destouches a dû vous dire combien nous vous aimions en lisant vos lettres, et combien je l'aimois lui-même d'avoir mérité tant de part dans votre cœur... Je passe au discours que vous avez envoyé à l'Académie françoise[2]. Tout le monde fut également charmé des idées justes que vous y donnez de chaque chose. Il n'appartient qu'à vous d'unir tant de solidité à tant de grâces : mais je vous dirai que, sur Homère, les deux partis se flattoient de vous avoir chacun de leur côté. Vous faites Homère

Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité...
. . . . . .
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse :
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite.
Épître à M. l'évêque d'Avranches.

1. *M. Destouches,* dont Fénelon parle souvent dans ses dernières lettres comme d'un ami de son neveu, le marquis de Fénelon, venait de passer plus de quinze jours à Cambrai.

2. « Au discours que vous avez envoyé à l'Académie françoise. » Il s'agit ici de la lettre qui précède cette correspondance.

un grand peintre; mais vous passez condamnation sur ses dieux et sur ses héros. En vérité, si, de votre aveu, les uns ne valent pas nos fées, et les autres nos honnêtes gens, que devient un poème rempli de ces deux sortes de personnages[1] ? Malgré le talent de peindre que je trouve avec vous dans Homère, la raison n'est-elle pas révoltée à chaque instant par des idées qu'elle ne sçaurait avouer, et qui, du côté de l'esprit et du cœur, trouvent un double obstacle à l'approbation? Je ne vous demande pas pardon de ma franchise, j'en ai fait vœu avec vous pour le reste de ma vie, et je suis sûr que vous m'en aimez mieux. Je vous envoye le discours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la distribution des prix[2]; j'étois directeur. J'ai cru devoir traiter une matière dont il me semble qu'on auroit dû parler dès la première distribution; on me l'avoit pourtant laissée depuis cinquante ans; je m'en suis saisi comme d'un bien abandonné, et qui appartenoit à la place où j'étois. Le discours me parut généralement approuvé, mais j'en appelle à votre jugement; c'est à vous de me marquer les fautes qui m'y peuvent être échappées.

Je suis, avec le respect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc., LAMOTTE.

Paris, ce 3 novembre 1714.

1. « Que devient un poème, etc. » On voit, par ce jugement sec et dédaigneux, qu'indépendamment des autres qualités nécessaires pour traduire l'*Iliade*, Lamotte manquait encore de la première condition indispensable au traducteur d'un grand poète, l'enthousiasme pour son modèle. Dans l'ode déjà citée, Homère fait à Lamotte la confession de ses prétendus défauts avec une humilité parfaite :

Mon siècle eut des dieux trop bizarres
Des héros d'orgueil infectés,
Des rois indignement avares,
Défauts autrefois respectés.
Adoucis tout avec prudence;
Que de l'*exacte bienséance*
Ton ouvrage soit revêtu, etc.

2. « Je vous envoie le discours, etc. » Ce discours est celui que Lamotte prononça, le 25 août 1714, à la distribution des prix d'éloquence. C'est une assez longue dissertation sur les qualités exigées par l'Académie des poètes et des orateurs qui aspirent à ses couronnes. « Nous voulons, dit Lamotte, que les poètes prennent l'essor, mais *un essor sage, et qui ne les fasse pas perdre de vue...* Le bon poète est celui-là seul qui sait tourner toutes les difficultés à l'avantage de la raison, qui ne rime richement que pour s'en exprimer mieux, qui n'est fidèle au repos des vers que pour en être plus clair, et qui n'emploie les mots nobles qu'afin que le sens en soit plus fort et plus élevé. » Voilà la belle définition que Lamotte donne du bon poète. C'est le

X. — De Fénelon.

Chacun se peint sans y penser, Monsieur, dans ce qu'il écrit. La lettre que j'ai reçue au retour d'un voyage ressemble à tout ce que j'entends dire de votre personne. Aussi ce portrait est-il fait de bonne main. Il me donneroit un vrai désir de voir celui qu'il représente. Votre conversation doit être encore plus aimable que vos écrits ; mais Paris vous retient ; vos amis disputent à qui vous aura, et ils ont raison. Je ne pourrois vous espérer à mon tour que par un enlèvement de la main de M. Destouches.

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.
Plerumque gratæ divitibus vices[1].

Nous vous retiendrions ici[2], comme les preux chevaliers étoient retenus par enchantement dans les vieux châteaux. Ce qui est de réel, est que vous seriez céans[3] libre comme chez vous, et aussi aimé que vous l'êtes par vos anciens amis. Je serois charmé de vous entendre raisonner avec autant de justesse sur les questions les plus épineuses de la théologie que sur les ornements les plus fleuris de la poésie. Vous savez, j'en ai la preuve en main, transformer le poète en théologien. D'un côté, vous avez réveillé l'émulation pour les prix de

portrait de Lamotte peint par lui-même : encore le portrait est-il flatté. On peut appliquer à tout ce discours la première phrase de la lettre suivante : « Chacun se peint sans y penser dans ce qu'il écrit. »

1. Horat., III, *Od.* xxiii, v. 11-13, édit. classiq. de M. A. de Wailly. — Voir précédemment la traduction de ces vers.

2. « Nous vous retiendrons ici, etc. » — Fénelon exerçait à l'égard des étrangers que le désir de voir de près un grand homme appelait à Cambrai, une noble et généreuse hospitalité. — « Rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lequel il recevoit tout le monde. Dans les premières années on l'évitoit, il ne couroit après personne ; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros... Le matin il recevoit qui le vouloit voir... Il dînoit avec la compagnie toujours nombreuse, mangeoit peu et peu solidement, mais demeuroit longtemps à table pour les autres, et les charmoit par l'aisance, la variété, le naturel, la gaieté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur ; sortant de table, il demeuroit peu avec la compagnie ; *il l'avoit accoutumée à vivre chez lui sans contrainte, et à n'en pas prendre pour elle,* » etc. (Saint-Simon, édit. 1829, t. XII, p. 63 et suiv.)

3. « Céans. » Ici.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper *céans* un pouvoir tyrannique ? Molière.

l'Académie, par un discours d'une très judicieuse critique et d'un tour très élégant. De l'autre, vous réfutez en peu de mots, dans la lettre que je garde[1], une très fausse et très dangereuse notion du libre arbitre, qui impose en nos jours à un grand nombre de gens d'esprit.

Au reste, Monsieur, je me trouve plus heureux que je ne l'espérois : est-il possible que je contente les deux partis des anciens et des modernes, moi qui craignois tant de les fâcher tous deux! Me voilà tenté de croire que je ne suis pas loin du juste milieu, puisque chacun des deux partis me fait l'honneur de supposer que j'entre dans son véritable sentiment. C'est ce que je puis désirer de mieux, étant fort éloigné de l'esprit de critique et de partialité. Encore une fois, je vous

1. « Dans la lettre que je garde. » Voici cette lettre, qui ne se trouve dans aucune des éditions complètes de Fénelon. Pourquoi ne pas l'y avoir admise, puisqu'on y admettait toutes les lettres de Lamotte à Fénelon? Elle est citée par M. de Beausset, dans son *Histoire de Fénelon*, t. III, p. 10.

1er janvier 1714.

« Monseigneur, j'ai lu votre instruction pastorale ; jamais matière ne m'a paru mieux éclaircie. J'y ai remarqué même que, pour ne point laisser de réplique à la chicane, vous avez le courage d'en dire plus qu'il ne faudroit à des gens de bonne foi ; que vous ne dédaignez pas les objections les plus absurdes, parce qu'enfin on ne laisse pas de les faire, et que vous croyez qu'il est de la charité de payer de raisons les gens les plus déraisonnables. Se peut-il, Monseigneur (car j'ai mon zèle aussi sur cette matière), se peut-il qu'on donne au mot de *liberté* un sens aussi forcé que celui que lui donnent ceux que vous réfutez? Nous sommes donc, selon eux, comme une bille sur un billard, indifférente à se mouvoir à droite et à gauche ; mais dans le temps même qu'elle se meut à droite, on la soutient encore indifférente à s'y mouvoir, par la raison qu'on l'auroit pu pousser à gauche. Voilà ce qu'on ose appeler en nous *liberté*, une *liberté* purement passive, qui signifie seulement l'usage différent que le Créateur peut faire de nos volontés, et non pas l'usage que nous en pouvons faire nous-mêmes avec son secours. Quel langage bizarre et frauduleux! On croit, en attachant ainsi aux mots des idées contraires à l'institution générale, éluder les censures de l'Église ; on parle comme elle en pensant tout autrement, et l'on trouve mauvais qu'elle rejette des enfants qui ne tiennent à elle que par l'hypocrisie des termes. Pardonnez-moi, Monseigneur, ces saillies théologiques.

« Encore un mot sur votre mandement, et je rentre dans ma sphère. J'y ai été frappé surtout d'un argument que vous faites sur l'autorité de l'Église : c'est d'elle seule que nous recevons l'interprétation de l'Écriture, à plus forte raison celle des Pères. Il ne s'agit donc plus d'alléguer les textes des saints docteurs ; il ne faut qu'interroger l'Église sur le sens qu'elle y approuve ; et quand on supposeroit que ce n'est pas le vrai sens des auteurs, il n'en seroit pas moins la seule règle de foi. L'Église a décidé, par exemple, que l'homme peut refuser son consentement à la grâce s'il le veut ; il n'en faut pas davantage ; c'est par cette seule parole que je dois expliquer tous les livres des Pères sur la grâce ; et, quelques difficultés qui s'y trouvent, c'est le dénouement universel. »

abandonne sans peine les dieux et les héros d'Homère[1]; mais ce poète ne les a pas faits. Il a bien fallu qu'il les prît tels qu'il les trouvoit. Leurs défauts ne sont pas les siens. Le monde idolâtre et sans philosophie ne lui fournissoit que des dieux qui déshonoroient la Divinité, et que des héros qui n'étoient guère honnêtes gens. C'est ce défaut de religion solide et de pure morale qui a fait dire à saint Augustin sur ce poète : *Dulcissime vanus est... Humana ad deos transferebat*[2]. Mais enfin la poésie est, comme la peinture, une imitation. Ainsi Homère atteint au vrai but de l'art, quand il représente les objets avec grâce, force et vivacité. Le sage et savant Poussin auroit peint le Guesclin et Boucicaut simples et couverts de fer, pendant que Mignard auroit peint les courtisans du dernier siècle avec des fraises, ou des collets montés, ou avec des canons[3], des plumes, de la broderie et des cheveux frisés. Il faut observer le vrai, et peindre d'après nature. Les fables mêmes qui ressemblent aux contes des fées ont je ne sais quoi qui plaît aux hommes les plus sérieux[4] : on redevient volontiers enfant, pour lire les aventures de Baucis et de Phi-

1. « Encore une fois, etc. » Il semble que Fénelon commençait à s'impatienter un peu de voir reproduire sans cesse la même objection : il prend cependant la peine d'y répondre dans les lignes suivantes.

2. *Confess.*, lib. I, c. XIV : « Il est très agréablement frivole... Il donnait aux dieux des passions humaines. »

3. « Des canons. » Les canons étaient un cercle d'étoffe qu'on attachait au-dessus du genou, et qui descendait jusqu'au milieu de la jambe. Ils étaient ordinairement plissés à petits plis, et quelquefois garnis de dentelles. Il fut longtemps du bel air de les porter très longs :

> . . . Ces grands canons où, comme en des entraves,
> On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
> Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
> Marcher écarquillés ainsi que des volants. MOLIÈRE.

4. « Qui plaît aux hommes les plus sérieux. »

> Si *Peau d'Ane* m'étoit conté,
> J'y prendrois un plaisir extrême. LA FONTAINE.

> O l'heureux temps que celui de ces fables,
> Des bons démons, des esprits familiers,
> Des farfadets aux mortels secourables[1]
> On écoutait tous ces faits admirables
> Dans son château, près d'un large foyer :
> Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
> Et les voisins, et toute la famille,
> Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
> Qui leur faisait des contes de sorcier.
> On a banni les démons et les fées :
> Sous la raison les grâces étouffées
> Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
> Le raisonner tristement s'accrédite ;
> On court, hélas ! après la vérité ;
> Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite. VOLTAIRE.

lémon, d'Orphée et d'Eurydice. J'avoue qu'Agamemnon a une arrogance grossière, et Achille un naturel féroce ; mais ces caractères ne sont que trop vrais et que trop fréquents. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaisir à les voir peints fortement par des traits hardis. Mais pour les héros des romans, ils n'ont rien de naturel : ils sont faux, doucereux et fades. Que ne dirions-nous point là-dessus, si jamais Cambray pouvoit vous posséder? Une douce dispute animeroit la conversation.

O noctes cœnæque deum, quibus ipse, meique,
Ante Larem proprium vescor. . . . . .
Sermo oritur, non de villis domibusve alienis. . .
. . . . . Sed quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus : utrumne
Divitiis homines an sint virtute beati[1].

Vous chanteriez quelquefois, Monsieur, ce qu'Apollon vous inspireroit,

Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus[2].

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray, ce 22 novembre 1714.

XI. — DE LAMOTTE.

MONSEIGNEUR,

Le parti en est pris, je me ferai enlever par M. Destouches dès qu'il voudra bien se charger de moi, et j'irai me livrer aux enchantements de Cambray. Vous voulez bien m'y promettre de la liberté et de l'amitié. Je profiterai si bien de l'une et de l'autre, que je vous en serai peut-être incommode. Je vous engagerai à parler de toutes les choses que j'ai intérêt d'apprendre; et je ne rougirai point de vous découvrir toute mon ignorance, puisque l'amitié vous intéresse à m'instruire.

1. HORAT., II, *Sat.* VI, v. 65-66, 71-74 : « O nuits, ô festins dignes des dieux! J'en jouis avec mes amis, près de mes pénates... On cause, non des maisons de ville ou de campagne que d'autres possèdent... Mais nous parlons de choses qui nous intéressent davantage, de choses qu'on ne doit pas ignorer; si l'homme est heureux par les richesses ou par la vertu, » etc.

2 VIRG., *Eclog.* VI, v. 27-28 :

Il prélude, et l'on voit les Faunes en cadence
Des hôtes des forêts bondir environnés,
Et les chênes mouvoir leurs vieux fronts sillonnés. MILLEVOYE.

Pour l'affaire d'Homère, il me semble, Monseigneur, qu'elle est presque vuidée entre vous et moi. J'ai prétendu seulement que l'absurdité du paganisme, la grossièreté de son siècle, et le défaut de philosophie, lui avoient fait faire bien des fautes : vous en convenez, et je conviens aussi avec vous que ces fautes sont celles de son temps, et non pas les siennes. Vous adoptez encore le jugement que saint Augustin porte d'Homère : il dit de ce poète qu'il est très agréablement frivole. Le frivole tombe sur les choses, l'agréable tombe en partie sur l'expression; et puisque mes censures ne s'étendent jamais qu'aux choses, me voilà d'accord avec saint Augustin et avec vous; mais, Monseigneur, comme une douce dispute est l'âme de la conversation, je m'attends bien que j'aurai l'honneur de m'entretenir avec vous, à réveiller là-dessus de petites querelles. Je vous dirai, par exemple, qu'Homère a eu tort de donner à un homme aussi vicieux qu'Achille des qualités si brillantes[1]; qu'on l'admire plus qu'on ne le hait. C'est, à mon avis, tendre un piège à la vertu de ses lecteurs que de les intéresser pour des méchants. Vous me répondrez : j'insisterai. Les choses s'éclairciront; et je prévois avec plaisir que je finirai toujours par me rendre. Nous passerons de là aux matières plus importantes. La raison me parlera par votre bouche, et vous connoîtrez à mon attention si je l'aime. Voilà l'enchantement que je me promets, et malheur à qui me viendra désenchanter[2] !

Je suis, avec le respect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc., LAMOTTE.

A Paris, ce 18 décembre 1714.

1. « De donner à... Achille des qualités si brillantes. »

Achille déplairoit moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront. BOILEAU.

« 2. A qui me viendra désenchanter. » Ces douces espérances ne se réalisèrent pas; dix jours après l'envoi de cette lettre, Fénelon, comme par un triste pressentiment de sa mort prochaine, écrivait à la duchesse de Beauvilliers, qui venait de perdre son mari, le *bon duc*, le digne ami de Fénelon : « Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. *Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer.* C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus. » Dix jours encore, et Fénelon était allé rejoindre son ami.

FIN DES LETTRES SUR HOMÈRE ET SUR LES ANCIENS

JUGEMENT DE FÉNELON

SUR UN POÈTE DE SON TEMPS[1]

J'ai lu, Monsieur, avec un grand plaisir, l'ouvrage de poésie que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Je ne parlerois pas à un autre aussi librement qu'à vous; et je ne vous dirai même ma pensée qu'à condition que vous n'en expliquerez à l'auteur que ce qui peut lui faire plaisir, sans m'exposer à lui faire la moindre peine[2]. Ses vers sont pleins, ce me semble, d'une poésie noble et hardie; il pense hautement; il peint bien et avec force; il met du sentiment dans ses peintures, chose qu'on ne trouve guère en plusieurs poètes de notre nation. Mais je vous avoue que, selon mon foible jugement, il pourroit avoir plus de douceur et de clarté. Je voudrois un je ne sais quoi; il est une facilité à laquelle il est très difficile d'atteindre. Quand on est hardi et rapide, on court risque d'être moins clair et moins harmonieux. Les beaux vers de

1. On ne sait de quelles poésies il est question dans ce fragment : quelques éditeurs l'ont imprimé avec cette note : *C'étaient, à ce que nous croyons, les poésies choisies de J.-B. Rousseau.* Sur quelles preuves s'appuie cette conjecture? Il n'est pas impossible que ces poésies aient été connues de Fénelon. Rousseau avait traduit quelques psaumes pour le duc de Bourgogne, et dans une lettre du 30 janvier 1715, où il parle de la mort de Fénelon, il ajoute : *J'ai des raisons particulières de m'affliger plus que bien des gens, parce que ce grand homme m'honoroit de son estime, quoiqu'il ne m'eût jamais vu, plusieurs de ses amis l'ayant souvent entendu parler de moi d'une manière dont je suis également confus et charmé.* Quoi qu'il en soit, les relations de Fénelon avec Lamotte ont été beaucoup plus suivies, et sont mieux constatées : il nous semble d'ailleurs que ce jugement s'applique beaucoup mieux à Lamotte qu'à Rousseau. Fénelon reproche au poète qu'il vient de lire de manquer de *facilité*, de *clarté*, d'*harmonie* : les vers de Lamotte n'ont, en effet, aucune de ces trois qualités, comme il est facile d'en juger par les fragments que nous en avons cités; et ce sont là au contraire les seules qualités qu'on ne peut sans injustice refuser à J.-B. Rousseau. Fénelon insiste particulièrement sur le défaut d'harmonie; les vers de Lamotte sont d'une dureté proverbiale; ceux de Rousseau manquent de poésie, de force, d'inspiration, mais ils sont presque toujours mélodieux. Quant aux éloges que l'indulgent Fénelon croit devoir mêler à ses critiques, ils s'appliquent aussi bien ou aussi mal à Lamotte qu'à Rousseau : *Il peint bien et avec force, il pense hautement.* Je ne sais même si du côté de la pensée Lamotte n'aurait pas l'avantage. Au reste, la différence est peu sensible : car c'est surtout de la poésie lyrique qu'il est vrai de dire avec Boileau :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

2. « La moindre peine. » On peut répéter ici la remarque que nous avons faite plus haut : Fénelon pousse toujours un peu loin l'envie de plaire à tout le monde. Est-ce vraiment dire la vérité, que d'en dissimuler une partie?

Malherbe sont clairs et faciles comme la prose la plus simple, et ils sont nombreux comme s'il n'avoit songé qu'à la seule harmonie. Je sais bien, Monsieur, que cet assemblage de tant de choses qui semblent opposées est presque impossible dans une versification aussi gênante que la nôtre[1]. De là vient que Malherbe, qui a fait quelques vers si beaux et si parfaits suivant le langage de son temps, en a fait tant d'autres où l'on le méconnoît. Nous avons vu aussi plusieurs poètes de notre nation qui, voulant imiter l'essor de Pindare, ont eu quelque chose de dur et de raboteux. Ronsard a beaucoup de cette dureté avec des traits hardis. Votre ami est infiniment plus doux et plus régulier. Ce qu'il peut y avoir d'inégal en lui n'est en rien comparable aux inégalités de Malherbe; et j'avoue que ma critique, trop rigoureuse, n'a presque rien à lui reprocher, et est forcée de le louer presque partout. Ce qui me rend si difficile, est que je voudrois qu'un court ouvrage de poésie fût fait comme Horace dit que les ouvrages des Grecs étaient achevés, *ore rotundo*. Il ne faut prendre, si je ne me trompe, que la fleur de chaque objet, et ne toucher jamais que ce qu'on peut embellir[2]. Plus notre versification est gênante, moins il faut hasarder ce qui ne coule pas assez facilement. D'ailleurs la poésie forte et nerveuse de cet auteur m'a fait tant de plaisir, que j'ai une espèce d'ambition pour lui[3], et que je voudrois des choses qui sont peut-être impossibles en notre langue. Encore une fois, je vous demande le secret, et je vous supplie de m'excuser sur ce que des eaux que je prends, et qui m'embarrassent un peu la tête, m'empêchent d'écrire de ma main. Il n'en est pas de même du cœur; car je ne puis rien ajouter aux sentiments très vifs d'estime avec lesquels je suis votre, etc.

1. « Une versification aussi gênante que la nôtre. » Voir plus haut les mêmes idées dans la lettre V à Lamotte. N'est-ce pas une raison de plus pour croire que dans ce fragment il s'agit encore du même auteur, et que cette lettre pourrait bien être celle dont il est question au commencement de la première lettre de Lamotte?

2. « Ne toucher que ce qu'on peut embellir. »

. . . . . Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
HORAT., *de Arte poet.*, v. 149.

3. « Une espèce d'ambition pour lui. » « Vous voyez bien que je pense hautement pour vous. C'est ce qui vous convient. » (FÉNELON, Let. II à Lamotte.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE A L'ACADÉMIE

I. Du Dictionnaire..... 3
II. Projet de Grammaire..... 5
III. Projet d'enrichir la langue..... 6
IV. Projet de Rhétorique..... 12
V. Projet de Poétique..... 34
VI. Projet d'un traité sur la Tragédie..... 59
VII. Projet d'un traité sur la Comédie..... 72
VIII. Projet d'un traité sur l'Histoire..... 79
IX. Réponse à une objection sur ces divers projets..... 90
X. Sur les Anciens et sur les Modernes..... 91

LETTRES DE LAMOTTE ET DE FÉNELON SUR HOMÈRE ET SUR LES ANCIENS

I. De Lamotte..... 118
II. De Fénelon..... 119
III. De Lamotte..... 120
IV. De Fénelon..... 121
V. De Fénelon..... 122
VI. De Lamotte..... 125
VII. De Lamotte..... 127
VIII. De Fénelon..... 130
IX. De Lamotte..... 133
X. De Fénelon..... 135
XI. De Lamotte..... 138

Jugement de Fénelon sur un poète de son temps..... 140

7004

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Barboux, Directeur.

Bibliothèques
niversité d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 02 05 06 4